

DANIEL RACINE

# LIBRES



AIMER ET VIVRE LIBRES DANS LA VÉRITÉ, LA JUSTICE ET L'AMOUR

ÉDITIONS BIBLIA



DANIEL RACINE

# LIBRES

AIMER ET VIVRE LIBRES DANS LA VÉRITÉ, LA JUSTICE ET L'AMOUR

[WWW.EDITIONSIBLIA.COM](http://WWW.EDITIONSIBLIA.COM)



ISBN

978-2-924243-01-5      Libres (PDF)

978-2-924243-03-9      Libres (version imprimée)

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2012

[www.editionsbiblia.com](http://www.editionsbiblia.com)

©Daniel Racine, 2012

## AVANT-PROPOS

Ce livre a pour but de permettre au lecteur de mieux se comprendre, de regarder d'une manière plus positive le monde qui l'entoure et de s'épanouir spirituellement en se sentant mieux avec lui-même, avec les autres et plus particulièrement avec ceux qui constituent le groupe auquel il appartient.

L'utilisation systématique du pronom personnel « *nous* » pourra surprendre. En fait, l'auteur refuse les tentations d'un *ego* – le *je* – qui mène souvent aux dérives de l'égotisme avec les dangers de l'hermétisme ou du narcissisme. L'auteur a conscience d'appartenir à un ensemble des personnes, et le *nous* de l'appartenance à une collectivité s'impose comme il s'est imposé dans la prière que Jésus nous a apprise avec le *Notre Père*.

Ce livre est dédié à tous ceux qui, comme l'auteur, se sont posé et continuent à se poser de nombreuses questions et à remettre en cause des idées toutes faites. Il s'agit d'un livre de foi, écrit dans la crainte de Dieu et la vocation de ne jamais s'écarter, ni à droite ni à gauche du chemin éclairé par sa Parole.

Les références et citations bibliques sont empruntées à la Traduction Œcuménique de la Bible (TOB).



## 1. RECEVOIR LA VIE

### VIE OU EXISTENCE ?

Puisque nous pensons, comme le remarque Descartes, nous sommes. Nous pensons et nous agissons, en nous servant de notre corps physique. Voilà qui établit clairement le fait de notre existence. C'est pourquoi, quand Jésus offre la vie à ceux qui croient en lui, il ne s'agit pas d'une existence psychique ou physique : on n'offre pas d'exister à une personne qui existe déjà. Et comme nous mourrons tous, que notre existence est marquée par un commencement, une durée et une fin, Jésus décrit forcément un phénomène d'une essence différente de celle de notre existence psychique ou physique. Jésus, présence de Dieu parmi nous – Dieu avec nous, Emmanuel – nous offre la vie de Dieu, une vie qui n'est plus régie par la durée : la vie éternelle, maintenant et pour toujours, au-delà de notre existence temporelle psychique ou physique. Cette vie, c'est la vie de Dieu en nous.

### JÉSUS LE VIVANT

Quand Jésus apparaît à Jean comme le Christ glorifié et qu'à sa vue, Jean tombe comme mort à ses pieds, le Christ pose sa main droite sur lui et lui dit :

*« Ne crains pas, je suis le Premier et le Dernier, et le Vivant ; je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles, et je tiens les clefs de la mort et de l'Hadès – le séjour des morts. » (Apocalypse 1, 17-18.)*

La vie à laquelle Jésus nous permet d'accéder était, est et sera intemporelle. Il s'agit d'une réalité difficile à saisir par nos esprits finis : comment le temporel peut-il comprendre l'intemporel ? C'est justement ce que nous offre Jésus en nous donnant la vie, une vie différente de celle de notre existence physique ou psychique, une *nouvelle vie*. Comme notre langue confond ces deux concepts en un seul mot, *vie*, il nous semble important de préciser cette nuance entre *être vivant* (exister temporellement) et *posséder la vie* (être avec Dieu), aujourd'hui et pour l'éternité. Dieu est le Dieu d'Abraham, et Dieu est le Dieu des vivants. Voilà la foi d'Abraham, qui n'est plus avec nous dans cette existence qui est la nôtre, mais qui est toujours, éternellement, en Dieu, et avec qui nous partageons notre foi en Dieu.

### UNE OFFRE DE VIE ABONDANTE

Ce que Jésus nous souligne, c'est cette différence et parfois même cet antagonisme qui existe entre notre existence et la vie de Dieu en nous. Nous désirons vivre une vie idéale et nous nous efforçons d'y parvenir. Nous avons beaucoup de mal à accepter nos limites, et encore plus notre impuissance à être autre chose que ce que nous sommes en réalité, quels que soient nos qualités et nos défauts : des êtres faillibles.



C'est cette nécessité d'accepter d'être ce que nous sommes – faillibles –, cette exigence de s'accepter que Jean Vanier souligne dans sa *Conversation* sur la femme samaritaine : on ne peut recevoir les flots d'eaux vives sans s'accepter soi-même, avec toutes nos faiblesses, nos peines cachées, notre pauvreté, nos besoins les plus profonds. Tant que nous prétendons être *ce que nous ne sommes pas*, tant que nous prétendons être *ce que nous voudrions être*, tant que nous nous fions à nos propres ressources pour devenir cet être idéal, tant que nous dépendons de nos réalisations pour l'édifier, nous n'avons pas besoin de ce que Jésus nous propose : la vie abondante en lui. En d'autres mots, il s'agit d'un conflit existentiel entre nous-mêmes et ce que Jésus nous offre, entre notre vision du monde et la souveraineté de Dieu dans notre pensée et notre comportement de chaque instant.

### UN DIEU À NOTRE IMAGE

Bien sûr – et c'est là le propre des diverses morales, philosophies et religions –, nous pouvons nous illusionner sur nous-mêmes ou sur Dieu, en faire une idole selon notre raison, selon notre intelligence, ou un dieu selon notre image ou celle du modèle qui nous aura séduits. Nous sommes tentés de revêtir le concept de Dieu de divers attributs qui nous semblent justes, raisonnables, mais qui, par la force des choses, appartiennent à la culture qui nous est propre. Ces morales, ces dieux anthropomorphiques peuvent prendre des aspects très respectables, remarquables, voire héroïques ou, tout au contraire, se manifester sous des allures parfois grotesques, sinon tragiques, comme celles du fanatisme religieux. Dans tous les cas, quelle que soit la forme revêtue, c'est notre ego qui tient la barre, en solitaire ou en communauté. Certains d'entre nous réussissent mieux que d'autres à avancer en ligne droite, certains n'y parviennent pas et sombrent plus vite dans l'angoisse et le désespoir.

Comme la femme samaritaine, nous croyons avoir ce qu'il faut pour puiser l'eau du puits. Et Jésus vient à nous, les mains vides, et nous demande à boire tout en nous proposant de l'eau qui éteindra notre soif à jamais... Comme la femme samaritaine s'étonne, nous aussi nous trouvons confrontés par cette proposition qui paraît illogique, insensée : qu'attendre de Jésus alors que c'est nous qui avons dans les mains ce qu'il faut pour boire ? Comment nous donnerait-il à boire ? Que signifie cette vie éternelle alors que nous vivons maintenant notre existence ?

Mais comme la femme samaritaine le découvre, c'est précisément la vie à laquelle nous aspirons, celle que nous ne parvenons pas à atteindre que Jésus nous propose. Vers quoi les morales, les philosophies et les religions tendent-elles ? Que cherchent-elles à définir, quels chemins tentent-elles de tracer ? N'est-ce pas le chemin du bien, de la perfection et, au-delà du bien et du mal, de la réalisation totale de notre être, de son épanouissement et, ainsi, du bonheur ? Mais n'est-ce pas là le concept même de Dieu, et de la liberté ? Toute recherche éthique tend vers la vérité parce que chacun de nous

cherche à se libérer de ce qui l'opprime et que c'est la vérité qui nous libère de nos entraves, des liens qui nous empêchent de nous réaliser pleinement. Jésus répond à Thomas qui lui demande le chemin du Père :

*« Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu. »* (Jean 14, 6-7.)

Et c'est la vérité qui nous affranchira de nos diverses servitudes, mais surtout de ce qui, en nous, nous sépare de la liberté :

*« Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples et la vérité fera de vous des hommes libres. »* (Jean 8,31b-32.)

### **LA LOI PARFAITE**

Nos yeux contemplant la perfection dans la nature, les lois de l'harmonie universelle. En fait, nous n'avons pas besoin de lois ni de religions pour savoir ce qui est bien, ce qui est bon, car, comme l'écrit Paul aux Romains :

*« Ce que l'on peut connaître de Dieu est manifeste (...) En effet, depuis la création du monde, ses perfections invisibles, éternelle puissance et divinité, sont visibles dans ses œuvres pour l'intelligence. »* (1, 19-20.)

De même, nul besoin de lois ou de religions pour constater ce qui provoque les désordres et les causes des catastrophes humaines et environnementales : les lois, quand elles sont justes, découlent de ces constatations et les religions servent de cadres à ceux qui en ont besoin, à condition qu'elles ne leur servent d'opium ou d'excuses pour bavarder, ne pas agir ou changer de comportements ou ne pas intervenir devant l'injustice ou le malheur des autres. D'ailleurs,

*« Si quelqu'un se croit religieux sans tenir sa langue en bride, mais en se trompant lui-même, vaine est sa religion. La religion pure et sans tache devant Dieu le Père, la voici : visiter les orphelins et les veuves dans leur détresse ; se garder du monde pour ne pas se souiller. »* (Jacques 1, 26-27.)

Bien sûr, nous ne sommes pas toujours personnellement responsables de ce qui va mal pour nous et autour de nous : nous subissons souvent les conséquences des désordres extérieurs, des agissements insensés et des injustices de notre entourage, qu'il soit proche ou lointain. De même, les humains ne sont pas toujours responsables des catastrophes naturelles. Un tremblement de terre, par exemple, ou une éruption volcanique représente un cycle naturel que les humains, pour l'instant, ne sont pas toujours en mesure de prévoir ou prévenir.

## **DES BOUCS ÉMISSAIRES ? AVOIR LE COURAGE DE RECONNAÎTRE NOS ÉCHECS**

Comme nous n'aimons pas rester confrontés à nous-mêmes, nous avons tendance à rejeter la responsabilité de nos échecs sur les autres ou sur les circonstances que nous traversons. Mais une fois que nous avons déterminé la part des responsabilités extérieures à nos échecs, il nous reste bien des manières de diriger notre vie et, conscients de nos limites, de décider d'une ligne d'action personnelle. Alors, qu'est-ce qui nous empêche de parvenir au but ? Ne serait-ce pas nos faiblesses, nos tendances à dévier du droit chemin, nos mensonges, nos illusions, bref, nos égarements ? Plutôt que de rejeter nos responsabilités sur les autres, nous aurons alors peut-être à cœur de nous en prendre à nous-mêmes. Mais nous accuser, avoir le courage de nous punir ne nous libérera pas de ce sentiment de culpabilité qui nous accable. L'autoflagellation ne saurait qu'aggraver les blessures. Il existe une fausse ascèse qui, comme l'opium, masque les causes profondes des déviations et des erreurs. Le vrai courage consiste à nous connaître et à accepter les faits.

## **NOTRE VULNÉRABILITÉ**

Face au bien, à l'harmonie universelle et à son accomplissement, l'être le plus fort, le plus courageux, reste faible et finit par comprendre son impuissance. Nul n'est besoin d'être dépendant d'une substance quelconque, comme un alcoolique ou un drogué, d'être cupide, orgueilleux ou impur pour savoir qu'au fond de nous, ce que nous abhorrons le plus repose et veille comme un prédateur, et peut surgir à tout moment, à chaque concours de circonstances. L'adultère reste un potentiel chez les individus les plus gardés, tout comme l'envie et la cupidité ou les colères meurtrières chez les individus qui semblent les plus désintéressés et les plus pacifiques. Il y a certes grand mérite à maîtriser les monstres qui nous habitent tous, mais c'est justement lorsqu'on se sent bon et généreux qu'une envie, une pensée colérique, une impatience agacée envers nos vis-à-vis nous rappellent ce potentiel de désir ou de violence qui nous habite. Et le fait que nous sachions maîtriser nos yeux et nos pensées ne signifie pas qu'aucun désir impur nous ait un instant traversés, tout comme un besoin d'anéantir ce qui se dresse sur notre chemin ou nous contrarie.

## **UN ACTE DE VÉRITÉ QUI NOUS REND LIBRES**

Nous devons reconnaître ce que nous sommes et cet acte de vérité envers nous-mêmes sera notre premier pas vers la liberté. Cette liberté, c'est la Parole du Christ qui nous l'offre, humblement, comme Jésus le fait à la femme samaritaine, se mettant à son niveau et lui parlant de sa réalité de vie, des maris qu'elle a eus, de l'homme avec qui elle vit maintenant et qui n'est pas son mari. La religion n'a rien à faire dans ce dialogue. Les faits restent les faits, la réalité demeure la réalité. Nous sommes qui nous sommes, comme nous sommes, où nous nous trouvons. Prétendre le contraire ne change rien à

ce que nous sommes. Nous devons accepter d'être faibles et de ne plus nous croire forts.

Si nous avons besoin de Dieu, cela signifie que nous ne comptons plus sur nos propres accomplissements. Nos réussites dépendent de Dieu, nous viennent de Dieu, de l'accès qu'il nous offre à son royaume, à la manifestation de sa présence en nous, à travers ce « nous » qui caractérise la prière enseignée par Jésus, plutôt qu'à travers notre ego surdimensionné, avec son individualisme, sa sanctification, son légalisme, ses systèmes, ses appartenances et ses credo. Mais nous reviendrons plus tard sur ce « nous » sans lequel l'Église chrétienne universelle ne saurait exister.

### **UN ACTE DE FOI QUI DONNE LA VIE**

Recevoir la vie, c'est avoir la foi : « *Quiconque croit en lui a la vie éternelle* » (Jean 3, 16). Et la vie éternelle signifie qu'on ne peut plus mourir, que Dieu est le Dieu des vivants, et non des morts (Matthieu 21, 32), qu'Abraham et Jacob, ainsi, sont vivants. La femme samaritaine pouvait puiser de l'eau dans le puits, mais elle aurait toujours soif. L'eau de Jésus, elle, est source de vie éternelle :

*Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; au contraire, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant en vie éternelle. »* (Jean 4, 13-14.)

Voilà précisément le point le plus difficile à accepter, celui qui exige un acte de foi fondamental : croire que Jésus nous apporte la vie, qu'il est en mesure de nous l'assurer. Sa vie, la vie de Dieu puisqu'il incarne la Parole, qu'il est dans le Père comme le Père est en lui, c'est-à-dire qu'il est Dieu :

*Philippe lui dit : « SEIGNEUR, montre-nous le Père, et cela nous suffit. » Jésus lui dit : « Je suis avec vous depuis si longtemps et cependant, Philippe, tu ne m'as pas reconnu ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Pourquoi dis-tu : "Montre-nous le Père" ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ! Au contraire, c'est le Père qui, demeurant en moi, accomplit ses propres œuvres. »* (Jean 14, 8-11.)

### **RENONCER À NOUS-MÊMES**

Croire que Jésus donne la vie, c'est renoncer à nous l'attribuer par nous-mêmes. Mais que signifie cette renonciation à nous-mêmes ? Ne serait-ce pas renoncer à déterminer nous-mêmes ce qui est bien et ce qui est mal afin de nous soumettre à Dieu et à sa Parole ? Nous nous attacherons plus loin et plus en détail à cette importante question en relation avec la morale et l'éthique religieuse. Kierkegaard (*Traité du désespoir*), tout comme Bonhoeffer (*Éthique*), a évoqué ce problème en montrant comment la tentation de décider pour soi-même du bien et du mal a conduit l'humanité à la perte de son innocence et au désespoir qu'engendre la culpabilité.

Bien sûr, il ne s'agit pas là de décider d'être sots et de cesser de penser : Dieu nous a créés avec un cerveau et un potentiel d'intelligence à développer. Il s'agit plutôt d'accepter l'intervention de Dieu dans notre vie, d'accepter le don de notre Créateur, de recevoir sa Parole en la laissant sienne, sans tenter de nous l'approprier et d'en faire notre chose, notre objet. Cette tentation de s'approprier la Parole de Dieu au lieu de la laisser nous interpeller, nous saisir, nous maîtriser, c'est ce que reflète l'histoire d'Israël qui succombe à ses idoles et ses hauts lieux. À notre époque, les hauts lieux (ces endroits où se pratiquait la prostitution sacrée) n'ont pas disparu, ils apparaissent continuellement devant nos yeux. Quant aux idoles, elles sont faciles à nommer, à commencer par la plus importante, l'argent et le cycle infernal d'exploitation des humains par les humains que l'argent engendre dans toutes les sociétés.

Le livre d'Ésaïe nous interpelle avec sa description des fabricants d'idoles qui se retrouvent honteux. Par exemple, quand Ésaïe décrit comment, d'une matière utile et nécessaire, comme le bois qui sert à réchauffer la nourriture, l'homme fait une idole qui ne l'entend ni ne le voit (Ésaïe 44, 14-19). Combien d'entre nous faisons du travail, utile à nous nourrir, une priorité qui nous aveugle et nous rend sourds aux vraies priorités ?

#### **RENONCER À NOTRE VIE POUR LA RETROUVER**

Mais, paradoxalement, renoncer à notre propre vie, c'est retrouver la vie (Matthieu 10, 39 : « *Qui aura assuré sa vie la perdra et qui perdra sa vie à cause de moi l'assurera* »), celle que Dieu a prévue pour nous de toute éternité. Et c'est ce paradoxe qui nous libère de nous-mêmes et de notre impuissance à être ce que nous voudrions être et, plus encore, nous délivre de cet infernal sentiment de culpabilité qui accable tant de chrétiens.

#### **CE QUI NOUS EMPÊCHE DE VIVRE PLEINEMENT**

En effet, comment pourrions-nous prétendre vivre pleinement alors que nous croulons sous le poids de nos efforts ? Quand nous nous prétendons sur le chemin de la perfection, sur le chemin du bien, nous risquons de vivre une dichotomie dangereuse, une sorte de combat entre notre volonté et nos impulsions naturelles. C'est un peu le combat mentionné par Paul dans sa *Lettre aux Romains* :

*« Vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir ... Car je prends plaisir à la loi de Dieu, en tant qu'homme intérieur, mais, dans mes membres, je découvre une autre loi qui combat contre la loi que ratifie mon intelligence. »* (7, 18-19.)

Voilà un combat qui nous recentre toujours sur nous-mêmes si nous n'en sortons pas. Trop de chrétiens oublient la délivrance divine opérée par Jésus-Christ, notre SEIGNEUR (offerte au verset 25 de ce même chapitre 7 et reprise au début du chapitre suivant) et voient la vie chrétienne comme un nouvel exercice spirituel consistant à garder le Christ « *sur le trône* », c'est-à-dire à s'efforcer de le placer au centre de leur vie.

Ils entrent alors dans un nouveau combat, et risquent, à chaque faux pas, de se culpabiliser encore plus que lorsqu'ils ne s'inquiétaient pas de Dieu.

### **UNE MYSTIQUE DANGEREUSE**

La recherche d'une sanctification personnelle « *Vous devez être saints, puisque je suis saint.* » (Lévitique 11, 44) nous amène en effet trop souvent à une dangereuse mystique de sanctification. Elle risque de développer chez nous une préoccupation égocentrique qui nous éloigne des autres et de leurs détresses. Cependant, Dieu est un Dieu de compassion, c'est-à-dire Celui qui vit avec les humains leurs joies et leurs détresses. Dieu est *Emmanuel* – Dieu avec nous ! La sanctification ne doit pas nous faire nous retrancher sur nous-mêmes, elle doit nous faire ressembler à Dieu qui est avec les humains, qui se réjouit et souffre avec eux !

Tant que nous nous occupons de notre état spirituel, de notre communion avec Dieu ou avec le Bien, nous restons en proie avec nous-mêmes. Or, continue Paul :

*« Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclave et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : "Abba, Père." Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. »* (8, 15-16.)

Voilà comment nous nous retrouvons nous-mêmes comme obstacles à notre libération, avec notre culpabilisation, nos efforts de sanctification, nos tentatives de rejoindre Dieu ou de faire le bien.

Il ne s'agit certes pas de renoncer à toute éthique, et surtout pas de ne plus nous préoccuper de ce qui consiste à faire le bien et à éviter le mal. Il s'agit plutôt de renoncer à décider nous-mêmes d'atteindre la perfection, de renoncer à créer notre propre éthique. Il s'agit de nous accepter tels que nous sommes, avec nos faiblesses tout comme nos qualités et de nous aimer comme le Christ nous a aimés : il a accepté de donner sa vie pour nous, tant il nous a aimés ! Il s'agit de renoncer à nous rendre acceptables en prétendant être ce que nous ne sommes pas, puisqu'il nous a déjà acceptés !

### **UN ACTE DE FOI SI DIFFICILE ?**

Et voilà ce qui nous demande le plus, ce qui représente la difficulté majeure : la foi en son amour. Cette petite phrase de Jésus à Nicodème de Jean 3, 16 est vraiment la clé : « *afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle* ». Croire en Dieu et renoncer à croire en nous-mêmes.

Ce qui nous empêche de vivre pleinement, en définitive, ce n'est pas ce que nous sommes, mais ce que nous prétendons être. Dieu, en Jésus-Christ, a assumé notre condition humaine. Nous, trop souvent, voulons revêtir la condition divine, ce qui reste voué à l'échec, puisque c'est Dieu qui est venu à nous :

« Ce qui était impossible à la loi, car la chair la vouait à l'impuissance, Dieu l'a fait : en envoyant son propre Fils, dans la condition de notre chair de péché, en sacrifice pour le péché. » (8, 3.)

## VIVRE DANS L'ANGOISSE

L'angoisse, ne serait-ce pas ce malaise que nous éprouvons devant l'inconnu, devant ce qui représente un danger, un dérangement, une situation inconfortable ou embarrassante, ou encore la maladie ou la mort ? Depuis Kierkegaard et l'existentialisme chrétien dont il est le précurseur, nous définissons mieux cet inconnu : l'existence elle-même. Qui sommes-nous, où allons-nous ?

Bien des gens s'enterrent dans une routine sécuritaire, tracent leurs voies, définissent des ambitions bien à leur portée pour ne jamais vivre l'anxiété de ne pas les réaliser. Ces gens s'estiment tranquilles, heureux, tant que rien ne vient les déranger en chemin. Malheureusement, la vie est pleine d'imprévu, et leur sérénité reste fragile.

Pour d'autres, qui placent la barre un peu plus haut, l'angoisse vient de la proximité ou de la possibilité d'un échec, d'une profonde insatisfaction par rapport à leur capacité d'atteindre la perfection à laquelle ils aspirent. Quand tout va bien, ces individus se sentent comme portés sur un nuage. Mais à la moindre alerte, ils redescendent sur terre et plus grande était la hauteur où ils planaient, plus la chute sera brutale.

L'angoisse, pour les croyants qui désirent plaire à Dieu, c'est la faiblesse qu'ils ressentent, soit devant la tentation à laquelle, par expérience, ils savent bien qu'ils vont finir pas céder, soit devant leur incapacité de maîtriser ce qu'ils ne connaissent pas ou ce qui menace leur concept de l'idéal. Pour ceux dont la sensibilité est grande, cette peur peut conduire à des états graves.

Vanier, dans ses *Conversations*, relève le problème des gens qui s'attribuent la responsabilité de leurs échecs sociaux. Chaque fois qu'ils se sentent rejetés, ils pensent y trouver une raison de plus de se détester : on ne les aime pas ou on ne s'intéresse pas à eux parce qu'ils ne sont pas aimables ou attrayants. Comme leur image d'eux-mêmes s'étiole et finit par se désagréger, ils deviennent méfiants et finissent par avoir beaucoup de mal à faire confiance à ceux qui les aiment ou leur témoignent du bien : comment pourrait-on s'intéresser à eux sans une raison cachée ?

## DIEU DESCEND PARMIS NOUS

La grande nouvelle, la bonne nouvelle, c'est que Dieu nous a tellement aimés qu'il nous a donné ce qu'il avait de plus précieux, qu'il est venu en Jésus vivre parmi nous, pour nous sauver de nous-mêmes et du mal. Ces souffrances, ces infirmités, cette faiblesse qui nous paralysent, qui nous meurtrissent, qui nous rendent la vie impossible, il a accepté de les porter pour nous. Ce qui était hors de notre portée, monter jusqu'à

Dieu, n'a plus de raison d'être, puisque Dieu est descendu jusqu'à nous. Voilà la bonne nouvelle, Dieu parmi nous, Emmanuel !

Mais cette angoisse restera accrochée à nous tant que nous n'accepterons pas Dieu descendu parmi nous, et que nous tenterons en vain de le rejoindre à un niveau qui ne nous est pas accessible. C'est cela, renoncer à sa vie pour trouver la vie.

### **RESTER DE FIDÈLES AMBASSADEURS**

Ces fleuves d'eau vive ne dépendent donc pas des puits que nous pourrions creuser, ni de notre sanctification. Nous sommes revêtus de la sainteté de Dieu, nous portons le nom de ses enfants, nous devenons ses ambassadeurs. Voilà ce qui nous garde loin des lieux, des associations, des paroles ou des agissements antagonistes à la sainteté et à l'amour de Dieu. En parlant de l'adultère au sujet de l'histoire de la femme surprise en adultère et amenée par les scribes et les pharisiens à Jésus, Vanier remarque que l'adultère, pour le peuple de Dieu, c'est la distance que nous prenons par rapport à Dieu : si nous ne sommes pas avec lui, nous sommes avec un autre, nous le trompons. La prise de conscience de cet éloignement de Dieu glace le cœur des croyants fidèles, et ce malaise est normal. Quel époux aimant ne se sentirait pas troublé en prenant du plaisir à contempler une étrangère, voire à rechercher sa compagnie ? C'est précisément ce malaise qui va lui rappeler son appartenance, son alliance et l'empêcher d'aller plus loin.

### **MALAISE SPIRITUEL OU CULPABILITÉ ?**

Cette difficulté à renoncer à sa vie pour trouver un Dieu inaccessible – quelles que soient nos qualités et l'intensité de nos efforts – est sans doute la cause de la plupart de nos problèmes, et surtout de nos sentiments de culpabilité.

Imaginons un joueur compulsif qui s'obstinerait à conserver ses cartes, ses amis joueurs, ses vacances à Las Vegas, en se disant qu'il maîtrise très bien son envie de jouer, et qu'il doit se le prouver, à lui et à ses amis, en dominant son besoin de jouer. Son parcours ressemble à celui d'un croyant qui, tout en professant son acceptation d'un sauveur et de la grâce divine, décide de « *se sanctifier* » en se corrigeant de tous ses défauts et de faire mourir ses mauvaises tendances. Ces deux personnes cheminent de victoires en défaites, de tentations vaincues en chutes, et même si leur comportement semble exempt de revers significatifs, ils ne connaissent ni le repos ni la sérénité promise par les Écritures à ceux qui se confient en Dieu :

*« SEIGNEUR, toi mon héritage et ma part à la coupe,  
Mon destin est dans ta main.  
Le sort qui m'échoit est délicieux,  
le lot que j'ai reçu est le plus beau.  
Je bénis le SEIGNEUR qui me conseille,*



*même la nuit, ma conscience m'avertit.  
Je garde sans cesse le SEIGNEUR devant moi,  
comme il est à ma droite, je suis inébranlable. » (Psaume 16, 5-8.)*

Cette difficulté à renoncer à sa vie pour trouver un Dieu inaccessible touche tous les croyants : il faudrait être de terribles hypocrites pour prétendre vivre selon les Béatitudes. Mais c'est justement pour des individus qui ne vivent pas les Béatitudes, qui sont adultères, qui demeurent conscients de leurs faiblesses que Dieu est venu parmi nous dans la personne de Jésus, la Parole faite chair. Ces imperfections, ces faiblesses, ces infimités, ces sentiments de haine, cette cupidité que nous refusons souvent d'admettre, ces amertumes, ces angoisses, ces peurs, Jésus est venu nous en décharger. Dieu parmi nous, qui porte notre insuffisance, ce que nous avons manqué, parce qu'il nous aime.

À partir de cette certitude, la foi en celui qui nous a aimés devient possible et nous nous retrouvons avec Dieu, parmi nous, faisant chemin avec lui. Chaque fois que nous trébuchons, « *sa boulette et son bâton nous rassurent* », nous savons où il nous conduit, ses paroles sont la vie éternelle, dès maintenant, même dans « *la vallée de l'ombre de la mort.* » (Psaume 23.)

#### **NOUS JUSTIFIER OU ADMETTRE NOS ÉCHECS ?**

La dualité, cette dichotomie de l'être qu'évoque Paul dans sa *Lettre aux Romains* (chapitre 7), c'est-à-dire ce conflit constant entre notre connaissance et notre aspiration au bien, mises en échec par nos tendances naturelles (ou, parfois, à cause de circonstances que nous ne parvenons pas à contrôler), nous pouvons la vivre de différentes manières. Paul pousse un cri de soulagement en donnant la victoire au Christ, notre libérateur. Mais vivons-nous vraiment nous aussi cet état de grâce ? En avons-nous seulement fait l'expérience, une expérience durable ?

Souvent, nous tentons de justifier nos échecs. Conscients d'avoir manqué le but, nous en cherchons les causes, les explications. Notre enfance et ses problèmes ont bon dos, notre environnement, nos proches également. Et puis, il y a les circonstances atténuantes, la liste parfois impressionnante de nos succès qui nous redonnent l'espoir de réussir un jour à vaincre ce qui se dresse encore entre nous et le bien souhaité. Cette habitude de toujours nous justifier d'une façon ou d'une autre nous conduit à une gestion plutôt légaliste de nos comportements. Pour mieux réussir, nous nous fixons des règles, nous entreprenons des démarches, nous établissons des critères d'évaluation, bref, nous apprenons à gérer nos existences. Tout cela semble très raisonnable, parfaitement sain. Dieu nous a créés avec une raison et, comme l'affirme Barclay dans *La Lumière intérieure, source de vie* (son apologie des Quakers), le Saint-Esprit n'est jamais en contradiction avec la raison et les Écritures. Nous apprenons à nous fier à notre bon sens, vérifié par les Écritures.

## UNE RÉCONCILIATION ENTRE CULPABILISATION ET GRÂCE IMPOSSIBLE ?

Malheureusement, nous apprenons vite à interpréter les Écritures et à trier ce qui nous convient. Quant à notre *gros bon sens*, il reste imprégné par deux essences contraires. La première, c'est notre conscience toujours et malgré tout coupable devant Dieu ; l'autre, sorte de résistance à la culpabilité, notre rationalisation et notre relativisme qui explique les erreurs, leur trouve des excuses et remet toujours à plus tard les gestes de correction qui s'imposent. Sans le vouloir, et bien que conscients de la grâce divine et du besoin de pardon, nous sommes redevenus légalistes, c'est-à-dire pharisiens. Kierkegaard nous met vigoureusement en garde contre cette attitude qui explique le désespoir et l'angoisse où nous risquons de sombrer. En quelque sorte, nous nous forgeons une éthique qui nous conduit au désespoir, désespoir auquel nous résistons ou remédions par la consolation de la grâce de Dieu et de notre foi en Jésus-Christ.

Kant et Kierkegaard se sont attachés à décrire ce combat qui semble sans issue :

*Que ce soit chez Kierkegaard dans le premier cas, ou chez Kant dans le second, il semble que la culpabilité soit, comme conséquence d'une demande infinie, le fait même d'être homme, l'humanité. Ce que nous voudrions ici suggérer pourrait s'appeler la résistance de la culpabilité. Une résistance qui (...), impliquerait un rejet relatif de toute forme de salut, de pardon, de rédemption, en tant que ceux-ci, en annulant ou en atténuant, sous quelque forme que ce soit, la culpabilité, annulerait ou atténuerait par là même la subjectivité et le Moi comme Moi devant Dieu. (Olivier Dekens, *Initiation à la vie malheureuse, De l'impossibilité du pardon chez Kant et Kierkegaard*, Revue Philosophique de Louvain, 1998, 96-4, pp. 581-597.)*

Bien sûr, ce rejet reste relatif, c'est-à-dire que nous vivons en quelque sorte une nouvelle dualité. D'une part, nous tentons, conscients de la grâce divine, de pardonner ou au moins d'accepter les défaillances de notre éthique, une éthique qui ne parvient jamais à satisfaire notre soif de Dieu. D'autre part – et c'est là que commence la dualité –, nous cherchons à corriger cette éthique, à en faire un instrument de salut. Mais comme nous n'y parvenons pas, et que nous passons d'un état de culpabilité à un état de justification qui ne dure pas, nous vivons ce partage d'états comme une impureté. Nous sommes alors loin des Béatitudes et *des cœurs purs qui verront Dieu* (Matthieu 5, 8).

### ACCEPTER D'ÊTRE CE QUE NOUS SOMMES

Pourtant, prenons l'exemple d'une personne sortie de la dépendance de l'alcool, d'une substance toxique, ou d'une habitude pernicieuse, qu'il s'agisse du jeu, des pensées adultères ou d'autre chose. Tant que cette personne a lutté contre sa dépendance, parfois avec succès pendant un certain temps, elle est restée en état de lutte. Cette lutte a remplacé l'alcool ou l'autre dépendance. Cette lutte est devenue une obsession. Mais quand cet individu a renoncé de manière permanente à sa dépendance en la confiant à

Dieu, sans arrière-pensée de guérison ou de maîtrise du problème, le Père a écouté sa prière et la lutte a pris fin. On pourra dire alors que cette personne est morte à elle-même, qu'elle s'associe au Christ élevé sur la croix pour revivre avec lui dans sa résurrection (Romains 6, 4). Cette personne ne se croit pas guérie, bien qu'elle semble l'être, mais vaincue, ayant abandonné sa gestion de soi à Dieu, à sa grâce. Et cette défaite du Moi met fin à la subjectivité et laisse la place libre à une vie nouvelle dans le Christ revenu à la vie après sa mort sur la croix.

Bien sûr, cette prise de conscience n'est pas toujours instantanée, et demande parfois beaucoup de maturité. C'est ce que nous vivons dans notre dépendance de Dieu, dans notre marche avec notre SEIGNEUR. *Sa parole est une lampe pour nos pas, une lumière sur notre sentier* (Psaume 119, 105). En nous laissant interpeller par la Parole, au lieu de l'interpréter, nous avançons, lentement mais sûrement, vers la sérénité que nous apporte la communion avec Dieu. Nous avons appris à ne plus justifier nos échecs, ce qui va de travers, nos erreurs ou celles des autres ; à ne plus nous servir des circonstances et des complexités contextuelles pour résister à notre conscience coupable. Nous appelons péché, faiblesse ou erreur ce qui est péché, faiblesse ou erreur ; en quelques mots, nous avons appris à accepter ce que nous sommes et à nous présenter à Dieu tels que nous sommes, sans plus prétendre autre chose. L'adultère est l'adultère, le divorce, le divorce, les déviations sexuelles, les déviations sexuelles, l'alcoolisme, l'alcoolisme, le mensonge, le mensonge, la cupidité, la cupidité. Voilà l'expérience de la femme samaritaine devant Jésus, tout comme celle de Pierre après son triple reniement. Pas question de relativiser, de rationaliser les faits. Mais alors, nous sommes prêts à recevoir la merveilleuse parole de Jésus à la femme adultère :

*« Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pêche plus. »* (Jean 8, 11.)

#### **FAIRE APPEL À L'AIDE : UN ACTE DE FOI**

Renoncer à notre éthique va à l'encontre de nos tendances naturelles. Depuis notre plus tendre enfance, nous avons appris à faire la part des choses. Combien de fois ne répète-t-on pas à un enfant ce qu'il doit faire et ne pas faire ? Alors, en vieillissant, et surtout à l'âge de l'adolescence, l'enfant cherche à se prendre en main, quitte à rejeter les enseignements reçus. Son désir d'indépendance l'amène à se définir un nouveau code de conduite, qui se révélera sans doute aussi exigeant que celui que ses parents lui avaient transmis. Mais cette gestion de sa vie lui est précieuse. Elle fait partie de lui-même, c'est sa vie. Or accepter la grâce, c'est accepter son échec de gestion de vie personnelle.

*« Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. »*  
(Matthieu 9, 13.)

Tant que nous n'acceptons pas cet échec de gestion, l'Esprit Saint ne prendra pas le contrôle de nos vies, et nous entretiendrons cette dualité de culpabilité et de justification

qui nourrit nos angoisses, notre peur de nous-mêmes et de l'avenir. Mais à partir du moment où nous acceptons de nous mettre en faillite personnelle pour demander la grâce de Dieu, ce n'est plus avec nos ressources personnelles que nous allons reprendre la route. Voilà le pas le plus difficile, celui de renoncer à la vie pour recevoir la vraie vie. Prier pour recevoir le Saint-Esprit, comme Jésus nous encourage à le faire :

*« Si donc vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ? » (Luc 11, 13.)*

Cela ne veut pas dire qu'on demande à Dieu l'aide du Saint-Esprit, mais plutôt qu'on accepte que l'Esprit Saint vienne diriger nos vies. Ce n'est pas un deuxième conducteur que nous demandons à Dieu ni une nouvelle dualité. Notre demande est un acte de soumission totale, d'allégeance à sa souveraineté dans tous les détails de notre existence, parce que nous nous sommes acceptés tels que nous sommes, c'est-à-dire faillibles, incapables de nous corriger. Cette décision signale la fin de notre arrogance, de notre suffisance, de nos prétentions. C'est dans la plus profonde humilité qu'on demande grâce et qu'on cède le gouvernail à Dieu. Mais n'est-ce pas cela, la foi ?

#### **UNE ACCEPTATION QUI N'EST PAS UNE APPROBATION**

Nous accepter tels que nous sommes, c'est reconnaître les côtés désagréables de notre nature ou des habitudes prises. Ce n'est pas approuver le mal ni l'entretenir !

Tant que nous nous débattons pour nous transformer, allant de victoires en défaites, nous risquons de paralyser l'action de l'Esprit Saint et de la souveraineté de Dieu dans nos vies, et de relativiser le mal. Le voleur sera sans doute en mesure de corriger les marques extérieures de sa cupidité, mais l'aura-t-il effacée de son existence ? Maîtrisée dans ses manifestations extérieures, la cupidité intériorisée se manifestera par l'envie et la convoitise, et le combat risque de se révéler encore plus difficile. D'ailleurs, il y a bien des manières d'être cupide et de voler. L'exploitation d'autrui en est la plus fréquente. Quand on achète le travail du tiers-monde à bas prix, c'est une forme d'exploitation. Le conjoint qui profite du travail de l'autre, c'est une forme d'exploitation. Et nous pourrions multiplier les exemples d'exploitation de l'homme par l'homme. Le voleur à l'étalage ou le braqueur de banque n'est pas forcément le plus cupide d'entre nous...

#### **LE PROBLÈME DE L'IMMORALITÉ**

Que dire de l'adultère et de l'immoralité ? Jésus en parle clairement en décrivant le regard porté sur une voisine. Dans le contexte d'aujourd'hui, avec la pornographie et la multiplication d'occasions de porter un regard impur sur autrui, ce sujet est particulièrement préoccupant. D'une part, c'est Dieu qui a créé la sexualité, et Dieu a créé une chose belle, merveilleuse. En faire une occasion d'horreur, la proscrire est anti-Dieu. La déformer reste le détournement le plus fréquent, et touche grand nombre

d'entre les chrétiens. Les psychologues s'entendent généralement pour faire de la sexualité la cause principale des malaises ou des problèmes qu'ils ont à traiter. Rares sont les gens qui sont parfaitement sains dans ce domaine. L'amour est trop souvent confondu avec l'attirance qu'un être exerce sur un autre – le désir. Cette attirance est parfaitement saine jusqu'au moment où elle engendre un désir de possession de l'autre qui n'a plus rien à voir avec l'amour. L'autre devient alors l'objet d'une convoitise au lieu d'être l'être aimé pour lequel on est prêt à renoncer à soi, à ses intérêts égoïstes, pour lequel on est même prêt à donner sa vie :

« *Il n'y a pas de plus grand amour que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime* » (Jean 15, 13.)

nous dit Jésus qui s'apprête à le faire sur la croix.

Et, dans un couple, il y a tant de manières de donner sa vie pour l'être aimé ! Son temps et son attention, d'abord. Peut-être son confort, certaines habitudes, certains passe-temps, ses priorités pour mieux s'adapter aux besoins de l'autre... Et, peut-être, pour un homme, sa passion des femmes et ses regards sur elles et, pour une femme, l'image du mari idéal ou, pourquoi pas, d'autres hommes, pour mieux aimer celui qu'elle a choisi, sans prétendre le changer. Travailler à l'épanouissement de l'être aimé est parfois contraire aux intérêts égoïstes d'un individu.

S'accepter, c'est nous voir tels que nous sommes, sans pour cela approuver nos comportements cupides ou égoïstes, ou devenir hermétiques à l'action du Saint-Esprit qui fait naître en nous un nouvel individu, non plus régi par sa volonté défaillante, mais gouverné par la Parole vivante de Dieu, par la Vérité. Et Jésus nous dit qu'*il est le chemin, la Vérité et la Vie* (Jean 14, 6).

#### **QU'EN EST-IL DE LA CULPABILITÉ ?**

Nous croyons que le principal obstacle à l'épanouissement personnel et au bonheur, le trouble-fête, le fâcheux revenant continuellement à la charge, la déchirure qui vient gâcher notre vie, surtout quand elle se revêt de ses plus beaux atours, aux moments les plus inopportuns, c'est ce sentiment que quelque chose ne va pas, que nous ne sommes pas à notre place, que tout va s'écrouler autour de nous... Nous nous sentons soudain coupables. De quoi, comment, pourquoi, envers qui : nous n'en sommes pas trop sûrs, mais cette angoisse de culpabilité, aussi irrationnelle soit-elle, ne nous quitte pas.

La première réaction, bien normale quand nous nous sentons accusés par notre conscience, c'est de nous justifier, d'expliquer ou, au moins, de comprendre ce qui se passe en nous. Et ce long processus va nous ramener à nous-mêmes, à une introspection dangereuse parce que, en fin de compte, nous serons revenus à la case de départ, c'est-à-dire à ne pas nous accepter tels que nous sommes et à vouloir nous corriger. C'est là où

nous nous trouvions avant de céder la barre à l'Esprit Saint, avant de renoncer à notre vie pour trouver la Vie en Dieu.

### **PAS JUGÉS, MAIS AGRÉÉS**

Parce que Jésus l'affirme : « *Qui croit en lui n'est pas jugé* » (Jean 3, 18a), nous savons que Dieu nous agrée. Douterions-nous de la Parole de Dieu ? Nous voici ramenés devant la tentation d'Ève dans le jardin d'Éden et notre désir de connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire de notre propre éthique. Pire, malgré l'absolution formelle de la Parole de Dieu, nous condamnerions-nous en nous proclamant nous-mêmes coupables ? Nous n'aurons jamais la paix devant ce nouveau juge, nous-mêmes, parce que ce juge n'a aucune solution, aucun moyen de nous blanchir. La Parole de Dieu s'est incarnée, Dieu parmi nous en Jésus a porté notre culpabilité, jusqu'au bout sur la croix, pour que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (Jean 3, 16). Serions-nous plus grands que Dieu ?

### **CE QUI DEMEURE SUR LA CROIX**

En revanche, si notre culpabilité est sur la croix, nous sommes libérés de ce qu'elle revêtait, notre nature mauvaise, du moins tant que celle-ci demeure sur la croix. Sur la croix se trouvent notre cupidité, nos colères meurtrières, notre immoralité, nos mauvais désirs. Cet acte de foi qui s'actualise chaque jour, à chaque épreuve, est essentiel pour que nous soyons enfin libres, délivrés de ce qui faisait notre honte. Chaque fois que nos pas, nos mains, nos yeux, nos oreilles, notre bouche nous rappellent les lieux, les gestes, les regards, les bruits, les objets qui nous séparaient de la présence de Dieu, nous avons la grâce infinie de nous voir, en Jésus, élevés sur la croix pour, en Jésus ressuscité, vivre en nouveauté de vie, une existence glorieuse hors de nous-mêmes, en Dieu, dans son amour et sa compassion.

En fait, ce n'est pas par nous-mêmes que nous triomphons d'une tentation, d'une envie illégitime, d'une justification stérile, d'une sanctification impossible : c'est en nous oubliant, en renonçant à nous pour vivre en Dieu. Et cela, non grâce à nos efforts, mais précisément par le renoncement à ces efforts, pour accepter l'œuvre rédemptrice de Dieu. Loin de ne pas nous accepter nous-mêmes, c'est parce que nous acceptons ce que nous sommes que nous parvenons à renoncer à changer notre nature.

Dieu ne nous juge pas. Il nous accepte. Il a vécu parmi nous. Il nous aime. Nous sommes ses enfants. Le père prend soin de nous. L'adversaire a une arme, l'accusation. L'accusateur est vaincu : comme le serpent a été élevé dans le désert, Jésus a été élevé, pour notre salut, pour que tous ceux qui croient en lui soient sauvés de la morsure du serpent. Si Dieu ne nous juge pas, qui nous jugera ?

## SOMMES-NOUS À L'ABRI DU MAL ?

Ceux que le Père a donnés au Fils, nul ne les lui ravira, comme l'affirme Jésus :

*« Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et celui qui vient à moi, je ne le rejeterai pas, car je suis descendu du ciel, non pas pour ma propre volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. Telle est en effet la volonté de mon Père : que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle. »* (Jean 6, 37-40.)

Et pour nous, qui n'avons pas vu Jésus, mais croyons en lui, cette parole de Jésus à Thomas :

*« Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et enfonce-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, et deviens un homme de foi. »* Thomas lui répondit : *« Mon SEIGNEUR et mon Dieu ! »* Jésus lui dit : *« Parce que tu m'as vu, tu as cru : bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »* (Jean 20, 27b-20.)

Cela ne signifie pas que le mal ne puisse nous atteindre au cours de notre cheminement dans ce monde où l'injustice et la souillure prolifèrent. La vie que Jésus nous donne est spirituelle. Certes, cette vie spirituelle rejaillit sur notre vie matérielle : revêtus de l'Esprit de Dieu, enfants du Père céleste, comment pourrions-nous pratiquer le mal qui nous entoure ? Mais nous vivons dans un corps imparfait, fragile, avec des souvenirs qui nous ont marqués, et une nature qui subit, malgré toute notre bonne volonté, des impulsions et des mouvements dont nous avons reconnu ne pas toujours avoir une maîtrise totale.

## QUI OU QU'EST-CE QUI DIRIGE NOS PAS ?

Nous revenons alors à cette question fondamentale : À qui confions-nous la direction de notre vie ? Ou encore : Qui nous anime, nous ou l'Esprit Saint ? En d'autres termes, lorsque nous sommes tentés – notre nature n'est pas parfaite, nous sommes faibles –, allons-nous nous fier à nos propres ressources ou déclarer forfait pour nous soumettre à la gouvernance de Dieu ? C'est là que nous serons invincibles, parce que Dieu ne nous ment pas en affirmant dans sa Parole que Jésus a vaincu le mal :

*« Voici, je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds serpents et scorpions, et toute la puissance de l'ennemi, et rien ne pourra vous nuire. »* (Luc 10, 19.)

Pourtant, nous constatons notre faiblesse devant un mouvement de colère, un regard impur, une convoitise. Comment être parfait comme Dieu est parfait ? Comment, en tout cela, sommes-nous *« plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés ? »* (Romains 8, 36.)

C'est précisément en nous en remettant à celui qui nous a aimés. Jésus ne nous appelle pas au nom de notre propre force, mais au nom de la sienne. Il sait bien que la chair est faible :

*« Veillez et priez afin de ne pas tomber au pouvoir de la tentation. L'esprit est plein d'ardeur, mais la chair est faible. » (Matthieu 26, 41.)*

### **NOUS EN REMETTRE AU PÈRE**

Devant le mal, ce que Jésus nous invite à faire, ce n'est pas de rassembler nos forces et toute notre énergie, mais de nous en remettre au Père, de veiller et de prier. Mais, devant le mal, acceptons-nous de prier ? Ou nous éloignons-nous de Dieu en rationalisant d'avance notre chute, nous forgeant toutes sortes d'excuses et de justifications, évoquant les circonstances, le contexte et, surtout, en reprenant les mots du Tentateur de la Genèse : « Qui a dit que c'était mal ? »

Nous ne sommes pas à l'abri du mal, en tout cas par nous-mêmes. Mais si nous avons péché, et si nous le reconnaissons en nous abandonnant à sa grâce,

*« Si nous confessons nos péchés, fidèle et juste comme il est, il nous pardonnera nos péchés. » (1 Jean 1,9)*

Comme l'exprimait de manière si touchante le pianiste de musique hassidique Gershon Wachtel lors d'un concert-témoignage de vie, quatre principes ou attitudes le caractérisent désormais :

1. Devant un problème – et qui est à l'abri des problèmes ? – Wachtel le rejette, refuse de s'en laisser affecter. Mais si le problème persiste...
2. Wachtel prie. La prière est souveraine. Mais si le mal revient...
3. Wachtel renonce à la lutte et demande l'aide de Dieu. Mais...
4. Face au tsunami, Wachtel abandonne le combat et laisse Dieu prendre la barre : « Mon Dieu, je suis perdu, je m'abandonne à ta grâce... »

### **JÉSUS LAVE LES PIEDS DE PIERRE**

Pierre a beaucoup de mal à accepter que Jésus, le Maître, lui lave les pieds. Mais quand Jésus lui annonce que s'il ne les lui lave pas, Pierre ne pourra pas avoir de part avec lui, Pierre lui demande de lui laver aussi les mains et la tête. Et Jésus de lui répondre que « celui qui s'est baigné n'a nul besoin d'être lavé, car il est entièrement pur » (Jean 13,9).

Nous marchons souvent dans la boue. Cette vision de Jésus, Serviteur agenouillé devant ses disciples, nous ramène à cette triste réalité. Et en notre âme et conscience, en marchant sur les routes du monde, nous évitons désormais les flaques de boue et les endroits poussiéreux. Ce n'est pas toujours possible, mais notre cœur, chaque fois, est



rempli de reconnaissance et d'amour pour celui qui nous a tant aimés qu'il a donné sa vie pour ses amis.

Ce pouvoir divin de purification est bien décrit par Zacharie à propos du grand prêtre Josué, accusé devant Dieu par le Satan : cet homme est coupable ! Ne nous reconnaissons-nous pas ici, avec notre sentiment de culpabilité ? Or l'ange du SEIGNEUR réduit l'accusateur au silence : « *Que le SEIGNEUR te réduise au silence... Quant à cet homme-là, n'est-il pas un tison arraché du feu ?* » Ne nous sentons-nous pas comme des tisons enflammés, en évoquant certaines périodes de nos vies, certains événements, certaines paroles, certaines pensées ? Des tisons arrachés du feu ! Josué, debout devant l'ange, portait des vêtements sales. L'ange reprit et dit à ceux qui se tenaient devant lui :

*« Enlevez-lui ses habits sales. »*

Puis il dit à Josué :

*« Vois, je t'ai débarrassé de ton péché et on te revêtira d'habits de fête. »* (Zacharie 3, 1-5.)

#### **NOUS SALIRONS-NOUS ENCORE ?**

Irions-nous salir nos vêtements de fête ? Les enfants de Dieu fuient le mal et cessent de se trouver des excuses quand ils glissent sur des peaux de banane. Surtout, ils renoncent à se justifier. Parce qu'ils se sont acceptés tels qu'ils sont, des êtres faibles, avec des qualités, mais aussi des défauts, et qu'ils ont donné à Dieu tant leurs qualités que leurs défauts, ils vivent maintenant comme des êtres mus par l'Esprit de Dieu, l'Esprit Saint. Et les fruits de cet Esprit en témoignent, comme l'écrit Paul aux Galates :

*« Mais voici le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi ; contre de telles choses, il n'y a pas de loi. Ceux qui sont au Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'impulsion de l'Esprit. »* (Galates 5, 22-25.)

#### **LA CULPABILITÉ SELON JÉSUS : VOIR ET NE PAS CROIRE**

Ce que nous avons vu dans ce qui précède, c'est qu'il ne nous appartient pas de nous déclarer coupables ou innocents. Quand nous cherchons à le faire, nous n'y parvenons pas. Du moins, à moins d'avoir réussi à supprimer en nous toute forme de scrupules : à moins d'être devenus aveugles, en nous examinant, nous savons très bien que nous nous sentirons toujours coupables de quelque chose. Mais si c'est Jésus qui prend sur lui notre culpabilité et que Dieu, à travers Jésus, nous voit innocents, il est évident que nous restons délibérément coupables lorsque nous refusons la médiation de Jésus-Christ.

C'est ce que Jean nous répète dans son Évangile en insistant très particulièrement sur le refus de croire les autorités religieuses de l'époque de Jésus. Ésaïe avait déjà souligné cette dureté des chefs religieux de son temps :

*« Le SEIGNEUR dit : Va, tu diras ce peuple : “écoutez bien, mais sans comprendre, regardez bien, mais sans reconnaître”. Engourdis le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles, colle-lui les yeux ! Que de ses yeux il ne voit pas, ni n'entende de ses oreilles ! Que son cœur ne comprenne pas ! Qu'il ne puisse se convertir et guérir ! » (Ésaïe 6,9-10.)*

C'est justement une histoire d'aveugle que Jean va nous servir. Jésus guérit un aveugle-né. Les pharisiens font leur enquête. Ils sont bien forcés de constater la guérison. Ils tentent de détourner l'aveugle guéri de Jésus. Comme ils n'y parviennent pas, ils l'injurient. Puis ils l'excluent de la synagogue. Quand Jésus apprend qu'ils ont chassé l'ancien aveugle, il va le trouver et lui demande si, lui, il croit au Fils de l'homme (c'est-à-dire le Messie). À cela l'ancien aveugle lui demande qui est le Fils de l'homme pour qu'il puisse croire en lui. Et Jésus se déclare. Alors l'homme croit et se prosterne devant le SEIGNEUR. Et Jésus dit alors :

*« C'est pour un jugement que je suis venu dans le monde, pour que ceux qui ne voyaient pas voient, et que ceux qui voyaient deviennent aveugles. » Les pharisiens qui étaient avec lui entendirent ses paroles et ils lui dire : “Est-ce que par hasard, nous serions des aveugles, nous aussi ?” Jésus leur répondit : « Si vous étiez des aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais à présent vous dites, nous voyons : votre péché demeure. » (Jean 9, 39-41.)*

## **LE SAINT-ESPRIT REND ÉVIDENTS AU MONDE LE PÉCHÉ, LA JUSTICE ET LE JUGEMENT**

Avant de quitter ses disciples, Jésus leur annonce le Consolateur - le Saint-Esprit - qu'il va leur envoyer. Et le Saint-Esprit, par sa venue, dit Jésus :

*« Confondra le monde en matière de péché, de justice et de jugement ; en matière de péché : il ne croit pas en moi ; en matière de justice ; je vais au Père et vous ne me verrez plus ; en matière de jugement : le prince de ce monde a été jugé. » (Jean 16, 8-11.)*

## **EN MATIÈRE DE PÉCHÉ**

Il semble bien que notre culpabilité, ce soit le refus de croire : *« en matière de péché, il ne croit pas en moi »*. Or Jésus n'est pas tout simplement mort sur la croix comme un criminel qui expire son péché. Sur la croix, il a assumé la condition humaine, notre condition, parce que la conséquence du péché, c'est la mort. Et ce qui est extraordinaire, c'est que Jésus s'est offert lui-même :

*« Le père m'aime parce que je me dessaisis de ma vie pour la reprendre ensuite. Personne ne me l'enlève, mais je m'en dessaisis de moi-même ; je le pouvoir de m'en dessaisir et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon père. » (Jean 10, 17-18).*

## EN MATIÈRE DE JUSTICE

C'est pourquoi le Paraclet confond le monde *en matière de justice* : Jésus a repris sa place auprès du Père, cette place d'avocat qui convainc le Père de nous pardonner et de nous purifier de toute iniquité (1 Jean 1, 9), et l'Esprit Saint – le Consolateur – est là pour nous l'attester et nous faire nous exprimer en appelant Dieu « Père » :

*« En effet, ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu : vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rendent esclaves et vous ramène à la peur, mais un esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : "Abba, Père". Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, puisque, ayant part à ses souffrances, nous aurons part aussi à sa gloire. »* (Romains 8, 14-17).

## EN MATIÈRE DE JUGEMENT : LA VICTOIRE DU RESSUSCITÉ

Mais en ressuscitant, Jésus a vaincu la mort et le prince de ce monde, qui l'avait envoyé à la mort. L'accusateur devient l'accusé auprès du Père, et nous voyons le diable, le séducteur de tous ceux qui auront persécuté les enfants de Dieu, précipité avec eux dans *« l'étang de feu et de souffre, auprès de la bête et du faux prophète »* :

*« Alors je vis un grand trône blanc est celui qui y siégeait : devant sa face la terre et le ciel s'enfuirent sans laisser de traces. Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône, et des livres furent ouverts. Un autre grand livre fut ouvert : le livre de vie, et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui est écrit dans les livres. La mort et l'Hadès rendirent leurs morts, et chacun fut jugé selon ses œuvres. Alors la mort et l'Hadès furent précipités dans l'étang de feu. L'étang de feu, voilà la seconde mort ! Et quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie fut précipité dans l'étang de feu. »* (Apocalypse 20, 11-15.)

Est-il si difficile de croire ? La mort est partout présente devant nous. Cet acte de foi qui nous donne la vie est-il impossible ? Pourtant, Dieu, qui nous aime éperdument, nous a donné son Esprit, le Consolateur, pour nous convaincre de croire... Voilà bien le seul péché qui ne nous sera pas pardonné : celui de résister à L'Esprit Saint.

## 2. LA LIBERTÉ

Pour la plupart d'entre nous, le mot *liberté* a pris une connotation – *faire ce que je veux, comme je le veux, quand je le veux, où je le veux* – qui pourrait bien être le contraire de ce qu'est la véritable liberté. En effet, si notre liberté est conditionnée par nos désirs, nous tombons vite sous l'emprise de ces désirs et devenons ainsi dépendants des divers objets de ces désirs – passions des sens, dépendances à des substances (alcool, drogues, boulimie, etc.) ou conduites compulsives (jeu, travail, etc.), besoins de domination ou pouvoir de l'argent. Nos besoins et nos sentiments nous guident alors, et nous en devenons vite les sujets. Pire, nous finirons à la longue par faire précisément *ce que nous ne voulons pas*, parce que le pouvoir de notre volonté aura perdu sa préséance sur celui de nos envies.

### LES DEUX ARBRES DU JARDIN D'ÉDEN

La Bible, dans le récit de la chute d'Adam et Ève, dramatise admirablement cette erreur du genre humain au sujet de la liberté. Avant la chute,

*Tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, sans se faire mutuellement honte. (Genèse 2, 25.)*

Dans le jardin se trouvaient deux arbres particuliers parmi tous ceux qui les entouraient. L'un de ces deux arbres, nous indique le récit, « *était bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance* », selon le tentateur s'adressant à Ève. (Genèse 3, 5b). Bien que Dieu l'ait interdit sous peine de mourir – tout en donnant libre accès à tous les autres arbres du jardin d'Éden – Ève en prit un fruit et en mangea, puis en donna aussi à Adam, qui en mangea à son tour. Alors :

*Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes. (Genèse 3, 7.)*

Puis ils allèrent se cacher devant le SEIGNEUR Dieu au milieu des arbres du jardin.

Kierkegaard s'est beaucoup étendu sur ce « saut qualitatif » dont l'homme-humanité ne se relève pas innocent dans son *Traité du désespoir*. Bonhoeffer, dans son *Éthique* (Amour de Dieu et déchirement du monde), reprenant ce récit de la chute, nous montre comment l'homme, en connaissant le bien et le mal, est sorti de sa vocation originelle et ne se comprend plus que dans sa propre possibilité d'être lui-même bon ou mauvais. L'homme est maintenant en dehors de Dieu et ne connaît plus que lui-même. La connaissance du bien et du mal est un divorce d'avec Dieu, « *l'homme ne peut connaître le bien et le mal que contre Dieu* » (Le monde des conflits). La liberté de l'homme était celle de connaître Dieu, de vivre en lui, par lui et ainsi de réaliser sa spécificité de créature de Dieu, vouée à la félicité. L'usurpation de la prérogative divine par la connaissance du

bien et du mal représente le choix de l'homme contre l'élection éternelle de Dieu : « *c'est comme Dieu que l'homme est devenu semblable à Dieu* ». L'humanité d'avant la chute vit entièrement par son origine en Dieu. La seconde, après la chute, ayant oublié son origine, se fait sa propre créatrice et son propre juge. Voilà bien l'origine de l'angoisse. Alors, poursuit Bonhoeffer :

*« Au lieu de Dieu, l'homme se découvre lui-même (...) Il se reconnaît séparé de Dieu et de son semblable. Il voit qu'il est nu. Sans la protection, sans le voile que Dieu et son semblable signifient pour lui, il se découvre mis à nu. La honte apparaît. (...) L'homme a honte parce qu'il a perdu quelque chose qui fait partie de son être originel, de son intégrité ; il a honte de sa nudité (La Honte). »*

Le récit biblique nous rappelle ainsi le sens premier du mot liberté, celui de se réaliser pleinement, sans autre contrainte que celle de sa nature, de sa destinée. Et c'est le désir de dépasser ce cadre, d'usurper celui d'un autre (celui de Dieu, du Créateur dans le récit du jardin) qui vient briser la liberté de l'homme et livrer ce dernier à son propre arbitre tributaire de ses désirs et de ses contradictions.

#### **L'ARBRE DE VIE**

Restait l'arbre de vie. Temporairement, l'humanité chassée du jardin en est privée. Vient alors la loi, que personne ne parvient à accomplir parfaitement. Mais Paul explique que la loi est la conséquence du péché, qu'elle sert à révéler le péché. La loi n'est donc pas la destinée de l'homme, et ne remplace pas l'arbre de vie. Elle donne à l'humanité la conscience du péché ; elle explique pourquoi l'homme se sent coupable. Ce n'est pas la loi qui donne la mort : la mort est la conséquence du péché, de la séparation – du divorce – d'avec l'Infini. Ce n'est pas la loi interdisant l'utilisation d'un produit mortel qui tue, c'est l'usage de ce produit. Ce n'est pas l'ordre de ne pas manger du fruit de l'arbre défendu qui sépare l'humanité de Dieu, c'est l'acte d'usurpation, la manducation (*Ève en prit un fruit et en mangea, puis en donna aussi à Adam, qui en mangea à son tour*) du fruit qui consacre ce divorce.

Cependant, le Créateur est un Dieu d'amour, et ce bannissement n'est pas éternel. L'arbre de vie reparaît avec le Christ ressuscité, d'abord dans sa lettre à l'église d'Éphèse :

*« Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu. »*  
(Apocalypse 2, 7.)

Et, dans la description que Jean nous fait de sa vision de la Jérusalem nouvelle :

*Au milieu de la place de la cité et des deux bras du fleuve, est un arbre de vie produisant douze récoltes. Chaque mois il donne son fruit, et son feuillage sert à la guérison des nations. Il n'y aura plus de malédiction. (Apocalypse 22, 2-3a.)*

## **SOMMES-NOUS LIBRES OU PRISONNIERS DE NOTRE NATURE ET DES CIRCONSTANCES ?**

Dans les quelques exemples qui suivent, nous verrons des hommes et des femmes qui semblent prisonniers, pour ne pas dire esclaves de leurs désirs. Et nous constaterons que ces désirs engendrent ou ont le potentiel de produire à leur tour des comportements que ces individus voudraient par ailleurs à tout prix éviter.

### **PIERRE X.**

Pierre n'est pas très content. Jeanne, sa femme, a eu des mots très durs envers lui. Surtout, des mots injustes : Pierre ne supporte pas l'injustice. Jeanne lui a reproché de travailler trop tard, d'oublier qu'il a une famille. Jeanne ne parvient pas à comprendre ce que représentent un contrat et les contraintes qui s'y rattachent. Pierre doit livrer la marchandise, et une fois lancé dans son travail, il doit le mener à bien. Jeanne ne semble pas comprendre que les factures ne se paient pas toutes seules, que les vacances dans le Sud ne sont pas gratuites, ni l'école privée des enfants, ni les cours d'équitation et les leçons de musique de leurs filles. Et puis, il y a d'autres sujets de conversation que la maison. Pierre a des angoisses existentielles qu'il aimerait bien partager avec une âme sœur.

Absorbé dans ses pensées, broyant du noir, Pierre entre dans le petit restaurant qui paraît bondé. L'hôtesse lui propose une place près de la fenêtre de côté, une petite table à peine séparée de celle d'une autre cliente qui mange, solitaire elle aussi. Pierre s'assied. La jeune femme lève la tête. Elle est jolie, et son allure est très raffinée. « J'espère que je ne vous dérange pas », dit Pierre en lui souriant. « Pas du tout, je suis ravie d'avoir de la compagnie » lui répond-elle en lui rendant son sourire. Pierre lui demande ce qu'elle mange, « vous avez l'air de trouver ça très bon ! » et commande le même plat à la serveuse.

La conversation est engagée et passe très vite à un niveau plutôt personnel. Pierre se découvre plusieurs affinités intellectuelles et spirituelles avec Judith – qu'il trouve de plus en plus attirante – et les deux nouveaux amis échangent leurs cartes et conviennent d'un autre repas ensemble la semaine qui suit. Ils sortent ensemble du restaurant et, avant de se séparer, Judith tend la joue à Pierre qui y dépose un baiser. Un instant, il est tenté de reprendre ce baiser pour le déposer sur les lèvres entrouvertes de Judith, mais se retient de le faire.

Recouvrant peu à peu ses esprits, Pierre doit convenir qu'il est profondément ému. Pensant à Jeanne et à ses enfants, Pierre se sent soudain coupable et se demande s'il aura le courage de renoncer au repas projeté la semaine prochaine.

## **SUZANNE Y.**

Il serait trop long d'énumérer les nombreuses qualités de Suzanne. Cette maîtresse femme a gravi tous les échelons de sa profession, a élevé deux filles adorables et se rend maintenant au mariage de l'une d'elles à Vancouver. C'est un vol de nuit et elle espère pouvoir dormir un peu. Son voisin, dans l'avion, a belle prestance et, à voir ce qu'il est en train de lire, un essai sur l'art aztèque et les sculptures précolombiennes, doit être un homme cultivé. Il semble très prévenant et, pendant le repas servi à bord, la conversation s'engage et se poursuit d'une manière très agréable. Peut-être est-ce dû au voyage et à cette étrange chimie qui, souvent, imprègne les voyageurs et les pousse à se lier, mais Suzanne se sent soudain très proche de son voisin. Après avoir partagé leurs projets immédiats, Suzanne et Henri éteignent leurs lampes pour dormir un moment. Suzanne pense à son mari avec une grande amertume. Il semble que cet homme ait tout fait pour la perdre. Ses flirts répétés avec les collègues, ses absences prolongées sans la moindre explication, ses consommations exagérées d'alcool, ses spleens inexplicables et ses inacceptables silences, son incapacité presque absolue de lui donner quoi que ce soit sur le plan affectif, tout cela dresse, jour après jour, une muraille infranchissable entre les deux époux. Paul est en train de la perdre, mais il ne paraît pas s'en soucier. Leur fille se marie à Vancouver, Paul s'en désintéresse, il n'accompagne même pas sa femme pour la rejoindre... N'est-ce pas là un comble, la pire marque d'indifférence envers les siens ? Suzanne ne parvient plus à penser à Paul sans qu'un sentiment d'intense frustration voire de haine ne s'empare d'elle. Elle imagine, Paul en train de faire le joli cœur avec sa secrétaire et Suzanne se demande, comment lui faire mal, lui rendre les blessures qu'elle endure depuis trop longtemps.

À moitié endormie, Suzanne se laisse aller contre l'épaule robuste de son voisin. Cet homme est si différent de Paul ! Il s'intéresse à elle, sait l'écouter, se montre empathique, justifie sa sympathie. Et il est beau... Suzanne se sent soudain une âme de collégienne. Elle ressent un immense besoin d'affection – cette affection dont Paul l'a tant privée – et de tendresse – elle a tellement soif de tendresse et de douceur. Sa tête repose maintenant contre Henri qui s'est penché de son côté. Mais l'homme ne dort pas plus qu'elle : Suzanne sent la main d'Henri remonter sous la couverture jusqu'à la base de son cou. Suzanne va-t-elle décider de jouer le jeu de son charmant voisin et de tout oublier pour vivre enfin comme elle a toujours eu envie de vivre ?

## **JULIEN Z.**

Julien est rongé d'inquiétude. Outre son hypothèque et les factures courantes, il ne sait pas où il va trouver l'argent pour emmener sa famille en vacances à Disneyland. Or cela fait six mois qu'il promet ce voyage à Martine et aux petits. Ce n'est pas facile d'élever une famille de quatre enfants avec un seul salaire, tout en remboursant les dettes

d'études et le collège privé de Manon, sa fille aînée. Julien n'a aucune économie : il se contente de payer ses primes d'assurance-vie.

Ce matin, Julien, qui occupe un poste important dans l'administration de sa municipalité, reçoit la visite d'un entrepreneur qui, il le sait, risque bien de lui proposer une grosse commission si sa compagnie obtient le contrat de la ville. En fait, Julien a déjà refusé les offres de deux autres entrepreneurs. Sa secrétaire annonce le visiteur. Après les salutations d'usage, les deux hommes s'asseyent et l'entrepreneur dépose une pile de feuillets – la soumission proposée – sur le bureau de Julien. L'homme sort alors une enveloppe de sa serviette et la place à côté du contrat. Il sourit à Julien et se lève. Julien est alors traversé par la tentation de faire comme si de rien n'était. À l'épaisseur de l'enveloppe, il devine les billets. Une grosse liasse de billets. L'imagination de Julien se met à vagabonder... les factures payées, les billets d'avion et le séjour à l'hôtel réglés, le sourire heureux de Martine, la mine réjouie des enfants... Julien se sent soudain très mal, il sait qu'un choix s'impose maintenant à lui et qu'il doit tout de suite agir : tout arrêter et rendre l'enveloppe à l'homme ou faire semblant de ne s'apercevoir de rien et serrer la main de l'homme avant de lui sourire d'un air complice. Or Julien n'a jamais triché dans sa vie. Tout ce qu'il a, à commencer par sa maîtrise en administration, il a travaillé très fort pour l'obtenir. Son honnêteté est proverbiale. Va-t-elle le demeurer ?

## **MONIQUE N.**

Monique se sent trahie. Non seulement Aline lui a volé le fruit de son long travail, mais en plus, celle qu'elle considérait jusqu'alors comme sa meilleure amie va recevoir la promotion qui lui revient, à elle, Monique, et non à Aline. Ensemble, les deux collègues se sont vu confier l'élaboration du nouveau plan de restructuration du département. Cependant, Aline avait toujours une excuse pour laisser Monique travailler toute seule. Un jour, c'était sa fille malade, un autre soir, c'était une urgence à propos de son père, ou un rhume, ou une indigestion, mais la plupart du temps, Monique restait seule à travailler sur les dossiers, à mettre en ordre les idées discutées avec les collègues au cours de la journée, à rédiger le rapport final. Bien sûr, le document présenté à la direction portait les deux noms de Monique et d'Aline. Et Monique est timide, ne sait pas se mettre en valeur. Tout le contraire d'Aline !

En rentrant chez elle, Monique rumine son amertume. C'est Aline qui a reçu tous les compliments. Quand on l'a félicitée pour ses longues heures de travail, Aline s'est contentée de répondre : « Oh ! Vous savez, Monique m'a aidée... ».

Tout à coup, Monique se surprend à imaginer Aline dans un terrible accident de voiture, une collision frontale avec un camion. Les ambulanciers retirent une jeune femme ensanglantée du tas de tôle qui reste de son véhicule. Et Monique se rend compte qu'elle souhaite le pire à Aline, qu'elle éprouve une haine meurtrière à l'égard de son amie.



Nous pourrions résumer ces quatre situations de la manière suivante :

### **PIERRE OU L'ADULTÈRE**

La convoitise des sens l'entraîne pour le séduire, prête à enfanter le péché, et le péché, une fois fécondé, engendre la mort (Jacques 1, 14-15). Bien sûr, Pierre n'est pas allé au-devant de la tentation, il compte bien se ressaisir. Au fond de lui-même, Pierre entend une petite voix : « Je suis égocentrique, Jeanne, elle aussi, a un monde de perceptions que je n'ai pas envie de découvrir parce que j'aime mal celle qui donne toute son énergie à sa famille... » En même temps, Pierre prend conscience de sa fragilité et de sa vulnérabilité.

*« Et moi, je vous le dis : quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà, dans son cœur, commis l'adultère avec elle. » (Matthieu 5, 28.)*

### **SUZANNE ET L'AMERTUME QUI TOURNE EN HAINE ET EN VENGEANCE**

Bien sûr, les griefs de Suzanne sont valables. Mais plutôt que de régler ses différends avec Henri, Suzanne va lui rendre coup pour coup, déloyauté pour déloyauté, offense pour offense. A-t-elle choisi le meilleur chemin ? La situation de Suzanne est très pénible et les réponses difficiles à trouver. Mais, à divers degrés, elle illustre des situations vécues par de nombreux couples.

À court terme, Suzanne ne voit que le plaisir qui s'ouvre devant elle. Si Suzanne était en mesure d'en calculer le prix à long terme, elle reculerait sans doute : une aventure avec un homme marié, presque un inconnu de surcroît n'annonce pas le grand bonheur auquel elle aspire. Peut-être, une fois dégrisée, saura-t-elle en mesurer les conséquences et ajustera-t-elle sa conduite avec la prudence qui s'impose, en se respectant elle-même et en mettant ses valeurs en priorité.

### **JULIEN ET L'ÂPRETÉ AU GAIN**

Julien n'a jamais cédé à la tentation du gain malhonnête. Les circonstances difficiles vont-elles lui servir d'excuse pour tomber et trahir sa mission de fonctionnaire loyal, incorruptible ? En pensant à la liasse de billets offerts, Julien se met à rêver... Mais il doit maintenant faire un choix :

*« Nul ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. » (Matthieu 6, 24.)*

Julien est-il prêt à devenir le jouet d'un entrepreneur malhonnête ? Il doit se reprendre en main et penser aux conséquences d'une telle chute. Mais il sait maintenant qu'il est facilement tenté et très vulnérable. Il prend conscience de sa nature fragile.

## UNE DUALITÉ QUI DÉCHIRE L'ÂME

Ces exemples, nous les avons choisis pour mieux cerner les éléments de ce problème qui paraît tourmenter un grand nombre d'individus qui, par ailleurs, se réclament du christianisme. En fait, ils illustrent de manière assez précise le thème d'une dualité qui semble déchirer l'être. Une apparente dualité – ce que les Grecs et en particulier Platon dans son *Phédon* (IX, 64d) expliquent comme une séparation de l'âme d'avec le corps :

*« Est-ce autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps ? On est mort, quand le corps, séparé de l'âme, reste seul, à part, avec lui-même, et quand l'âme, séparée du corps, reste seule, à part, avec elle-même. »*

Suit un intéressant dialogue entre Simmias et Socrate qui a, comme la citation précédente, marqué la pensée de nos théologiens et philosophes :

*« Voilà donc un premier point établi : dans les circonstances dont nous venons de parler (le dédain du philosophe des futilités du corps), nous voyons que le philosophe s'applique à détacher le plus possible son âme du commerce du corps, et qu'il diffère en cela des autres hommes ?*

*– Manifestement.*

*– Et la plupart des hommes, Simmias, s'imaginent que, lorsqu'on ne prend pas plaisir à ces sortes de choses et qu'on n'en use pas, ce n'est pas la peine de vivre, et qu'on n'est pas loin d'être mort quand on ne se soucie pas du tout des jouissances corporelles. »*

## LA PHILOSOPHIE GRECQUE OU L'ÉVANGILE ?

Cette tendance grecque a même marqué certains traducteurs de l'Évangile, qui utilisent alors deux termes, *vie*, et *âme*, pour rendre le même mot, *psyché*, renforçant alors cette vision d'un corps en lutte avec son âme.

Une certaine lecture de Paul renforce cette vision de dualité *corps – esprit* et devient vite une morale de combat entre la chair et l'intelligence (cf. Romains 7), avec l'idée d'enterrer *le vieil homme* et de faire vivre *la nouvelle nature*, entités vite confondues avec les désirs, appétits ou besoins de la chair, et les aspirations ou idéaux de l'âme, à leur tour confondus avec l'esprit.

C'est ainsi que de nombreux chrétiens consacrent une bonne partie de leur énergie à lutter contre leur nature au nom d'un idéal de leur intelligence sans se rendre compte que, biologiquement, cette intelligence n'est qu'un aspect de leurs fonctions corporelles. Des fonctions qui peuvent, par ailleurs, être affectées ou modifiées par une odeur, un composé pharmaceutique ou tout simplement un changement d'ambiance. Une intelligence qui est en bonne partie le produit d'acquisitions effectuées tout au long de la vie d'un individu.

## UNE CONFUSION QUI CONDUIT AU DÉSESPOIR

En fait, cette confusion peut devenir tragique et conduire au désespoir parce le conflit de personnalités qu'elle engendre semble sans issue. Comme l'écrit Jean Racine, reprenant le chapitre 7 de la *Lettre de Paul aux Romains* :

*Mon Dieu ! Quelle guerre cruelle !  
Je trouve deux hommes en moi :  
L'un veut que, plein d'amour pour toi,  
Mon cœur te soit toujours fidèle ;  
L'autre, à tes volontés rebelle,  
Me révolte contre ta loi.*

*L'un, tout esprit et tout céleste,  
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,  
Et des biens éternels touché,  
Je compte pour rien tout le reste ;  
Et l'autre, par son poids funeste,  
Me tient vers la terre penché.*

*Hélas ! En guerre avec moi-même,  
Où pourrai-je trouver la paix ?  
Je veux, et n'accomplis jamais.  
Je veux ; mais, ô misère extrême !  
Je ne fais pas le bien que j'aime,  
Et je fais le mal que je hais.*

*Ô grâce, ô rayon salutaire !  
Viens me mettre avec moi d'accord,  
Et, domptant par un doux effort  
Cet homme qui t'est si contraire,  
Fais ton esclave volontaire  
De cet esclave de la mort.*

(Jean Racine, *Plaintes d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au-dedans de lui-même*).

## LE VIEIL HOMME A LA VIE DURE...

Et suivant cette lecture particulière de Paul, en voulant *enterrer* ou faire mourir le vieil homme (notre nature humaine) pour manifester une nouvelle nature (divine) portant les fruits de l'Esprit, c'est-à-dire « *amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi* » (Galates 5, 22-23), les chrétiens, pourtant pleins de bonne volonté, finissent par constater qu'il leur est impossible de vivre en faisant abstraction de leur nature. À la première glissade, au premier désir impur, au premier ressentiment, ils se

demandent s'ils ne vont pas finir par rejoindre les rangs de ceux qui disent avec Luther : « *J'ai voulu noyer mon vieil homme, mais je me suis aperçu que le bougre avait appris à nager* ».

### **CORPS ET PENSÉE : UNE SUBSTANCE UNIQUE**

Il faudra Spinoza pour faire obstacle à cette pensée schizophrénique (issue d'une personnalité déchirée) et voir se développer une nouvelle compréhension de l'unicité de l'être : *la matière* – le corps – et *la pensée* comme deux manières pour une substance unique « *d'apparaître, lorsque l'esprit cherche à concevoir la réalité* » (Unicité dans Wikipédia).

Spinoza soutient qu'en effet, « *l'idée du Corps et le Corps, c'est-à-dire l'Âme et le Corps sont un seul et même individu qui est conçu sous l'attribut de la Pensée [...] ; c'est pourquoi l'idée de l'Âme et l'Âme elle-même sont une seule et même chose qui est conçue sous un seul et même attribut, savoir la Pensée* » (Éthique II, XXI, Scolie).

Spinoza entrerait-il en contradiction avec Paul ? Ou aurions-nous lu Paul en le comprenant mal ? Ce qui importe, c'est d'essayer de bien comprendre ce que Jésus nous enseigne au sujet de la Vie, de la Nouvelle Naissance, du péché et de l'Esprit. Puis de relire Paul en donnant à ses mots le sens que Jésus leur donnait, plutôt que de les lire avec notre compréhension structurée par une pensée grecque, platonicienne, proclamant une opposition du corps et de l'âme.

### **CE QUE DIT JÉSUS AVANT TOUT**

En effet, nul besoin de Spinoza pour retrouver la pensée de Jésus, définitive dans sa clarté sur l'unicité de l'être : les mauvaises pensées viennent du cœur (pensée), la bouche (corps) reflète ce dont le cœur est plein :

*« Ne savez-vous pas que tout ce qui pénètre dans la bouche passe dans le ventre, puis est rejeté dans la fosse ? Mais ce qui sort de la bouche provient du cœur, et c'est cela qui rend l'homme impur. Du cœur en effet proviennent intentions mauvaises, meurtres, adultères, inconduites, vols, faux témoignages, injures. C'est là ce qui rend l'homme impur ; mais manger sans s'être lavé les mains ne rend pas l'homme impur. »* (Matthieu 15,17-20.)

L'œil adultère n'est que le véhicule, le moyen de la pensée adultère :

*« Vous avez appris qu'il a été dit : tu ne commettras pas d'adultère. Et moi je vous dis : quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà, dans son cœur, commis l'adultère avec elle. »* (Matthieu 5, 28.)

Il est évident qu'il faut relire Paul en comprenant *le vieil homme* comme notre ancien *nous* avant que nous ayons été rachetés par le Christ. Le vieil homme – notre ancien *nous* – comme un être entier, corps et pensée, opposé non pas à lui-même, mais considéré comme un individu malheureusement incapable de s'élever jusqu'à Dieu, et cédant alors la gestion de son existence à l'Esprit Saint qui grandit en lui et produit *l'homme nouveau*, temple du Saint-Esprit :

*« Ou bien ne savez-vous pas que votre corps et le temple du Saint-Esprit qui est en vous et qui vous vient de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas ? Quelqu'un a payé le prix de votre rachat. Glorifiez donc Dieu par votre corps. » (1 Corinthiens 6, 19-20.)*

Peut-être alors serons-nous libérés de cette schizophrénie, de ces combats déchirants qui nous laissent trop souvent dans l'amertume de la défaite.

### **EN FINIR AVEC LES COMBATS**

Qui parmi nous pourrait prétendre avoir trouvé la paix de l'innocence et une conscience libérée de toute culpabilité sans mentir ? Seul celui qui s'est retiré du combat c'est-à-dire celui qui a accepté sa défaite et renoncé à se battre contre lui-même pour s'abandonner à la grâce de Dieu. Dieu avec nous, Emmanuel, la Parole incarnée, Jésus-Christ, a livré notre combat, est mort sous les coups du mal en assumant notre humanité, mais avec le pouvoir de reprendre vie, et de nous communiquer cette vie divine. Notre mort, ce n'est plus à nous de l'assumer puisque Jésus nous a assez aimés pour la subir et, ainsi, assumer l'aboutissement de notre condition humaine d'après la chute. C'est cela, revêtir notre condition humaine ! En acceptant la Grâce divine, c'est nous-mêmes que nous voyons dressés sur la croix du supplicé, ce sont les conséquences de nos aberrations et celles de nos pairs – tout comme celles de nos ancêtres – que nous constatons clouées par les Romains. Celui qui nous a aimés,

*« En fait, ce sont nos souffrances qu'il a portées, ce sont nos douleurs qu'il a supportées, et nous, nous l'estimions touché, frappé par Dieu et humilié.*

*Mais lui, il était déshonoré à cause de nos révoltes, broyé à cause de nos perversités : la sanction, gage de paix pour nous, était sur lui et dans ses plaies se trouvait notre guérison. » (Ésaïe 53, 4-5.)*

Comme les rebelles hébreux mordus par les serpents dans le désert eurent la vie sauve lorsqu'ils acceptèrent de regarder le serpent d'airain fixé par Moïse à une hampe, nous sommes invités à regarder notre culpabilité clouée sur la croix du Christ et à recevoir la Vie, son innocence et sa paix avec le Père, lui qui ne fait qu'un avec Dieu.

### **LES ENFANTS DE DIEU N'ONT PAS PEUR DE LEUR PÈRE**

Cet acte de foi en son amour et en la puissance de Dieu nous libère alors du poids de notre culpabilité, qui reste sur la croix pour nous laisser libres de recevoir la Vie du Christ ressuscité. Et si Jésus a payé à notre place, qui nous condamnerait ? Seuls les ennemis de Dieu le peuvent, comme ils se sont attaqués à Jésus. Mais, désormais, nous sommes à l'abri de leurs accusations devant Dieu, qui nous envoie son Esprit Saint pour nous défendre et nous protéger. Et ceux qui s'en prendront aux enfants de Dieu que nous sommes devenus en recevant

l'Esprit Saint s'en prendront directement à Dieu et en subiront les conséquences...

*« Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : "Abba – Père !" »*  
(Galates 4, 6.)

*« En effet, ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu : vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba, Père. Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. »* (Romains 8, 14-16.)

### **NE PLUS CROIRE AUX MENSONGES DE L'ACCUSATEUR DES ENFANTS DE DIEU**

En revanche, gardons-nous de douter de cet amour divin et de la puissance de celui qui a ressuscité son Fils pour nous donner à lui, immaculés, lavés dans son sang. Doubter de l'efficacité de sa mort pour nous, c'est douter de lui. Ce sentiment de culpabilité qui nous assaille ne peut venir de l'Esprit Saint qui nous atteste que Dieu, en la personne de son Fils bien-aimé, a assumé notre faiblesse humaine, nous a rachetés, nous a revêtus de sa sainteté. Le Saint-Esprit nous convainc de la nature des péchés qui nous assaillent (cf. Jean 16, 8 : *« Et lui, par sa venue, confondra le monde en matière de péché, de justice et de jugement »*) et, ainsi, de la faiblesse et faillibilité de notre propre nature. Paul nous exhorte à ne pas *« attrister le Saint-Esprit, dont Dieu vous a marqués comme d'un sceau pour le jour de la délivrance »* (Éphésiens 4, 30).

### **DES CHEMINS PLEINS DE BOUE**

Les chemins que nous empruntons sont souvent pleins de boue, et il importe de nous laver les pieds, comme Jésus l'a fait à ses disciples, pourtant déjà purifiés. À Pierre qui demande à Jésus, après s'être fait dire que s'il ne se laisse pas laver les pieds, il ne pourra avoir de part avec son SEIGNEUR : *« Alors, SEIGNEUR, non pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête, »*, Jésus répond : *« Celui qui s'est baigné n'a nul besoin d'être lavé, car il est entièrement pur : et vous, vous êtes purs... »* (Jean 13, 8-10).

Mais, même s'il nous arrive parfois, malencontreusement – trop souvent à notre gré – de marcher dans la boue, de glisser, ne laissons pas la peur et la mauvaise conscience nous éloigner de notre source de vie, de notre héritage en Jésus-Christ qui se tient pour nous, comme avocat, auprès du Père :

*« Si nous confessons nos péchés, fidèle et juste comme il est, il nous pardonnera nos péchés et nous purifiera de toute iniquité. »* (1 Jean 1, 9.)

### **QUI NOUS ACCUSE ?**

Ce n'est pas l'Esprit Saint qui nous accuse – tout au plus souffre-t-il quand nous nous éloignons de notre but, ou quand nous laissons quelque chose – une pensée, un sentiment, une convoitise, un objet, une personne, un compromis, une concession

injuste, une amertume – quoi que ce soit, faire obstacle à notre glorieux épanouissement en Jésus-Christ. Mais alors, qui nous accuse, qui tente de nous faire douter de l'efficacité de la Croix et de l'amour de Dieu ?

Jean, reprenant les mots de Jésus sur « *le père du mensonge* » (Jean 8, 44), nous décrit la chute de « *l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait devant Dieu, jour et nuit. Mais eux, ils l'ont vaincu par le sang de l'agneau, et par la parole dont ils ont rendu témoignage...* » (Apocalypse 12, 10-11a).

Dieu nous dit par son prophète Michée :

*« De nouveau, il nous manifestera sa miséricorde, il piétinera nos péchés. Tu jetteras toutes leurs fautes au fond de la mer. »* (Michée 7, 19.)

Même David, qui dut confesser à Dieu (Psaume 51) une faute terrible, celle de s'être débarrassé d'un ami encombrant après avoir mis enceinte l'épouse de ce dernier, put écrire :

*Le SEIGNEUR est miséricordieux et bienveillant, lent à la colère et plein de fidélité. Il n'est pas toujours en procès et ne garde pas rancune indéfiniment. Il ne nous traite pas selon nos péchés, il ne nous rend pas selon nos fautes. Comme les cieux dominent la terre, sa fidélité dépasse ceux qui le craignent. Comme le levant est loin du couchant, il met loin de nous nos offenses.* (Psaume 103, 8-12.)

Alors, si Dieu ne nous accuse pas, laisserons-nous *l'Accusateur des frères* ternir notre vie en Dieu et nous ramener à la peur et à la dualité dont le sang de l'Agneau nous a délivrés ?

## **UN JOUR APRÈS L'AUTRE**

Cette retraite en Dieu, il s'agit ainsi de la renouveler constamment, heure après heure, jour après jour si nous voulons rester en paix et jouir de notre liberté retrouvée. Évidemment, notre parcours reste semé d'obstacles, de tentations de tous genres, et nous ne sommes pas à l'abri des attaques de ceux qui nous entourent. Nous ne devons pas oublier que le royaume de notre Sauveur n'est pas de ce monde ; qu'au contraire, ce monde lui est hostile et que si nous marchons selon sa parole, tout ce qui est régi par le Prince de ce monde ne manquera pas de nous être hostile.

Jour après jour, connaissant notre nature et sachant à quel point nous sommes vulnérables, nous devons renoncer à nous battre nous-mêmes pour laisser l'Esprit de Dieu diriger notre marche. Et c'est peut-être cela le plus difficile : laisser l'Esprit agir en nous.

Mais laisserions-nous un ami à peine délivré de son problème d'alcool travailler dans un débit de boissons ? Ou un drogué désintoxiqué dans un laboratoire pharmaceutique ? Un joueur compulsif enfin raisonnable devenir croupier dans un casino ? Une

boulimique repentie vendre des pâtisseries ? L'Esprit Saint est un esprit de sagesse, et la sagesse nous appelle à la prudence.

Notre adversaire – celui de toujours, celui qui nous accuse et tente de nous donner mauvaise conscience – sait très bien comment exploiter nos relâchements. Chaque fois que notre nature nous pousse à un désir, à un mouvement de colère, à une indifférence à la souffrance d'autrui, l'adversaire nous accable de reproches et tente de nous faire mordre la poussière. Seul notre abandon total à la grâce de Dieu nous permet de lui résister et de nous réfugier dans l'innocence et la pureté de notre SEIGNEUR ressuscité, lui qui, par sa résurrection, a vaincu le mal.

### **VIERGES**

En fait, quand l'adversaire nous accuse d'être sales en exploitant les diverses caractéristiques de notre nature humaine, nous pouvons le croire et retomber dans une culpabilité morbide ou, au contraire, nous fier à la Parole de Dieu, croire l'Esprit Saint qui nous affirme que nous sommes revêtus de blanc et que Dieu ne se souvient même pas de nos péchés. En fait, quel qu'ait été notre comportement, quoi que nous ayons pu vivre comme expérience traumatisante, nous sommes vierges, purs parce que lavés dans le sang de l'Agneau. Cette pensée défie notre entendement et nous rend semblables à des aveugles de naissance qui auraient soudain recouvré la vue, ou des lépreux qui se retrouveraient avec une peau de bébé... C'est cet émerveillement qui nous permet de crier notre reconnaissance à Dieu et à louer le nom de son Fils bien-aimé, qui a assumé toutes nos infirmités, tous nos manquements, tout ce qui nous accablait.

### **L'ESPRIT ET NON PAS NOTRE VOLONTÉ, TROP SOUVENT PERDANTE CONTRE NOS CONVOITISES**

Et c'est bien là la grande différence entre notre intelligence, qui combat nos instincts et nos désirs, et notre soumission à la conduite de l'Esprit de Dieu. Comme le conclut Paul après avoir évoqué le combat d'un aspect de notre être contre un autre aspect de notre être – notre volonté contre notre chair – deux composantes du même être, mais toutes deux assujetties à une loi qui les conduit à la mort :

*« Il n'y a donc, maintenant, plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. Car la loi de l'esprit qui donne la vie en Jésus-Christ m'a libéré de la loi du péché et de la mort. Ce qui était impossible à la loi, car la chair la vouait à l'impuissance, Dieu l'a fait : en envoyant son propre fils dans la condition de notre chair de péché, en sacrifice pour le péché, il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice exigée par la loi soit accomplie en nous, qui ne marchons pas sous l'empire de la chair, mais de l'Esprit. »*  
(Romains 8, 1-4.)



## UNE NUANCE SUBTILE

La nuance – l'Esprit, Jésus-Christ, Dieu, sa Présence, la sainteté de son Nom (*Que ton Nom soit sanctifié*) plutôt que notre volonté, que nos efforts, que notre sainteté personnelle, est parfois subtile. Nous avons tous tendance à développer un certain anthropomorphisme : au lieu d'être à l'image de Dieu, nous sommes tentés de faire Dieu à notre image, à nos sentiments, selon notre bon jugement... Comment pourrions-nous, nous, créatures finies, imaginer les attributs de Celui qui était, qui est et qui sera de toute éternité ? Tout ce que nous savons du Créateur, c'est ce qu'il nous révèle de lui par la Parole que nous a léguée l'Esprit Saint par les écrits de ses serviteurs. Il ne nous appartient pas d'attribuer à Dieu nos valeurs, mais de nous laisser imprégner par les valeurs de Dieu.

Et ces valeurs, comme le psalmiste, nous les recevons en nous nourrissant de la Parole de Dieu : « *Ta parole est une lampe pour mes pas, une lumière pour mon sentier* » (Psaume 119, 105). C'est la parole qui doit désormais éclairer notre route, et non plus les modèles humains qui nous servent le plus souvent d'excuses. Ce n'est plus parce que cette personne admirée se permet tel ou tel autre comportement que nous pouvons nous permettre de l'imiter, mais parce que notre chemin est éclairé par la parole de Dieu, qui pénètre jusqu'au plus profond de nous-mêmes et nous anime de la sagesse divine :

*« Combien j'aime ta loi, tous les jours, je la médite.  
Ton commandement me rend plus sage que mes ennemis, je le fais mien pour toujours.  
Je suis plus avisé que tous mes maîtres, car j'ai médité tes édits.  
J'ai plus de discernement que les anciens, car j'ai observé tes préceptes.  
J'ai évité toutes les routes du mal afin de garder ta parole.  
Je ne me suis pas détourné de tes décisions, car c'est toi qui m'as instruit.  
Que tes ordres sont doux à mon palais, plus que le miel à ma bouche !  
Grâce à tes préceptes, j'ai du discernement, aussi je déteste toutes les routes du mensonge. »*  
(Psaume 119, 97-104.)

## SE LAISSER INTERPELLER PAR LES ÉCRITURES

Il ne s'agit certes pas d'aller vérifier nos idées en trouvant les mots appropriés dans un passage ou l'autre de la Bible, mais plutôt dans la prière, de nous ouvrir à la Parole de Dieu, de nous laisser interpeller par son message, quitte à abandonner nos idées ou renoncer au désir, au projet ou à l'envie qui nous a saisis.

## LES ARMES DE DIEU

Paul nous exhorte lui aussi à lutter, non plus avec nos propres armes, mais avec celles de Dieu, d'abord pour nous défendre, mais aussi pour engager le combat :

*« Pour finir, armez-vous de force dans le SEIGNEUR, de sa force toute-puissante. Revêtez l'armure de Dieu pour être en état de tenir face aux manœuvres du diable. Ce n'est pas à*

*l'homme que nous sommes affrontés, mais aux Autorités, aux Pouvoirs, aux Dominateurs de ce monde de ténèbres, aux esprits du mal qui sont dans les cieux. Saisissez donc l'armure de Dieu, afin qu'au jour mauvais, vous puissiez résister et demeurer debout, ayant tout mis en œuvre. Debout donc ! À la taille, la vérité pour ceinturon, avec la justice pour cuirasses et, comme chaussures aux pieds, l'élan pour annoncer l'Évangile de la paix. Prenez surtout le bouclier de la foi, il vous permettra d'éteindre tous les projectiles enflammés du mal. Recevez enfin le casque du salut et le glaive de l'esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu. » (Éphésiens 6, 10-17.)*

L'auteur de l'Épître aux Hébreux nous montre que l'épée de la Parole nous sert aussi contre notre propre indocilité :

*« Vivante, en effet, et la parole de Dieu, énergique et plus tranchante qu'aucun glaive à double tranchant. Elle pénètre jusqu'à diviser âme (ψυχῆς = souffle) et esprit, articulations et moelles. Elle passe au crible les mouvements et les pensées du cœur. Il n'est pas de créature qui échappe à sa vue : tout est nu à ses yeux, tout est subjugué par son regard. Et c'est à elle que nous devons rendre compte. » (Hébreux 4, 12-13).*

Cette distinction entre notre volonté et la conduite de Dieu exige de nous une renonciation complète à nos décisions pour accepter le travail de l'Esprit Saint et son intervention dans les affaires ou les loisirs dans lesquels nous nous trouvons plongés.

### **NE PAS RETOMBER DANS UNE NOUVELLE DUALITÉ**

Mais attention à nous ! Il est si facile de retomber dans cette schizophrénie que nous venons de signaler, c'est-à-dire de nous retrouver à nouveau déchirés entre notre conscience du bien et notre envie de nous laisser aller à un sentiment impur, un accès de colère, un regard adultère ou une activité douteuse... Est-ce à dire qu'un combat entre les composantes de notre nature humaine va reprendre ? Ou encore qu'un autre combat va s'engager, avec un changement de soldats apportés par notre imaginaire, comme une dispute entre un ange du bien et un ange du mal, dispute dont nous attendrions l'issue en penchant naturellement pour celle qui fera le mieux notre affaire ? Un peu comme l'ange de l'abstinence en guerre contre celui de l'alcool, en nous disant que nous avons vraiment soif ?

Nous devons considérer ce danger de dualité avec clairvoyance et lucidité. Il ne s'agit plus d'une doctrine théologique pratique, d'une explication psychologique pour nous donner bonne conscience. Face au miroir de la vérité, allons-nous nous prétendre sereins, en paix avec nous-mêmes, tout en sachant très bien que nos sens pourront trahir nos résolutions à la moindre occasion ? Qu'avant même ce moment venu, nous désirons ce qui nous fera tomber, et que nous chercherons alors des raisons de légitimer cette chute ? Sommes-nous vraiment libres, délivrés des chaînes de notre personnalité, de cet être en guerre avec lui-même, de cette intelligence en conflit avec

nos pulsions ? Attention de ne pas confondre un système théologique, des mots pieux, de belles paroles religieuses et la réalité de notre *nous* profond !

### **UNE FOI TRIOMPHANTE**

Que l'Esprit Saint nous garde de ces illusions ! Et c'est ici que notre foi va entrer en jeu : il ne s'agit pas de nos petites personnes, mais de la vie trouvée dans le don de Dieu, du fruit de son amour pour nous, de la mort de son Fils bien-aimé pour nos infirmités et pour nous faire adopter par son Père céleste. Conscients de nos faiblesses, conscients de nos tendances, conscients de nos forces aussi bien que de nos manquements, nous renonçons à ce combat pour nous laisser prendre par la main tendue de Dieu. C'est alors que s'opère le miracle : cette vision séduisante, cette image, ce verre de trop qui nous tente, ces paroles colériques ou ces sentiments inamicaux, ces envies se retrouvent sur la croix du Sauveur, sur ces chemins d'où l'Esprit de Dieu nous a détournés pour nous inviter au Banquet. Nous sommes maintenant en divine compagnie, revêtus d'une robe blanche, immaculée. Ces êtres tourmentés nous ressemblent au passé, plus au présent. C'est la victoire de la foi, qui permit à Abraham de quitter les palais d'un riche royaume pour la terre et la prospérité promises, à Rahab la prostituée d'accueillir et de sauver les éclaireurs hébreux, à Moïse de renoncer à son titre royal pour servir un peuple d'esclave, et à tant de martyrs de voir Dieu, comme Étienne alors qu'on le lapidait.

Imaginons un instant que les mauvaises tentations qui nous éprouvent soient les cailloux qu'on lançait contre Étienne, et ouvrons les yeux pour voir la divine Présence pendant cette épreuve. Nous ferons alors l'expérience de la foi qui donne la victoire par celui qui nous a aimés :

*« Mais en tout cela, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Oui, j'en ai l'assurance : ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni les forces des hauteurs ni celles des profondeurs, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre SEIGNEUR. » (Romains 8, 37-39.)*

### **LE CARACTÈRE UNIQUE DES ÉPREUVES, OU NE RIEN PRENDRE POUR ACQUIS**

Le danger d'une victoire, même si ce n'est pas nous qui avons mené la lutte, c'est une confiance illusoire en nos forces et aux vertus de notre nouvelle personnalité. Or nous n'avons pas changé – peut-être le ferons-nous grâce aux nouvelles habitudes que nous adoptons en vivant plus près de Dieu et de ses valeurs, et ainsi perdons-nous petits à petits les automatismes engendrés par les fâcheuses habitudes que nous avons prises –, mais nous risquons fort, si nous ne persistons pas dans la lecture des Écritures et la prière, de retrouver le goût amer de la défaite. Chaque épreuve est unique, et nous devons nous tenir prêts pour la suivante.

## **À CHAQUE JOUR SUFFIT SA PEINE**

Plus haut, nous mentionnions cette nécessité d'avancer un jour après l'autre. C'est bien ce que recommande Jésus à propos des soucis matériels quand il nous recommande :

*« Cherchez d'abord la justice et le royaume de Dieu, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas pour le lendemain : le lendemain s'inquiétera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine. »* (Matthieu 6, 34.).

La seule idée d'une prochaine tentation peut nous être aussi fatale que les soucis et les tracasseries étouffants que Jésus veut épargner à ses disciples. Mais c'est aussi une recette fondamentale que connaissent bien les gens qui sont sortis d'une dépendance – alcool, drogue, jeu, nourriture, passions charnelles et bien d'autres habitudes qui les avaient enchaînés : une chute peut se transformer en victoire, et apprendre à s'en relever est aussi une grâce de Dieu. Pierre, à qui Jésus avait lavé les pieds, s'est relevé après avoir renié trois fois son maître. Mieux : Jésus en a fait le berger de son troupeau !

## **LIBÉRÉS OU RESTAURÉS, NOUS AVANÇONS**

C'est en personnes libres que nous avançons. En personnes certes conscientes des différents aspects de nos personnalités, de nos tendances, de certains traits de caractère qui ne nous rendent pas toujours la tâche facile, de désirs que nous avons identifiés depuis longtemps, et qui nous incitent à la plus grande prudence.

La première chose que nous devons apprendre à faire, celle de ne pas prendre le premier chemin qui s'offre. Apprenons à trier avant d'avancer : SEIGNEUR, dois-je prendre cette route ? Et si nous prenons cette route, prions aussi pour que le nom de Dieu s'y trouve sanctifié. Si nous restons dans cet état d'esprit, serons-nous surpris de nous s'y sentir accompagnés, mus par l'Esprit du SEIGNEUR ?

Il est évident que le chemin choisi ne nous mène pas d'une seule traite au but de notre vie. Les carrefours sont nombreux et les tentations de nous écarter à droite ou à gauche ne manqueront pas. Les grands hommes de Dieu, les femmes citées en exemple dans les Écritures étaient des personnes qui ne s'écartaient ni à droite ni à gauche. C'est le témoignage des Écritures au sujet du roi David, qui pourtant, à au moins deux occasions, avait dû se relever après une chute, tout comme celui de son descendant le roi réformateur Josias, qui *« fit ce qui est droit aux yeux du SEIGNEUR et suivit les voies de David, son père, sans dévier ni à droite ni à gauche »*, selon le commandement de Deutéronome 5, 32. En fait, Josias finit tristement, vers la fin de son règne, en s'engageant dans un chemin de guerre pour lequel il n'avait certainement pas consulté Dieu, mais au sujet duquel il avait reçu l'avertissement de ne pas le prendre (2 Chroniques 35, 21-22). Une fois sur la bonne route, il importe d'y demeurer ! Voilà qui demande une grande attention.

## **NOTRE PRIORITÉ : LA PRÉSENCE DE DIEU DANS NOTRE VIE TOUT ENTIÈRE**

La deuxième chose à laquelle nous devons absolument veiller, c'est la priorité de la présence de Dieu dans nos pensées, quoi que nous fassions, où que nous soyons. Seule sa présence saura nous garder du mal, pas notre force, pas notre capacité à choisir entre le bien et le mal, pas notre intelligence ! Et comme Jésus n'est pas le prince de ce monde, mais que Satan l'est, nous traversons vraiment ce monde comme des étrangers. Nous ne nous sommes pas retirés dans un monastère. À l'encontre de ceux qui se sont sentis appelés à une vie monacale, nous vivons dans le monde avec tout ce qu'il comporte d'hostilité à l'égard de Dieu et de ses commandements. Alors, laissons la barre au Saint-Esprit, laissons-nous porter par lui. Et cela implique que nous cessions de nous battre avec nous-mêmes. La loi de Jésus est spirituelle : la manière de m'arracher un œil pour ne pas convoiter ne consisterait-elle pas à offrir ce regard à Dieu en lui demandant d'en prendre soin ? Ainsi, plutôt que de tenter en vain de fermer l'œil, mon esprit rempli de la présence de Dieu me détournera de l'objet de ma convoitise. C'est une expérience que nous serons appelés à renouveler souvent.

Pensons, par exemple, à un être qui s'est sorti par la grâce de Dieu d'une longue dépendance. Quelques années après, sa démarche victorieuse, renouvelée heure après heure, jour après jour, mois après mois, ne va-t-elle pas lui donner, à côté du dégoût de son état premier, une reconnaissance infinie envers son libérateur ? Et ses quelques chutes, suivies de relèvement, ne vont-elles pas l'inciter à la plus grande prudence quant à ses propres forces face à ses dépendances ?

## **UN AMOUR QUI REJAILLIT VERS CEUX QUE DIEU AIME**

De même, tout comme nous veillons à la priorité de Dieu dans nos vies, nous devons nous assurer que notre amour de Dieu rejaillit vers ceux que Dieu aime, nos prochains. Les commandements de Dieu se résument en deux, comme Jésus le fait :

*« Le premier, c'est : écoute, Israël, le SEIGNEUR notre Dieu est l'unique SEIGNEUR ; tu aimeras le SEIGNEUR ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. Voici le second : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autres commandements plus grands que cela. » (Marc que 12, 29-31.)*

Notre concentration, nos méditations nous isolent trop souvent des autres. Jésus n'hésitait pas à se retirer parfois pour se ressourcer avec le Père, mais il reprenait vite sa place parmi les siens. Quand nous regardons les êtres, prions afin que Dieu sanctifie nos regards et que nos cœurs ressentent les sentiments qui étaient en Jésus-Christ. Cessons de nous écouter et prêtons l'oreille à ce que dit notre entourage. Arrêtons de préparer des réponses et d'infliger aux autres notre science pour tenter de comprendre vraiment ce qu'ils cherchent à nous signifier, en les écoutant comme Jésus écoutait Marthe et Marie, ses amies.

## NOTRE EGO, UNE DÉPENDANCE

Il est une dépendance qui est peut-être pire que celle de l'alcool ou de la drogue ou du besoin de dominer ou de posséder : c'est notre ego et le culte que nous lui rendons. Des êtres pourtant généreux et portés vers autrui peuvent parfois être parfaitement égotistes. On parle souvent de l'égotisme de Montaigne ou de Rousseau, de leur besoin de s'analyser, de décrire leur personnalité.

Sans aller jusqu'au narcissisme, cette préoccupation de soi-même nous détourne souvent du respect de la liberté d'autrui, chaque fois que les démarches des autres contrarient notre vision des choses. S'ouvrir à l'autre n'est pas seulement le laisser venir à nous, c'est aussi entrer dans son monde, accompagnés de la présence de Dieu, c'est-à-dire en nous entourant de vérité et de justice. S'ouvrir à l'autre, ce n'est pas accepter de faire des compromis non plus, ce serait trop facile ! Aller vers l'autre, c'est lui apporter la présence qui nous habite. En fait, c'est tout simplement l'aimer comme nous-mêmes. Et comme nous nous écoutons nous-mêmes, c'est savoir l'écouter, sans le filtrer par nos perceptions et nos valeurs. L'autre a des valeurs qui, si elles diffèrent des nôtres, méritent le même respect que nous accordons à nos propres valeurs. Nous devons apprendre à respecter les perceptions et la manière de voir de l'autre, même si nous voyons et raisonnons différemment.

## UN CHRISTIANISME VIRTUEL OU UNE COMMUNAUTÉ ?

Un christianisme virtuel, à une époque où de plus en plus de gens se créent leur petit monde cybernétique sur des réseaux comme *Facebook*, *Twitter*, *LinkedIn* ou *YouTube*, des réseaux qui prennent la place de rencontres traditionnelles, peut aussi devenir dangereux parce qu'il risque de nous donner l'illusion d'un partage qui reste illusoire. Nous apprenons à communiquer des mots, des images, des idées, et c'est bien. Mais nous devons aller plus loin dans ce partage, donner le relief du vécu à ces mots, ces images et ces idées. L'attrait d'un rassemblement chrétien magnifique à la télévision risque de nous faire oublier le besoin du rassemblement des croyants dans le partage effectif de nos expériences spirituelles, de nos biens, de nos souffrances comme de nos bénédictions. C'est ce que nous rappelle l'auteur de l'Épître aux Hébreux :

*« Ne désertons pas nos assemblées, comme certains en ont pris l'habitude, mais encourageons-nous et cela d'autant plus que vous voyez s'approcher le Jour. »* (10, 25.)

Effectivement, la lourdeur, le bruit, l'aspect répétitif ou bâclé des sermons, les tendances sectaires ou le fanatisme de certains en ont découragé d'autres de fréquenter une église. Mais n'avons-nous pas un rôle d'encouragement, d'entraide, de réveil, de réformation à jouer auprès des enfants de Dieu ? Les réseaux d'Internet peuvent nous aider à le faire dans un premier temps. Mais ne négligeons pas la suite... Et surtout l'hospitalité qui est une valeur fondamentale dans la Parole de Dieu. L'hospitalité était

une valeur sacrée dans l'Ancien Testament. Qu'en avons-nous fait dans nos vies aujourd'hui ? Sommes-nous prêts à accueillir des anges de Dieu, comme Abraham ?

### **LE PIÈGE DE NOTRE SUFFISANCE**

Enfin, parmi les nombreux dangers qui nous guettent, soyons conscients du piège de la suffisance. Le signe avant-coureur de toute suffisance est cette sensation que nous n'avons pas besoin des autres pour nous épanouir : nous nous suffisons. Or nous sommes un corps, et par définition, les membres d'un corps ne sauraient exister sans la complémentarité apportée par les autres.

Paul consacre plusieurs pages aux fonctions des membres du Corps du Christ (cf. 1 Corinthiens 12, 12-31 parmi d'autres passages), dont Jésus est la Tête (Colossiens 1, 18). Nous avons besoin des autres pour être nous-mêmes. Voilà le paradoxe : tout acte d'isolement attaque notre intégrité parce que nous dépendons des autres pour rester nous-mêmes ! À partir du moment où nous nous sentons suffisants, nous devons nous rendre compte qu'en fait, nous évaluons comme inférieur au nôtre l'apport des autres dans notre vie quotidienne. N'est-ce pas là une forme de mépris ? Et d'orgueil ? Pourtant, les Écritures abondent de passages sur la manière dont Dieu regarde les orgueilleux. Jésus exalte les humbles et rabaisse les orgueilleux. La première béatitude résume bien cet enseignement :

*« Heureux les pauvres de cœur : le royaume des cieux est à eux. »* (Matthieu 5, 3.)

Et Paul, avant de citer en exemple l'humilité de Jésus, qui, *« de condition divine, n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu, mais s'est dépoillé, prenant la condition de serviteur »* (Philippiens 2, 6-7a), demande aux Philippiens de se comporter comme leur SEIGNEUR, le Serviteur, et de considérer les autres comme supérieurs à eux (2, 3b).

C'est quand nous apercevons la grandeur de l'autre que nous redevenons nous-mêmes. Apprenons à découvrir ce qui est aimable dans ces visages qui ne nous inspirent pas : cette découverte va radicalement transformer notre comportement social et nous rendre à notre tour des personnes aimables...

### **ET SI NOUS TOMBIONS ENCORE ?**

Un joueur de tennis ne gagne pas une partie comme un automate. D'abord, il doit apprendre à raffiner son jeu, à manier parfaitement sa raquette, à ajuster ses tirs, à préparer ses services et, surtout, à bien évaluer le jeu de son adversaire. Notre vie est loin d'être simple et nous devons chaque jour apprendre à composer avec de nouveaux éléments, en plus de ceux qui ont toujours hanté l'humanité en marche, comme ceux qui se rattachent à l'immoralité, à la cupidité, au mensonge, au pouvoir et à la lâcheté. De tout temps, les hommes et les femmes ont dû apprendre à composer avec les merveilles de la beauté et la convoitise des sens, avec la satisfaction de la réussite et les dangers de l'orgueil, avec le don de soi et l'exploitation, avec le respect d'autrui et l'injustice.

Le mauvais coup du joueur, la balle ratée, le service manqué ne signifient pas la fin de la partie. Ce qui importe au champion, c'est la victoire. S'il se repliait sur son erreur, commençait à se morfondre en abandonnant tout espoir de triompher de son adversaire, il n'aurait plus qu'à quitter le terrain. À combien plus forte raison un enfant de Dieu doit-il se redresser après un faux pas et laisser l'Esprit Saint reprendre la conduite de ses pensées, de ses décisions, de son comportement, bref, de sa vie ! Jésus n'est pas resté sur la croix, il a vaincu la mort par sa résurrection ! Incapable de contrôler la direction de ses pensées, l'enfant de Dieu remet cette incapacité au Souverain, et c'est le SEIGNEUR tout puissant, vainqueur du péché et de la mort, qui redresse le gouvernail.

### **NE PAS SOUS-ESTIMER L'ADVERSAIRE**

Bien que Jacques écrive dans son *Épître* que « *chacun est tenté par sa propre convoitise, qui l'entraîne et le séduit* » (1, 14), le frère du SEIGNEUR nous exhorte aussi à « *nous soumettre à Dieu ; mais à résister au diable* » pour qu'il fuie loin de nous (4, 7b), ce qui implique qu'en plus de nos convoitises, nous avons à faire face à ce que Paul appelle « *les manœuvres du diable* » (Galates 6, 11) :

*« Ce n'est pas à l'homme que nous sommes affrontés, mais aux Autorités, aux Pouvoirs, aux Dominateurs de ce monde de ténèbres, aux esprits du mal qui sont dans les cieux. »*  
(6, 12.).

Nous apprenons à nous connaître et à discerner ce qui nous fait trébucher, mais nous ne contrôlons pas tout. La ruse de l'ennemi est classique : faire comme s'il n'existait pas. Nous ne nous soucions pas de ce que nous croyons absent, ou inexistant.

Bien sûr, le mal consiste souvent à faire le mauvais choix, à céder à un désir qui nous entraîne sur une route glissante. Mais alors que nous redoublons d'attention, que nous croyons avoir tout fait pour arriver sans dommage au but, nous nous trouvons soudain confrontés à une situation totalement imprévue parce qu'imprévisible. C'est pourquoi nous prions avec le SEIGNEUR : « *Ne nous soumet pas à la tentation, mais délivre-nous du mal* ». Non pas que Dieu nous tente, « *car Dieu ne peut être tenté de faire le mal et ne tente personne* » (Jacques 1, 13). Mais le même adversaire qui chercha à faire tomber Jésus dans le désert et que Jésus vainquit par la Parole de Dieu, le serpent qui tenta Ève, peut se faire ange de lumière et nous séduire si nous ne sommes pas habités par le Saint-Esprit. Tant que nous ne reconnâtrons pas que nous ne sommes pas de force à combattre seuls, nous restons exposés à la défaite.

Encore une fois, le mot clé est la foi qui produit l'obéissance à Dieu et la soumission à la guidance du Saint-Esprit.



## DEUX AUTRES DANGERS, L'ÉGOTISME ET L'INDIFFÉRENCE AUX AUTRES

Un autre danger qui nous guette, c'est celui de nous replier sur nous-mêmes en nous penchant sur nos progrès ou notre cheminement spirituel, un peu comme Montaigne qui *peignait le passage de Michel*, c'est-à-dire qui passait une partie de son temps à s'observer. Un signe avant-coureur, c'est quand nous parlons trop de nous-mêmes. Mais l'égotisme – qui frise parfois le narcissisme – ne représente pas le seul danger auquel ce repli sur nous-mêmes nous expose. En nous pensant peut-être sur le chemin de la sanctification, nous risquons de nous éloigner de notre entourage, et à force de faire bande à part, d'entrer dans une bulle : c'est l'hermétisme. À partir du moment où nous n'entendons plus les autres, c'est-à-dire où nous ne tenons plus compte de ce qu'ils vivent par rapport à nous ou au reste du monde, nous ne ressemblons plus à notre maître. Jésus a donné sa vie pour ses amis. Dieu nous a tellement aimés qu'il a donné son fils bien-aimé pour nous. Le commandement d'aimer notre prochain comme nous-mêmes vient directement après celui d'aimer Dieu. Jean en fait le sujet principal de sa *Première Épître*. Ésaïe nous dit que Dieu ne peut pas nous entendre si nous ignorons la détresse et les souffrances des autres :

*« Le jeune que je préfère, n'est-ce pas ceci : dénouer les liens provenant de la méchanceté, détacher les courroies du joug, renvoyer libres ceux qui ployaient, bref, que vous mettiez en pièces tous les jougs !*

*N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé ?*

*Et encore : les pauvres sans-abri, tu les hébergeras, si tu vois quelqu'un nu, tu le couvriras : devant celui qui est ta propre chair, tu ne te déroberas pas.*

*Alors ta lumière poindra comme l'aurore, et ton rétablissement s'opérera très vite.*

*Ta justice marchera devant toi et la gloire du SEIGNEUR sera ton arrière-garde.*

*Alors tu appelleras et le SEIGNEUR répondra, tu béleras et il dira : Me voici ! » (58, 6-8.)*

## L'ISOLEMENT

L'isolement menace notre intégrité : Dieu nous a créés au pluriel, homme et femme d'abord, puis famille, puis communauté. Souvenons-nous-en pour éviter cet autre piège de l'adversaire et aller à contre-courant des enseignements de Jésus dans son sermon sur la montagne. Une absence de sensibilité à la détresse et aux souffrances des autres est contraire à la religion sans tache que décrit Jacques : visiter les orphelins et les veuves dans la détresse et se garder des souillures du monde. Se garder des souillures du monde ne signifie pas fuir la détresse de ceux qui nous entourent, bien au contraire !

## LES ÉCRITURES, POUVONS-NOUS NOUS EN PASSER ?

Dieu nous a légué les Écritures pour que nous nous en nourrissons. Il va sans dire que nous avons là un aliment de choix pour notre esprit. Entre la lecture et la méditation des Écritures et leur mise en pratique auprès de nos voisins, le temps que nous leur consacrons, notre écoute, nos attentions, notre compassion, nos prières – « *Priez sans cesse* », nous exhorte Paul dans sa *Première Épître aux Thessaloniens* (5, 16) –, notre recherche continuelle du bien qui produit la joie et la sérénité, nous avons tout pour grandir et parvenir à la maturité spirituelle.

Bien sûr, nous sommes désolés d'avoir, ne serait-ce qu'un instant, offensé la Sainteté de Dieu. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, Dieu est un Dieu lent à la colère, qui nous veut du bien, et nous avons un défenseur auprès de lui, et Jésus-Christ, fidèle, qui nous appelle et qui agira pour nous (1 Jean 2, 1). Sous sa conduite, nous nous tenons à l'écart de toute espèce de mal (1 Thessaloniens 5, 11). Nous sommes donc appelés à la persévérance du Christ, dans l'amour de Dieu.

Le Psaume 119 est un hymne au bénéfice de la lecture et la méditation de la Parole de Dieu. Les Écritures nous servent de rails, de guide sans lesquels nous nous perdriions comme des touristes dans une ville inconnue, qui se verraient incapables de communiquer avec les étrangers qui les entourent.

Quand nous avançons dans la vie, ce sont les Écritures qui nous servent de plan, de GPS, de guide et de modèle :

*« Toute Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour réfuter, pour redresser, pour éduquer dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, équipé pour toute bonne œuvre. »* (2 Timothée 3, 16.)

## GRANDIR SANS NOURRITURE ?

Et comment pourrions-nous nous développer, atteindre la maturité sans cette nourriture spirituelle ? Un enfant sous-alimenté ou nourri de produits malsains ne peut se développer pleinement ou rester en bonne santé. Tout comme certains composants chimiques sont indispensables à la croissance et au bon fonctionnement du corps humain, la Parole de Dieu est vitale pour notre croissance et notre santé spirituelle. Le petit cantique *Lis ta Bible et prie chaque jour, si tu veux grandir* est plein de sagesse. De même que nous ne mangeons pas que le dimanche ou occasionnellement, nous avons besoin de nous imprégner de la Parole de Dieu, de la méditer et de communiquer avec notre Père céleste par la prière.

Et comme il n'est pas très agréable de toujours manger seuls, et que nous aimons partager nos repas avec ceux que nous aimons, la lecture et la méditation des Écritures, tout comme la prière, sont le privilège des chrétiens qui se retrouvent autour de leur SEIGNEUR.

## **LES CONSÉQUENCES DE NOS FAUX PAS**

Bien sûr aussi, nous n'évitons pas toujours les conséquences de nos relâchements. Un objet de verre tombé sur le carrelage se brise en morceaux et il faut bien les ramasser et, le cas échéant, remplacer cet objet par un autre. Parfois, l'objet est rare et on ne trouve pas son pareil. Un mot malheureux, une absence ou un geste maladroit peuvent faire beaucoup de mal à un être proche. Nous ne sommes pas à l'abri des suites engendrées par nos bêtises. Paul parle d'une tente en évoquant notre vie humaine, et les parois de la tente ont parfois besoin d'être raccommodées. Bien sûr, certains gestes, certaines paroles, certains silences, certaines absences ne se rattrapent pas et nous nous rendons souvent compte qu'il nous est impossible de tout réparer. Mais ce qui nous importe avant tout, c'est le pardon de Dieu. Même si nous sommes incapables de nous faire pardonner, même s'il n'y a pas de réparation possible, comme pour David après qu'il se soit débarrassé d'Urie le Hittite, le mari de Bethsabée, nous implorons le pardon de Dieu (cf. 2 Samuel 11 et 12 ; Psaume 51). Forts de ce pardon, nous nous penchons sur ce qui nous entoure, et nous cherchons, sous le regard du Maître, à apporter les solutions et les corrections nécessaires aux problèmes, dans la mesure où nous en avons la capacité ou les moyens.

Vivre du pardon de Dieu nous fait entrer dans une nouvelle dimension humaine, celle du pardon mutuel de nos offenses. Mais avant de nous pencher sur cet important aspect de notre vie d'êtres libérés, résumons bien notre situation.

## **LIBRES DANS LA VRAIE VIE**

À la question *Sommes-nous libres ou prisonniers de notre nature ?*, nous avons répondu par la venue du Sauveur, Dieu parmi nous, qui est venu assumer notre humanité et nous offrir une vie nouvelle, d'une essence totalement étrangère à notre être physique et psychique. Tout comme l'avait proclamé Jean Baptiste en parlant de Jésus, « *Il faut qu'il grandisse et que moi, je diminue* » (Jean 3, 30), nous trouvons la liberté dans la croissance de notre nouvelle nature, et nous nous épanouissons dans le déclin de la première. Tout cela, bien sûr, repose sur notre foi. C'est par la foi en Dieu et sa Parole qu'ont grandis tous les hommes et les femmes de Dieu dans l'Histoire, c'est par la foi que nous acceptons la Grâce de Dieu. Cette foi qui nous fait vivre nous permet d'accéder aux promesses éternelles et à la communion avec l'auteur de la Vie, de la vraie Vie.

## **LA LIBERTÉ D'OBÉIR**

C'est cette foi qui nous amène à l'obéissance, parfois sans comprendre vraiment le plan de Dieu, mais en faisant totalement confiance à son amour pour nous. Voilà la foi d'Abraham qui n'a sans doute rien compris du plan de Dieu qui lui demande Isaac, alors que Dieu lui a promis une descendance à travers ce même Isaac.

Le retour au statut d'Adam et d'Ève d'avant la chute passe par cette foi totale en l'amour de Dieu et à notre destinée, à notre intégrité, à notre liberté en Lui.

*« Père, si tu veux écarter de moi cette coupe... Pourtant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se réalise ! » (Luc 22, 42.)*

Pour les enfants de Dieu, voilà bien le sens de la prière enseignée par Jésus à ses disciples : *« Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »* Dans leur vie, dans leurs pensées les plus intimes, dans leurs paroles, dans leur comportement, dans leur communauté...



### 3. LA VÉRITÉ, LA JUSTICE ET LE PARDON

#### 3. 1. LA VÉRITÉ

Est *vrai* ce qui est juste, exact, c'est-à-dire ce qui est conforme à une chose ou à un fait, ce qui ne constitue pas seulement un concept, mais une réalité. La vérité n'est pas l'idée que nous nous faisons de quelque chose ni ce que nous croyons ou estimons juste. S'il en était ainsi, la « vérité » serait alors subjective, c'est-à-dire conforme à nous-mêmes et à notre représentation des choses et des faits plutôt qu'à la réalité elle-même. Bien sûr, ce que nous percevons de la réalité peut être juste, exact, mais notre vision des choses, trop souvent façonnée par nos acquis et la culture dont nous sommes issus n'est pas un critère fiable d'exactitude et d'objectivité. La vérité n'est pas compatible avec les ténèbres ; la vérité exige la transparence la plus totale, un éclairage indépendant du nôtre, une lumière absolue.

#### DIEU EST L'ABSOLU

Pour tout croyant, l'absolu, c'est Dieu, créateur de toutes choses. En dehors de Dieu, la vérité se relativise, prend notre image, celle de notre culture. Nos nuances l'atténuent, la déforment. Et, finalement, les ombres de nos compromis ou de nos interprétations nous voilent la réalité de ce qui nous entoure. C'est là le thème du prologue de la *Première Épître* de Jean :

*Et voici le message que nous avons entendu de lui et que nous vous dévoilons : Dieu est lumière, et de ténèbres, il n'y a pas trace en lui. Si nous disons : « nous sommes en communion avec lui », tout en marchant dans les ténèbres, nous mentons et nous ne faisons pas la vérité. Mais si nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus, son fils, nous purifie de tout péché. Si nous disons : « nous n'avons pas de péché », nous nous égarons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. (1,6-8.)*

#### LE CRITÈRE DE JÉSUS

Jésus nous a laissé un critère d'identification de la vérité très pratique, très objectif, qui repose tout simplement sur les faits et les résultats :

*« Supposez qu'un arbre soit bon, son fruit sera bon ; supposez-le malade, son fruit sera malade : c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre. » (Matthieu 12, 33.)*

Mais dans ce monde où les ténèbres abondent, au milieu de nos déformations culturelles, de nos « normalisations », d'une société aux valeurs mélangées, face à de multiples contraintes, il est bon de nous arrêter et, comme l'écrit le psalmiste, de nous

plonger dans la Parole, « *une lampe pour nos pas, une lumière sur notre sentier* » (Psaume 119, 103).

### **SOMMES-NOUS LIBRES DANS NOS PENSÉES, NOTRE AGIR ET NOS PAROLES ?**

« *Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité fera de vous des hommes libres.* » (Jean 8, 31-32.)

Sommes-nous libres ? Pour bien des individus, la question ne se pose même pas parce qu'ils n'y pensent pas. Ou encore, quand ils évoquent le sujet, ils pensent à la liberté légale qu'offre un état de droit, démocratique, c'est-à-dire la liberté de faire ce qui n'est pas contraire à la loi, ou encore à une vie libre de toute contrainte, de toute entrave morale ou physique. Ils pensent au *libre arbitre*, à la possibilité de prendre une décision ou de poser le geste qu'ils jugent leur convenir. Ils plaignent alors les gens qui vivent sous des dictatures et montrent souvent de la compassion pour les prisonniers politiques. Pourtant, quand on leur pose à nouveau la question en leur demandant d'aller plus loin dans leurs réflexions, d'être parfaitement honnêtes en ce qui touche à leur état, non plus par rapport à la société qui les entoure et aux autres, mais par rapport à eux-mêmes, leur réponse risque de ne plus être aussi claire.

### **SOMMES-NOUS VRAIMENT LIBRES ?**

Nous pouvons alors ressentir un malaise, parce qu'en nous examinant de plus près, il nous est parfois difficile de nous considérer comme totalement libres. Une personne libre *pense* ce qu'elle veut, *fait* ce qu'elle veut, *dit* ce qu'elle veut sans redouter aucune des conséquences de sa pensée, de son comportement ou de sa parole. Or pouvons-nous affirmer jouir d'une telle liberté ?

Sommes-nous libres de toute contrainte morale, spirituelle ? En agissant comme bon nous semble, sommes-nous libres de toute conséquence négative qui en résulte pour notre conscience ? Sommes-nous libres de penser et d'agir au-delà de la gratification morale ou physique d'une telle pensée ou d'une telle action ? Pouvons-nous sincèrement affirmer que nous parvenons à exprimer librement notre pensée et nos convictions sans réserve autres que celles de la bienséance et du respect d'autrui ?

### **LA VÉRITÉ**

La bienséance et le respect d'autrui, certes, limitent parfois notre expression. La vérité doit aller plus loin que l'exactitude des mots : la vérité doit être amour, puisque Dieu est amour. Nous devons *faire* la vérité, pas seulement la *dire*. Si dire des mots exacts, mais blessants a pour but le soulagement d'un état de frustration, ou l'explosion d'une colère, aussi légitime soit-elle, notre amour de nous-mêmes ne devrait pas surpasser notre amour du prochain. *Renoncer à notre vie pour la trouver*, c'est aussi savoir renoncer à *notre vérité* pour *faire la vérité*, c'est-à-dire aimer notre prochain comme nous-mêmes. Nous devons aider les autres en leur disant la vérité, mais leur faire part de notre

frustration ou de notre colère peut les détruire au lieu de les aider. Notre compassion, notre souci du bien de l'autre et notre communion avec Celui qui a donné sa vie pour nous doivent alors nous aider à oublier notre légitime ressentiment et à pardonner à notre prochain. En revanche, si notre souci est celui de corriger une situation dangereuse, empêcher l'injustice de prévaloir, aider quelqu'un à quitter un sentier glissant, une pente dangereuse, exposer la vérité est un bienfait. Sommes-nous alors vraiment libres de dire la vérité à notre prochain ?

Bien sûr, comme dit le vieil adage, un bienfait ne reste jamais impuni, c'est-à-dire qu'une bonne action, bien pensée, n'est jamais totalement exempte de conséquences désagréables, du moins pour nous. Comme l'écrit Pascal à propos de l'amour propre d'un prince :

*Dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent parce qu'ils se font haïr. (Pensées, 100, Amour propre.)*

Si nous décidons de faire un sacrifice pour le bien-être d'autrui, notre geste ne sera pas forcément bien reçu et pourrait d'autre part nous coûter cher. Mais notre liberté n'en serait pas entamée : nous aurions agi selon la liberté de notre conscience, comme des êtres libres, quelles qu'en soient les conséquences, favorables ou non. Il arrive parfois que, devant une sollicitation aussi incongrue qu'imprévue, notre désir de plaire nous pousse à accepter d'agir en dépit du bon sens commun, alors que notre raison nous incite plutôt à reprendre cette personne ou du moins à lui résister. Combien d'entre nous se montrent-ils toujours assez raisonnables ou charitables pour risquer d'encourir l'animosité d'une personne qui leur est chère ?

Reste-t-il quelqu'un parmi nous à prétendre à une telle liberté de conscience et d'action ? À ne jamais ressentir de gêne ou d'embarras en évoquant certaines pensées, certains gestes – ou absences de geste –, certaines paroles ? Sommes-nous véritablement libres envers nous-mêmes, envers notre conscience, envers ce que nous croyons et nos idéaux – si nous en avons ?

Pourtant, si nous étions entièrement bons, parfaits, sans taches, aurions-nous à redouter les effets de ce que nous pensons, faisons ou disons ?

## **LA PENSÉE**

Nous sommes des êtres conscients, c'est-à-dire que notre cerveau développe des idées, des images et des sentiments. Nos sens alimentent notre pensée – ce que nous voyons, entendons, touchons, goûtons, sentons – ou nous souvenons ou imaginons avoir vu, entendu, touché, goûté ou senti. Parce que toutes sortes de choses attirent notre attention d'une manière ou d'une autre, nous contrôlons difficilement ce qui nous passe par la tête. C'est pourquoi il nous semble illusoire de prétendre à une complète liberté de notre pensée. Nous pouvons exercer un certain contrôle sur nos réflexions et



sur nos idées en exerçant une surveillance vigilante de nos pensées. Cependant combien de personnes sincèrement désireuses de rester moralement pures, bonnes, généreuses et aimables ne se sentent-elles pas salies ou agressées par les pensées qui les traversent, par les images ou les idées parfois horribles qu'elles se surprennent à avoir ? Le fait que nous cherchions à mettre bon ordre aux idées qui viennent submerger notre esprit en les triant, en les censurant ou en les dissimulant montre bien que nous aspirons à la liberté ou du moins à ne pas nous laisser dominer par ce à quoi nous ne voulons pas penser.

### **CES PENSÉES QUI NOUS HANTENT**

Bien sûr, nous avons le choix de nous complaire dans ces pensées qui nous assaillent, de nous plonger dans notre imagination et de faire taire ou d'étouffer les sentiments de culpabilité qui pourraient alors surgir. Ou encore de chercher à nous rassurer sur nous-mêmes, à rationaliser l'existence en nous de ces avenues peut-être violentes, souvent licencieuses où notre esprit s'est aventuré. Une attitude de déni est aussi possible : « *Non, ça, ce n'est pas moi ! Je ne peux pas penser ça, je ne veux pas penser à ça ; je ne fais que subir une attaque d'images ou d'influences extérieures à moi-même !* » Ou encore accepterons-nous ces sentiments de culpabilité et demanderons-nous à Dieu de nous pardonner nos mauvaises pensées. En fait, dans notre confusion, nous faisons souvent tout cela à la fois : savourer avec délice le goût de cette pensée, la rejeter avec un sentiment de honte quand notre conscience nous interpelle, la rationaliser pour nous justifier, pour libérer notre conscience – quand nous en avons encore une – du poids de ce dont, au fond de nous-mêmes, nous ne sommes pas fiers...

### **DU GRAVIER DANS LA BOUCHE**

Le regard trahit souvent la pensée. Un regard appuyé indique une attention soutenue. Un regard détourné laisse deviner une pensée dont nous cherchons à nous débarrasser. La vue d'un objet ou, le plus souvent, d'une personne peut faire naître en nous une pensée coupable, comme un sentiment d'envie ou une idée licencieuse. Soit que nous fermions les yeux et nous concentrons pour mieux savourer le fruit de notre rêverie – et il y aura des conséquences, sans doute profondes en nous, qui seront le plus souvent comme du gravier dans la bouche après de brefs moments de réjouissance –, soit que nos inhibitions parviennent à réprimer cet élan d'imagination par crainte de plonger dans un état de culpabilité. Le problème, c'est que ni dans l'un ni dans l'autre de ces cas nous ne nous sentons libres envers nous-mêmes, envers notre conscience, envers ce que nous croyons et par rapport à nos idéaux.

En effet, une pensée non réprimée, qui se poursuit, débouche généralement sur une recherche de réalisation, une occasion à saisir et, finalement, une action. Si cette pensée est bonne, constructive, louable, tant mieux ! En revanche, si elle ne l'est pas, elle sera à la source d'un comportement malsain. Un sentiment d'irritation non contrôlé conduit à la colère et la colère aux querelles ; une convoitise peut nous pousser à poser un geste

malhonnête, un vol ou, dans le domaine des sens, à l'adultère ou à l'immoralité sexuelle ; une pensée méprisante reflète une certaine suffisance, un sens de sa propre supériorité qui deviennent source d'orgueil et d'arrogance.

### **COUPABLES ?**

En revanche, si nous avons honte de ce que nous avons pensé, il est possible que cette honte nous aide à mieux contrôler certaines de nos envies ou impulsions. Mais il est aussi possible que cette honte provoque en nous de l'anxiété – justement celle d'avoir du mal à nous maîtriser dans certaines situations et certains contextes. Une personne gênée n'est pas libre. La gêne bâtit des murs à l'intérieur des personnes comme tout autour d'elles. Le sentiment de culpabilité empoisonne la vie. Bien des auteurs ont consacré beaucoup de pages à ce poison et à la quasi-impossibilité de certains à échapper à ce qui gâche leur existence. C'est le cas de Søren Kierkegaard dans *Maladie*, p. 1263, extrait cité par Olivier Dekens :

*Car les choses se passent bien ainsi dans le monde : d'abord l'homme pêche par infirmités et faiblesses ; puis – certes il se peut qu'il recoure à Dieu et reçoive le secours de la foi qui délivre de tout péché ; mais nous n'en parlons pas ici – puis il désespère au sujet de sa faiblesse et devient soit un pharisien qui, dans son désespoir, pousse l'observance jusqu'à une certaine justice légale, soit un récidiviste qui dans son désespoir se jette à nouveau dans le péché. (Dekens, O, *Initiation à la vie malheureuse : de l'impossibilité du pardon chez Kant et Kierkegaard*, Revue philosophique de Louvain, 96-4, pp. 581–597.)*

### **LE SECOURS DE LA FOI**

Notre espérance, celle des enfants de Dieu, c'est précisément *le secours de la foi qui délivre de tout péché*, y compris celui de nos pensées. Tant que le chrétien n'acceptera pas sa condition et cherchera à corriger par lui-même sa nature, il restera tourmenté par ses échecs répétés. C'est à partir du moment où, sous l'action du Saint-Esprit (1 Corinthiens 12, 3b : « *Nul ne peut dire "Jésus est le SEIGNEUR" si ce n'est par l'Esprit Saint* »), il accepte de laisser la responsabilité morale et la direction de ses pensées au Christ crucifié et ressuscité d'entre les morts, le Christ victorieux, qu'il entrera dans la paix et vivra dans une intelligence renouvelée la sérénité à laquelle Dieu l'a appelé et destiné dès avant la fondation du monde :

*Béni soit Dieu, le Père de notre SEIGNEUR Jésus-Christ : il nous a bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les cieux en Christ. Il nous a choisis en lui avant la fondation du monde pour que nous soyons saints et irréprochables sous son regard, dans l'amour. Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ ; ainsi l'a voulu sa bienveillance à la louange de sa gloire et de la grâce dont il nous a comblés en son Bien-aimé : en lui, par son sang, nous sommes délivrés, en lui, nos fautes sont pardonnées,*

*selon la richesse de sa grâce. Dieu nous l'a prodiguée, nous ouvrant à toute sagesse et intelligence. (Éphésiens 1, 3-8.)*

Et cette grâce, cette certitude d'ouverture à toute sagesse et intelligence, nous pouvons l'actualiser de jour en jour, de moments en moments, en refusant le combat et en le laissant à Dieu. Certes, notre fierté est rudement mise à l'épreuve, mais c'est en acceptant le fait que nous sommes faibles et vulnérables que nous sortons du combat plus que vainqueurs : Dieu a combattu pour nous !

## **L'AGIR**

Il serait faux de prétendre qu'un geste soit forcément le prolongement d'une pensée, bonne ou mauvaise. Nous agissons souvent sans réfléchir, quitte à regretter très vite ce que nous avons fait. Mais que notre action soit préméditée ou spontanée, ou bien elle ne nous cause aucun problème, ou bien elle nous embarrasse parce que nous n'en sommes pas fiers ou encore parce que nous commençons à entrevoir des conséquences néfastes à cette action, pour nous ou pour les autres. Et c'est là que se pose la question de notre liberté : sommes-nous vraiment libres d'agir comme nous le voulons ?

Ou encore, nous décidons de ne pas agir ou, tout simplement, nous nous illustrons par notre absence dans une situation particulière. Ésaïe dénonce notre indifférence envers les personnes qui se trouvent dans la détresse et ce thème est souvent repris dans les Écritures (Ésaïe 58, 6-7 : être au service de la liberté et de la justice et s'occuper des malheureux). Jésus reprend ce thème dans sa parabole de brebis et des chèvres :

*« Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : "Venez, les bénis de mon Père, recevez en partage le Royaume qui a été préparé pour vous depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi." Alors les justes lui répondront : "SEIGNEUR quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé, et de te donner à boire ? Quand nous est-il arrivé de te voir étranger et de te recueillir, nu, et de te vêtir ? Quand nous est-il arrivé de te voir malade ou en prison, et de venir à toi ?" Et le roi leur répondra : "En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait !" » (Matthieu 25, 34-40.)*

Ce texte nous interpelle, tout comme celui d'Ésaïe en marchant dans la rue et en croisant des itinérants qui nous tendent la main, en pensant à certains prisonniers, ou à notre voisin malade ; quand nous assistons, impuissants, à l'oppression des peuples ou, plus directement, à des injustices sociales et économiques autour de nous.

Parfois, c'est un refus catégorique d'intervenir qui nous pousse à détourner notre regard d'un passant : il est jeune, il peut travailler, nous n'allons quand même pas

encourager la paresse de ce mendiant ! Parfois, c'est tout simplement notre propre faiblesse ou notre peur qui nous détourne du chemin des autres. Souvent, nous ne les voyons pas, nous sommes absents de leur existence et eux de la nôtre.

### **L'ABSENCE OU L'INDIFFÉRENCE AUX AUTRES**

Dans la vie quotidienne, combien de fois sommes-nous absents ou indifférents envers ceux qui nous croisent ou nous entourent ? C'est une multitude de gestes possibles qui nous échappent : apporter cette parole de réconfort qu'attend notre conjoint attristé, cette main d'un ami blessé que nous ne serrons pas, ce sourire que nous n'adressons pas à la personne qui en a besoin, cet appel téléphonique que nous remettons toujours à plus tard, cette lettre à laquelle nous n'avons pas répondu...

Bien des situations se révèlent difficiles. Il est évident que nous devons nous respecter, mesurer nos moyens, prendre conscience que nous sommes des êtres souvent faibles et vulnérables et que seule la présence de Jésus marchant à nos côtés, la mouvance du Saint-Esprit, saura inspirer notre comportement et nous rendre notre liberté d'agir ou de ne pas le faire.

Mais avant d'agir, prenons garde de ne pas confondre notre imagination avec Jésus ou le Saint-Esprit : ce serait nous créer un Dieu notre image et revenir une fois de plus à notre propre justice. En effet, il nous semble impossible de régler ces situations par nous-mêmes sans inévitablement sombrer dans une forme ou une autre de culpabilisation, passant notre temps à nous justifier ou à nous accuser. Nous sommes alors très loin de la liberté.

Robert Barclay, rappelons-le, dans *La Lumière intérieure Source de Vie*, De la Révélation immédiate, XV, nous donne un principe précieux dans sa thèse sur l'Esprit de Dieu qui se manifeste intérieurement à l'homme : *l'Esprit ne peut contredire ni le témoignage des Écritures, ni la vraie et droite raison.*

### **LE RÔLE DES ÉCRITURES**

L'Esprit se retrouve en effet dans toutes les Écritures qu'il a inspirées (2 Timothée 3, 16) pour nous « *enseigner, pour réfuter, pour redresser, pour éduquer dans la justice* », donc pour nous servir de matériel de référence, avec des exemples qui nous permettent de vérifier l'authenticité et la validité des idées ou des impressions qui nous traversent dans une situation particulière. Quant à « *la droite raison* », c'est la priorité de l'objectivité sur la subjectivité, de l'honnêteté sur les accommodements trompeurs.

### **ESPRIT SAINT OU IMAGINATION ?**

Pascal nous met en garde contre les apparences et la séduction qu'exerce l'imagination sur nous :

*C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux. Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages ; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.* (Pascal, *Pensées*, 92, Des puissances trompeuses, p. 361 du texte de M. Brunschvicg.)

### **DES SITUATIONS DÉLICATES**

Certaines situations sont encore plus délicates, comme celle qui consiste à décider si oui ou non nous allons dire la vérité à un proche qui nous irrite, au risque de le blesser. Nous devons alors peser l'avantage, pour nous, de ne plus subir cette irritation et celui, pour l'autre, de ne plus nous irriter...

Il ne s'agit pas seulement de nous sentir libres, il s'agit aussi pour nous d'être réellement affranchis des conséquences négatives entraînées soit par notre geste, soit par notre refus d'agir. Si nous nous sentons agressés par une sollicitation ou par des propos, une action ou la décision de ne pas répondre ou réagir représentera peut-être un sacrifice. Ce sacrifice que nous consentons de faire, cette blessure à notre amour-propre, ce temps que nous nous laissons dérober, c'est une partie de notre vie que nous donnons à l'autre. Ce n'est pas notre sens du devoir qui doit nous permettre d'accepter ce sacrifice, mais le Christ en nous, le rayonnement de son amour. Pensons à cette parole de Jésus à ses disciples, qui, après leur avoir lavé les pieds, s'apprêtait à mourir pour nous sur la croix :

*« Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime. »*  
(Jean 15, 13.)

En fait, nous devons apprendre la différence entre *faire notre devoir*, ou nous astreindre à une *Imitation de Jésus-Christ*, et retomber ainsi dans un légalisme dangereux parce qu'il nous renferme tôt ou tard dans cette culpabilisation dont la grâce nous avait délivrés, et être tellement remplis de l'amour de Dieu que « se dessaisir de sa vie » devienne pour nous *la vie*, la seule vie véritable.

### **RENONCER À NOUS-MÊMES POUR MIEUX SERVIR CEUX QUE NOUS AIMONS**

Aujourd'hui, la maman qui renonce à une carrière pour mieux s'occuper de ses enfants, la personne qui part au service des autres aux dépens de son avancement, le passant qui plonge dans l'eau glacée, au risque de perdre sa vie, pour en sauver une autre, accomplissent des gestes extrêmement positifs, même si ceux qui n'auraient pas le courage ou la force de les imiter ne les comprennent pas ou pensent à une folie.

En revanche, ce qui peut être vu comme tout à fait normal par la société, et surtout par la société de consommation qui est la nôtre, comme, par exemple, investir égoïstement de fortes sommes d'argent sans se préoccuper le moins du monde de la misère qui nous entoure, peut représenter pour nous un geste particulièrement négatif. Peu de gens se sentent complètement libres par rapport à l'argent et aux biens matériels. Alors qu'une partie de notre population dépense beaucoup d'argent pour corriger ou réduire son obésité, la famine fait rage dans plusieurs parties du monde.

### **LA CUPIDITÉ**

Jésus nous invite à faire très attention à l'âpreté au gain :

*« Attention ! Gardez-vous de toute avidité ; ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ce bien. » (Luc 12, 15.)*

Et Paul nous met en garde contre la cupidité, « *une idolâtrie* » (Colossiens 3, 5). Les gestes que nous posons n'ont certainement pas l'ampleur de ceux des *courtiers* ou des grands spéculateurs de ce monde. Mais ce geste que nous posons pour encaisser un petit bénéfice au lieu de rester disponibles à notre famille, à nos enfants, à nos amis, ce petit geste, même insignifiant, ne nous rattache-t-il pas quand même un peu à cette catégorie d'individus enchaînés par l'argent, l'avidité et la cupidité que nous jugeons et critiquons si facilement ? Évidemment, l'échelle n'est pas la même ! Mais pouvons-nous prétendre rester libres et en même temps nous montrer avides ? Et ce geste que nous n'avons pas et que nous regrettons souvent de ne pas avoir eu face à la détresse matérielle de quelqu'un, qu'il soit proche ou étranger ? Ne trahit-il pas notre attachement égoïste à nos biens ou à notre précieux temps ? Où est notre liberté d'agir ?

### **L'ESCLAVAGE DES SENS : UN RETOUR AU TEXTE DE PAUL SUR LE COMBAT ENTRE SENS ET VOLONTÉ**

L'immoralité sexuelle n'a nul besoin d'être décrite. L'esclavage des sens bouleverse de nombreuses vies, traumatise des enfants innocents, brise de magnifiques couples, réduit à la misère morale bien des individus. Le geste de dépendance sexuelle peut être presque anodin : appuyer sur un bouton de télévision ou manipuler une souris d'ordinateur. La pornographie a pris une telle ampleur qu'il ne faut pas aller bien loin pour succomber à ses pièges. Et pourtant, c'est la pornographie qui alimente le plus la psychose des chrétiens.

Des consciences tourmentées, des personnalités déchirées, des comportements qui reflètent une véritable schizophrénie, voilà l'esclavage qu'amène la passion des sens. Et cette double personnalité qui se développe alors, presque inconsciemment, chez ceux qui tentent vainement de se libérer de cet esclavage, est particulièrement douloureuse. Elle l'est, déjà, pour l'entourage immédiat de la personne qui en souffre, mais encore plus pour la personne elle-même qui se sent rongée par la culpabilité. Ce poids est si

lourd à porter qu'il devient paralysant. À moins que la personne ne soit parfaitement hypocrite ou renonce tout simplement à se corriger, passe par des moments d'intenses tourments et s'écrie avec Paul, comme dans ce passage déjà cité :

*« Effectivement, je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais. Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, je suis d'accord avec la loi et reconnais qu'elle est bonne ; ce n'est donc pas moi qui agis ainsi, mais le péché qui habite en moi. Car je sais qu'en moi – je veux dire dans ma chair – le bien n'habite pas : vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais. Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n'est pas moi qui agis, mais le péché qui habite en moi. Moi qui veux faire le bien, je constate donc cette loi : c'est le mal qui est à ma portée. Car je prends plaisir à la voix de Dieu, en tant qu'homme intérieur, mais, dans mes membres, je découvre une autre loi qui combat contre la loi qui ratifie mon intelligence : elle fait de moi le prisonnier de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui appartient la mort ? » (Romains 7, 15-24.)*

Voilà, si nous lisons ce texte sans l'approfondir et hors de son contexte, un apport au dualisme classique (le pensée grecque d'une opposition *idée = esprit* qui s'oppose au *corps = matériel*), qui résume bien la névrose chrétienne. Or il s'agit ici de toute autre chose : Paul oppose notre intelligence du bien et de la loi de Dieu à la vulnérabilité de notre nature humaine. Heureusement, avec avoir rendu grâce à Dieu par Jésus-Christ (v. 25), Paul ne conclut pas par ces paroles pessimistes ! Dans le chapitre qui suit, il s'attache à décrire le processus de libération, une libération qui ne dépend ni de nos efforts ni de notre contrôle, ni de notre courage ni de notre force morale, c'est-à-dire qui ne dépend pas de notre esprit, mais de l'Esprit de Dieu.

En fait, cette libération s'effectue à travers notre appartenance au Fils de Dieu, lui qui a vaincu la mort et la puissance du péché, et cette vie nouvelle d'enfants de Dieu ne dépend ni de nos efforts, ni de notre contrôle, ni de notre courage, ni de notre force morale :

*« En effet, ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu : vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclave et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : "Abba, Père". » (Romains 8, 14-15.)*

## **LA PAROLE**

Penser et agir librement doit se refléter dans ce que nous exprimons. Si notre parole n'exprime pas vraiment ce que nous pensons et ce que nous faisons, elle n'est pas authentique et trahit la réalité de notre être. Notre parole doit absolument refléter ce que nous sommes, en pensée et en action. Si ce n'est pas le cas, nous devons prendre

conscience de notre absence de liberté. Quelque chose nous entrave, nous rend prisonniers. Or, ayons le courage de le constater, nous sommes trop souvent incapables de dire ce que nous voulons, quand nous le souhaiterions, à ceux auxquels nous le désirons. Quand ce n'est pas la peur de choquer ou de blesser qui nous paralyse, c'est celle de contrarier notre vis-à-vis, ou encore d'aller à contre-courant de l'opinion générale. Et quand nous avons le courage de nous exprimer librement, c'est peut-être la honte de ce que nous avons pu penser ou faire qui nous retient : pire, nous créons alors un écran pour dissimuler ce que les autres pourraient apercevoir de notre vraie nature. C'est alors que nous devenons des pharisiens, au sens péjoratif que leur attribue Jésus, c'est-à-dire des hypocrites, comme ces comédiens grecs qui portaient un masque sur la scène d'un théâtre.

### **TOUTE VÉRITÉ N'EST PAS BONNE À DIRE, MAIS...**

Bien sûr, toute vérité n'est pas bonne à dire. Il ne s'agit pas d'insulter les gens, ou de les mettre mal à l'aise. La politesse s'apparente plus à la délicatesse qu'au mensonge. De plus, nous n'avons ni la légitimité ni le devoir de nous ingérer dans les secrets des autres. Et notre souci de la vérité ne doit jamais nous pousser à nous rendre complices de l'oppression ou des exactions commises par des tyrans : les Hollandais qui cachaient des Juifs avaient *le devoir* de mentir à leurs assassins nazis et, en le faisant, *ils faisaient la vérité*.

Mais ce dont il est question ici, c'est de cette incapacité que nous éprouvons trop souvent à dire ce que nous sommes, ce que nous aimons, ce que nous pensons, ce que nous faisons.

### **NE PAS LIMITER NOTRE HORIZON À CE QUE LES AUTRES ATTENDENT DE NOUS**

Nous avons souvent tendance à adapter la vérité à ce que nous croyons être les désirs de notre entourage. Nous le faisons parce que nous voulons nous rendre acceptables. Trop souvent, nous cherchons à entrer dans les normes des autres. Et cela crée un malaise, parce qu'au fond, quand ils nous demandent notre avis, ce que les autres recherchent, ce ne sont pas des copies conformes à leurs idées. Les discussions constructives ne s'élaborent pas en cherchant à répondre ce qui fait plaisir à l'autre, mais plutôt dans un partage sincère qui peut très bien mener à une confrontation des idées.

Un chrétien n'est certainement pas libre de lui-même quand il n'ose pas parler de sa vie, de celle qui compte, celle du don de Dieu, de sa vie en Jésus-Christ. Il est alors comme un temple qu'on aurait recouvert de panneaux de contreplaqué pour le dissimuler ou pour cacher qu'il est un temple. Il oublie la question de Jésus sur la lumière :

*« Est-ce que la lampe arrive pour être mise sous le boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour être mise sur son support ? » (Marc 4, 21.)*



## LA PEUR DES AUTRES OU LA VÉRITÉ QUI GUÉRIT ?

De même, un chrétien n'est plus lui-même quand il n'ose pas protester lorsque son entourage tient des propos injustes, blasphématoires, vulgaires, ou qui incitent à des actes répréhensibles, à des mesures racistes, à la discrimination ou à un comportement malhonnête.

Mais avouer une faiblesse ou une infirmité morale est une chose encore bien plus délicate. Ou encore, avouer une faute à ses amis, à ses proches, à la personne qui partage notre vie, à ses enfants...

*« Quand vous parlez, dites "Oui" ou "Non" : tout le reste vient du Malin. »* (Matthieu 5, 37.)

Un « Oui » clair et sincère nous libère de toute autre inquiétude que celle de faire la vérité. De même pour le « Non ». Mais en même temps, dire la vérité et seulement la vérité nous libère vis-à-vis de nous-mêmes aussi bien que vis-à-vis des autres. Dire la vérité nous libère surtout de cette angoisse constante d'être démasqué, que la vérité – notre secret soigneusement enfoui – ne soit déterré et exposé au grand jour. En fait, c'est un peu comme si nous étions les victimes d'un maître chanteur. Mais une fois la vérité éclatée, plus rien ne peut nous atteindre ! Ce soulagement vaut beaucoup plus que les conséquences possibles de notre aveu. Parfois, la vérité fait mal. Avouer une faiblesse, un vice que nous avons caché jusque-là demande beaucoup de courage, peut nous sembler très difficile. Entre des milliers d'exemples, prenant celui d'une faiblesse par rapport à une substance ou, plus particulièrement d'une dépendance à l'alcool. Tant qu'une personne reste fonctionnelle, paraît jouir d'une bonne vie sociale – et cela n'est pas difficile, car les buveurs aiment bien se retrouver ensemble –, tant que cette personne jouit encore d'un état de santé acceptable, elle aura beaucoup de mal à s'avouer cette dépendance et encore moins à l'avouer aux autres, particulièrement à ceux qui lui sont les plus proches. La rationalisation devient un art et toutes les circonstances sont bonnes. Mais le chemin de la guérison passe par la vérité et c'est à partir du moment où cette personne confessera sa dépendance, d'abord elle-même, puis à Dieu, qu'elle pourra la remettre à celui qui a vaincu le mal, celui qui est ressuscité d'entre les morts.

Dans le cas d'une action malhonnête ou d'une trahison conjugale, bien sûr, les conséquences d'un aveu peuvent être très lourdes. Il nous appartient alors, peut-être avant de passer à l'aveu, de démontrer notre repentir par une exemplarité telle que la ou les personnes que nous avons lésées ou trahies ne pourront qu'être convaincues de notre bonne foi et de notre désir de réparer les déchirures occasionnées. En revanche, la névrose qu'entraînent nos efforts de dissimulation et notre mauvaise conscience, nos embarras et faux-fuyants ne manqueront pas de susciter bien des questions dans notre entourage.

## UNE MISE EN GARDE

Parfois – les cas sont rares – la vérité peut être fatale, non pour nous, mais pour la personne qui l'apprend. Il est bon d'avoir de véritables amis, de vrais frères ou sœurs auxquels nous pourrions nous confesser puis évaluer avec eux l'impact d'une révélation sur une personne et, alors, non pas cacher quelque chose pour nous protéger nous-mêmes – ce serait revenir à la situation mensongère du départ –, mais prendre sur nous le poids de la faute commise pour éviter de faire un tort irréparable à la personne concernée. Mais prenons garde de ne pas nous laisser tromper par cette excuse et ainsi devenir des hypocrites qui ont trouvé un moyen de se donner bonne conscience... Et sachons que la franchise et la vérité sont le premier pas vers la guérison et la réhabilitation, que sans elles, tout se construit sur le mensonge.

D'ailleurs, il nous semble tellement plus facile de poursuivre de bonnes relations avec des personnes franches ! Ce qui nous semble facile, c'est qu'avec elles, nous savons exactement à quoi nous en tenir. Alors, nous ne nous faisons aucune illusion, mais nous savons que nous pouvons compter sur elles, que nous pouvons leur faire confiance. Et c'est exactement ce que nous voudrions que les autres fassent avec nous : nous faire confiance. Mais peut-on faire confiance à des dissimulateurs, à des hypocrites ? Et par rapport à nous-mêmes, à notre conscience, à Dieu, être vrai est tellement important et nous donne une telle liberté ! Comme David l'écrivait :

*« Tant que je me taisais, mon corps s'épuisait à grogner tout le jour, car, jour et nuit, ta main pesait sur moi, ma sève s'altérait aux ardeurs de l'été.*

*Je t'ai avoué mon péché, je n'ai pas couvert ma faute. J'ai dit : « Je confesserai mes offenses au SEIGNEUR », et toi, tu as enlevé le poids de mon péché. » (Psaume 32,3-5.)*

## LE PROCESSUS DE CONFESSION DU FILS PRODIGE

Jésus, dans sa parabole du fils retrouvé, insiste sur ce processus de confession du fils prodigue, d'abord en lui-même en imaginant son retour vers son père et les mots de repentance qui lui dira :

*« Père, j'ai péché envers le ciel est contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Traite-moi comme un de tes ouvriers. »*

La pensée du fils se concrétise, se traduit par les paroles quand il va retrouver son père :

*« Père, j'ai péché envers le ciel est contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils... »*

Et ce qui est extraordinaire, c'est que le fils n'a même pas le temps de finir sa phrase et de demander à son père de le traiter comme un de ses ouvriers ! Son père, qui l'attendait, l'interrompt au milieu de sa phrase, appelle ses serviteurs, leur ordonne de

revêtir son fils retrouvé des plus beaux vêtements, de lui mettre une bague et de le chausser, et organise une fête pour lui (Luc 15, 11-24).

### **LA VÉRITÉ ET LA GUÉRISON DANS LA COMMUNAUTÉ**

Jacques, le frère du SEIGNEUR, écrit lui aussi sur les bénéfices de la confession mutuelle et la guérison de ceux qui la pratiquent :

*« Confessez-vous donc vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres, afin d'être guéris. »* (Jacques 5, 16.)

Jésus donne à ses disciples un pouvoir extraordinaire, celui de délivrer en son nom :

*« En vérité je vous le déclare : tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel. »* (Matthieu 18, 18.)

Voilà qui devrait nous inciter à la vérité mutuelle, cette vérité qui permet à nos frères et sœurs en Jésus-Christ de nous délier de nos servitudes spirituelles, ce dont nous sommes souvent incapables par nous-mêmes.

### **UNE SOCIÉTÉ RENOUVELÉE PAR LA VÉRITÉ**

La société serait radicalement transformée si tout le monde se disait la vérité. La plupart de nos rancunes, de nos angoisses, de nos ressentiments par rapport aux autres viennent de ce que nous n'osons pas être nous-mêmes quand nous leur parlons. Ce qui nous ronge, le plus souvent, c'est ce que nous cherchons à éviter une confrontation, même si nous savons qu'une discussion est nécessaire avec des personnes que nous aimons pourtant. Et nous imaginons des rancunes souvent inexistantes chez nos vis-à-vis. Cependant, une simple explication dissiperait sans doute bien des malaises.

Nous devons nous accepter tels que nous sommes, avec tous nos défauts et nos qualités, sans chercher à prétendre que nous sommes différents, et remettre la direction de nos vies au Saint-Esprit qui fera de nous, lui, pas nous, de nouvelles créatures. Et c'est ce que pourront voir ceux qui nous entourent : des êtres sincères, qui ne se prétendent pas différents de ce qu'ils sont, mais qui sont transformés de jour en jour, qui sont habités par une force divine. Il est possible que certains de nos proches regrettent leurs complices d'antan tandis que d'autres sont plutôt attirés par cette force extraordinaire. Mais tous, espérons-le, sauront être heureux que nous soyons vrais avec eux. Quant à nous, nous serons libres.

### 3. 2. LA JUSTICE

Pour éviter toute subjectivité, toute relativisation ou rationalisation de ce terme polysémique – on l'utilise dans on ne sait combien de sens et dans les contextes les plus divers –, définissons d'abord ce que nous entendons par justice en ce qui touche à notre sujet. Nous le ferons en cherchant des synonymes pour en encadrer le sens, et des antonymes pour mieux cerner ce qui est contraire à la justice.

En abordant le thème de la *justice*, nous pensons tout d'abord à *faire ce qui est bien*, et les premiers mots qui nous viennent à l'esprit sont *droiture, intégrité, rectitude et probité* : une conduite droite en ce qui touche à l'éthique. La Bible nous présente ce mot (hébreu *tseh'deké*) dans plusieurs passages de l'Ancien Testament pour décrire ce qui est droit, authentique, équitable, juste, innocent, vrai, sincère, fidèle et sans détour. C'est la caractéristique de Dieu par rapport à son Alliance avec Abraham (cf. Genèse 15 : l'alliance avec Abraham, au cours de laquelle Dieu passe, *seul*, entre les cadavres des animaux qui symbolisent la conséquence d'une alliance rompue : la mort du transgresseur), puis avec le peuple de l'Alliance (cf. Néhémie 9, 8-15. Ce passage résume la manière dont Dieu assume sa part de l'Alliance et ce qu'il attend du peuple de l'Alliance).

#### DIEU ASSUME LA RESPONSABILITÉ D'UNE RUPTURE DE L'ALLIANCE

De fait, l'alliance de Dieu avec Abraham s'est déroulée *unilatéralement*, c'est-à-dire que Dieu seul a joué son rôle d'engagement. Voilà : le Dieu de l'Ancien Testament (l'Ancienne Alliance) était passé seul entre les animaux partagés, dans Genèse 15 et, en quelque sorte, avait pris à sa charge les conséquences de la rupture de l'alliance passée avec Abraham, père de tous les croyants. C'est pourquoi, dès le départ, le peuple de Dieu a eu besoin d'un Dieu Sauveur, c'est-à-dire un Dieu qui prenne sur lui les conséquences de chaque rupture de l'alliance commise par les descendants d'Abraham – le peuple de Dieu. Et dès l'Ancien Testament, les croyants ont fait appel à la fidélité de Dieu, et Dieu a reconnu et agréé cet acte de dépendance en sa justice, cette attitude humble qui implorait la fidélité de son amour, comme David confronté par le prophète Nathan après son adultère avec Bethsabée :

*« Aie pitié de moi, mon Dieu, selon ta fidélité ; selon ta grande miséricorde, efface mes torts. Lave-moi à grande eau de ma faute et purifie-moi de mon péché. Car je reconnais mes torts, j'ai sans cesse mon péché devant moi. Contre toi, et toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait, ainsi tu seras juste quand tu parleras, irréprochable quand tu jugeras.*

(...)

*Ôte mon péché avec l'hysope et je serais pur ; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. Devant mes péchés, détourne-toi, toutes mes fautes, efface-les. Crée pour moi un cœur pur, Dieu ; enracine en moi un esprit tout neuf. » (Psaume 51, 3-12.)*

## **JÉSUS VENU POUR ACCOMPLIR LA LOI POUR NOUS**

Dans le Nouveau Testament, Jésus donne au mot *justice* le sens d'accomplir la volonté de Dieu lors de son baptême par Jean (Matthieu 3, 15) et affirme qu'il est venu accomplir la Loi et les Prophètes :

*« N'allez pas croire que je sois venu abroger la loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abroger, mais accomplir. Car, en vérité je vous le déclare, avant que ne passent le ciel la terre, pas un i, pas un point sur l'i ne passera de la Loi que tout ne soit arrivé. Dès lors celui qui transgressera un seul de ces plus petits commandements et enseignera aux hommes à faire de même sera déclaré le plus petit dans le royaume des cieux ; au contraire, celui qui les mettra en pratique et les enseignera, celui-là sera déclaré grand dans le royaume des cieux. Car je vous le dis : si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, non, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Matthieu 5, 17-20.)*

Le problème, c'est que nous savons tous à quel point nous sommes incapables d'une telle perfection et qu'à partir du moment où nous devenons faillibles sur un point ou un autre, nous ne sommes plus des justes. La difficulté, pour nous, consiste donc à admettre cet état de faillibilité et à *accepter que ce soit Dieu, en la personne de son fils Jésus-Christ, qui fasse le chemin pour venir nous rejoindre, assumant, lui et non pas nous, les conséquences de notre faillibilité.* Toute notre fierté, tout notre orgueil s'opposent à cet aveu d'impuissance et à l'acceptation de la grâce. Paul décrit ses compatriotes juifs de cette manière et cette description rejoint tous ceux qui se pensent en mesure de parvenir sans la grâce à la justice :

*« Frère, le vœu de mon cœur et ma prière à Dieu pour eux, c'est qu'ils parviennent au salut. Car, j'en suis témoin, ils ont du zèle pour Dieu, mais c'est un zèle que n'éclaire pas la connaissance : en méconnaissant la justice qui vient de Dieu et en cherchant à établir la leur propre, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. Car la fin de la loi c'est Christ, pour que soit donnée la justice à tout homme qui croit.*

*Moïse lui-même écrit de la justice qui vient de la loi : L'homme qui l'accomplira vivra par elle. Mais la justice qui vient de la foi parle ainsi : Ne dis pas dans ton cœur : qui montra au ciel ? Ce serait en faire descendre Christ ; ni : Qui descendra dans l'abîme ? Ce serait faire remonter Christ d'entre les morts. Que dit-elle donc ? Tout près de toi est la parole, dans la bouche et dans ton cœur. Cette parole, c'est la parole de la foi que nous proclamons. Si, de ta bouche, tu confesses que Jésus est SEIGNEUR et si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras*

*sauvé. En effet, croire dans son cœur conduit à la justice et confesser de sa bouche conduit au salut. Car l'Écriture dit : Quiconque croit en lui ne sera pas confondu. Ainsi, il n'y a pas de différence entre Juifs et Grecs : tous ont le même SEIGNEUR, riche envers ceux qui l'invoquent. En effet, quiconque invoquera le nom du SEIGNEUR sera sauvé. » (Romains 10, 1-13.)*

### **ACCEPTER QUE JÉSUS ASSUME LES CONSÉQUENCES DE NOS DÉFAILLANCES**

C'est sans doute la *Parabole du pharisien et du collecteur d'impôts* qui nous fait le mieux comprendre et résoudre cette apparente antinomie, cette contradiction entre deux comportements : surpasser la justice des pharisiens ; respecter jusqu'au point sur le *i* de la Loi pour accomplir la justice être accepté de Dieu, ou admettre sa faillibilité et recourir à la justice de Dieu pour être justifiés, tout comme l'avait fait David dans son Psaume de confession. En effet, le bien reste le bien, et ce qui est juste ne perd rien de son caractère de justice. Ce n'est pas en diminuant les normes, en atténuant leur sévérité que nous devenons justes. Ce qui est mal reste mal, ce qui est bien reste bien et il n'y a pas de compromis à faire entre les deux. Jésus n'est pas venu nous apporter une religion bon marché ni des standards tronqués. Il est venu afin d'assumer la conséquence de nos infirmités, de nos meurtrissures, de nos faiblesses, de nos iniquités. Le fils de Dieu s'est fait serviteur, et comme l'écrit Ésaïe :

*« En fait, ce sont nos souffrances qu'il a portées, ce sont nos douleurs qu'il a supportées, et nous, nous l'estimions touché, frappé par Dieu et humilié. Mais lui, il était déshonoré à cause de nos révoltes, broyé à cause de nos perversités : la sanction, gage de paix pour nous, était sur lui et dans ses plaies se trouvait notre guérison. » (Ésaïe 53, 4-5.)*

Un tel passage nous fait mieux comprendre l'alliance de Dieu avec Abraham (Genèse 15) et sa descendance, un peu comme si un père de famille et ses enfants avaient formé un projet commun qui demanderait tout un investissement bancaire. Mais c'est le père seul qui se serait porté garant en cas d'échec, n'exigeant de ses enfants que leur respect d'un code de travail. À la suite de nombreuses négligences de ses enfants, le projet n'ayant pas abouti, ce serait le père qui aurait entièrement assumé le remboursement de l'emprunt bancaire. Mais les enfants n'auraient pas accepté l'intervention du père et continueraient à tenter vainement de mener à bien le projet...

### **ÊTRE REVÊTUS DE LA JUSTICE DE DIEU**

Jésus nous affirme qu'il est venu accomplir la loi. Pas une loi diminuée ou réduite à sa plus simple expression, mais toute la loi. Dans cette parabole du Pharisien et du collecteur d'impôts, il montre comment notre humilité nous aide à être revêtus non pas de notre propre justice, mais de la justice de Dieu, celle qu'il nous donne par celui qui a accompli toute la Loi et les Prophètes :

*Jésus dit encore la parabole que voici à l'adresse de certains qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres :*

*« Deux hommes montèrent au temple pour prier. L'un était Pharisien et l'autre collecteur d'impôts. Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : "Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, malfaisants, adultères, ou encore comme ce collecteur d'impôts. Je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je me procure". Le collecteur d'impôts, se tenant à distance, ne voulait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : "Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis". Je vous le déclare : celui-ci redescendit chez lui justifié, et non l'autre, car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé". » (Luc 18, 9-14.)*

### **IDENTIFIÉS À SA MORT ET SA RÉSURRECTION POUR VIVRE EN LUI**

Ainsi, c'est la grâce de Dieu qui nous permet d'être justifiés. Mais être justifiés devant Dieu ne nous permet pas de continuer à vivre en perpétuant les attitudes et les comportements qui ont rendu cette grâce nécessaire. Nous ne pouvons rester justes qu'en vivant pleinement la grâce de Dieu, c'est-à-dire en restant réconciliés avec lui en permanence. C'est ce que Paul explique clairement :

*« Qu'est-ce à dire ? Nous faut-il demeurer dans le péché afin que la grâce abonde ? Certes non ! Puisque nous sommes morts au péché, comment vivre encore dans le péché ? Ou bien ignorez-vous que nous tous, baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés ? Par le baptême, en sa mort, nous avons donc été ensevelis avec lui, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du père, nous menions nous aussi une vie nouvelle. » (Romains 6, 1-4.)*

Dieu nous sort d'une fange dont nous ne pouvons pas nous sortir nous-mêmes, non pour que nous y retournions, mais pour que nous nous en éloignions le plus loin possible. Le prix de la grâce est effroyablement élevé : Dieu parmi nous, revêtu en son Fils de notre condition humaine déchue... Le péché a des conséquences tragiques. La conséquence ultime est la mort. N'oublions jamais cela.

Si nous avalons un produit indigeste, nous en payons les conséquences. Si nous résistons à l'Esprit de Dieu et le rejetons, c'est nous-mêmes qui nous séparons de Dieu et de sa grâce et c'est bien là ce qui ne nous est pas pardonné (le blasphème contre l'Esprit [cf. Marc 3, 29] ; le péché commis délibérément après avoir reçu la pleine connaissance de la vérité [cf. 2 Pierre 2, 20-21 ; Hébreux 6, 26]). Nous ne pouvons, *comme des chiens, retourner à nos vomissements ni, comme des truies, à peine lavées, nous vautrer dans le borbier* (2 Pierre 2, 23).

## SE NOURRIR DES ÉCRITURES

Bien sûr, dans un monde souvent hostile aux commandements de Dieu, il est difficile de ne jamais glisser, et nous ne pouvons pas compter sur notre nature faillible pour nous protéger de tout mal. C'est pourquoi nous devons nous nourrir des Écritures, dont la source d'inspiration est l'Esprit Saint (2 Timothée 3, 16), rester par nos lectures et la prière en communion avec l'auteur de notre Grâce, et nous garder de ce qui nous souille ou nous corrompt. Parce que la Grâce de Dieu nous a régénérés et fait de nous *le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en nous*, nous devons veiller à ne pas le détruire. *Le temple de Dieu est Saint et ce temple, c'est nous* (1 Corinthiens 3, 16-17). Notre justice, c'est celle de l'Esprit qui nous habite. Or, le fruit de l'Esprit – la manifestation de notre justice, c'est :

*L'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la foi, la douceur, la maîtrise de soi ; contre de telles choses, il n'y a pas de loi. (Galates 5, 22-23.)*

## CE QUE LA JUSTICE N'EST PAS : L'ÉGALITÉ SANS AMOUR

Nous nous faisons souvent une fausse idée de l'équité et de l'égalité. Devons-nous avoir une excellente santé, être beaux, profiter d'une immense fortune et jouir d'un grand bonheur conjugal et familial parce d'autres personnes proches de nous bénéficient de tout cela ? Est-ce cela la justice ? Nous associons souvent la notion de justice à celle de l'égalité : rémunération égale, égalité de chances, ou de refus de hiérarchie sociale. Il est bien évident que l'exploitation de l'homme par l'homme fait l'objet de nombreuses condamnations dans la Loi et les Prophètes, tout comme chez les auteurs du Nouveau Testament. Mais cette notion d'égalité, si elle devait rester séparée de celle de la grâce et de l'amour de Dieu, risquerait de nous amener à de graves aberrations et à une vue très pervertie de la justice, qui se nourrirait très vite de l'envie et de la jalousie. Jésus nous en donne un exemple particulièrement saisissant dans sa parabole des ouvriers de la onzième heure :

*« Le royaume des cieux est comparable, en effet, à un maître de maison qui sortit de grand matin, afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne. Il convint avec les ouvriers d'une pièce d'argent pour la journée et les envoya à sa vigne. Sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient sur la place, sans travail, et il leur dit : "Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui est juste." »*

(Le récit se répète pour la sixième heure, la neuvième et, finalement la onzième où le maître embauche une dernière équipe.)

*« Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : "Appelle les ouvriers et remets à chacun son salaire, en commençant par les derniers pour finir par les premiers." Ceux de la onzième heure vinrent donc et reçurent chacun une pièce d'argent. Les premiers, venant*



*à leur tour, pensèrent qu'ils allaient recevoir davantage ; mais ils reçurent, eux aussi, chacun une pièce d'argent. »*

(Ces ouvriers murmurent et considèrent que le maître de la vigne a été injuste.)

*« Mais il répliqua à l'un d'eux : 'Mon ami, je ne te fais pas de tort ; n'es-tu pas convenu avec moi d'une pièce d'argent ? Emporte ce qui est à toi et va-t'en. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien ? Ou alors ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ! Ainsi les derniers seront premiers, et les premiers seront derniers.' » (Matthieu 20, 1-16.)*

L'équité, ici, s'applique à la générosité du maître de la vigne. Dès le matin, le maître de la vigne engage des journaliers et convient avec eux d'un juste salaire. À plusieurs reprises au cours de la journée, il rencontre des hommes qui attendent patiemment qu'on leur propose un travail. À la fin de la journée, le maître de la vigne demande à son intendant de verser le salaire dû aux journaliers et de commencer par les derniers engagés. Il paie tout le monde de manière égale. Sa générosité l'oblige-t-elle à quadrupler le salaire convenu avec les premiers journaliers engagés ? S'il en était ainsi, nous aurions une définition très boiteuse de la justice ; nous aurions *le mauvais œil* devant la bonté, ce *mauvais œil* dont parle Jésus dans sa parabole.

#### **CE QUE LA JUSTICE N'EST PAS : UN DEVOIR DE PROTECTION DIVINE**

Une autre image, cependant très courante de la justice est celle d'un devoir de protection et de bénédiction attribué à Dieu. Ainsi, chaque fois que quelque chose va mal, chaque conséquence désastreuse d'un désordre quelconque, chaque catastrophe naturelle devient la responsabilité du Tout-Puissant, comme s'il était l'instigateur de nos démarches ratées, de nos maladies ou de celles de nos proches, de la mauvaise répartition des ressources naturelles dans le monde et de la faim des enfants d'Afrique, des souffrances des victimes des cataclysmes, bref, de tout ce qui fait mal dans ce monde. Nous questionnons alors la justice de Dieu – avant la nôtre – et nous nous révoltons contre lui ou encore, nous concluons à l'impossibilité de son existence : « *Si Dieu existait, ma petite sœur ne serait pas malade !* »

Notre sagesse est-elle infinie ? Comment pourrions-nous, êtres finis, connaître l'Infini (cf. Spinoza, *Éthique*, 1, 5 : 2°) ? Il y a beaucoup de choses que nous ne comprenons pas, particulièrement au sujet de la souffrance. Quand nous nous évertuons à vouloir expliquer la souffrance, en trouver les causes, nous risquons surtout d'ajouter au mal de ceux qui la subissent. De même quand nous leur trouvons des interprétations théologiques. D'abord, nous n'avons pas à justifier Dieu... Sommes-nous les amis de Job ? Et qui sommes-nous pour condamner quiconque ? Il y a vraiment bien des choses que nous ne comprendrons jamais. C'est pourquoi, tout comme Jésus, qui pleurait à la mort de Lazare, devant la souffrance, nous ne pouvons qu'offrir notre empathie, notre

compassion et, surtout, notre disponibilité si celle-ci s'avère utile et peut, d'une manière ou d'une autre, aider à soulager cette souffrance.

### **LA JUSTICE DE DIEU OU NOTRE JUSTICE ?**

*Lui, le Rocher, son action est parfaite, tous ses cheminements sont judicieux ; c'est le Dieu fidèle, il n'y a pas en lui d'injustice, il est juste et droit. (Deutéronome 32, 4.)*

Dieu n'est pas silencieux – encore faut-il savoir l'écouter. Dans les Écritures, nous lisons que Dieu s'adresse à son peuple, d'abord par la voix et les écrits de Moïse et des prophètes, puis en la personne de son Bien-aimé fils Jésus-Christ, *Dieu parmi nous*, Parole vivante et, après le départ de Jésus, que Dieu continue de s'adresser à ceux qui l'ont reçu par la voix du Saint-Esprit.

### **FAIRE CONFIANCE À DIEU OU DOUTER ET SE PASSER DE LUI**

On pourrait alors dire que, pour nous, tout se joue à nouveau comme à l'origine, quand Dieu s'adresse à l'homme et à la femme, auxquels il confie la gestion de sa création (cf. Genèse 1, 28). Dans le jardin où Dieu les a placés se trouvent deux arbres parmi d'autres : l'arbre de vie – celui de l'obéissance, de la confiance en Dieu, en sa Parole ; l'arbre de la connaissance du bien et du mal, celui de l'interdit, de la transgression de l'ordre divin, avec sa malédiction. L'homme et la femme – Adam et Ève dans le récit de la Genèse – ont le choix : faire confiance à Dieu et vivre la vie de Dieu ou douter de la justice de Dieu et choisir leur propre justice en défiant l'ordre divin.

Aujourd'hui, grâce à l'œuvre de Jésus-Christ, le message est clair pour nous : nous avons à nouveau le choix entre un acte de confiance et un acte de rejet. Nous nous retrouvons en quelque sorte devant le dilemme d'Adam et Ève dans le Jardin d'Éden, tentés par le serpent de devenir des dieux à la place de Dieu en créant leur propre justice, ou recevoir la vie en renonçant à défier Dieu et en lui obéissant :

*Le serpent dit à la femme : « Bon, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance du bonheur et du malheur. » (Genèse 2, 4.)*

Nous avons donc un choix très clair entre deux attitudes possibles. La première, celle d'écouter Dieu qui nous parle par le Saint-Esprit et sa parole écrite et lui obéir en recevant la vie abondante offerte par Jésus-Christ, un peu comme la femme samaritaine à laquelle Jésus explique que l'eau qu'elle puise avec son seau n'étanchera pas sa soif, mais que :

*« Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; au contraire, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante en vie éternelle. » (Jean 4, 14.)*

### **ACCEPTER LA JUSTICE DE DIEU ET LA VRAIE VIE**

Accepter l'eau vive que nous offre le Fils de Dieu, c'est accepter la justice de Dieu et renoncer à notre propre justice. C'est la leçon que nous apporte le livre de Job, qui traite longuement de la justice de Dieu confrontée à celle que prétendent avoir les hommes, ou encore celle que les hommes attribuent à Dieu. Les amis du malheureux cherchent des causes aux calamités qui ont frappé leur ami. Job, lui, défend son intégrité et demande des comptes à Dieu. Finalement, Job reconnaît qu'il ne lui appartient pas de décider de la justice de Dieu. Il se soumet à la justice souveraine de son Créateur. Et c'est alors qu'il se trouve réhabilité, plus grand et plus béni qu'il ne l'a jamais été.

### **CHOISIR NOTRE PROPRE JUSTICE**

La deuxième attitude, c'est celle d'Adam et Ève : choisir notre propre justice, nous séparant ainsi de l'arbre de vie. Cette attitude, c'est celle qu'ont choisie tant de nos semblables à travers les siècles et les lieux : par manque de foi en Dieu, avant le Christ, les Hébreux morts dans le désert, puis Israël jusqu'à la dispersion ; au temps du Christ, ceux qui, refusant de croire en lui, l'ont livré aux Romains pour le crucifier ; après le Christ, tous ceux qui rejettent l'appel de l'Esprit Saint et refusent la grâce de Dieu.

### 3. 3. LE PARDON

Jésus a enseigné à ses disciples comment prier ; ce qu'ils devaient demander à Dieu dans leur prière à leur Père céleste. Le pardon fait partie de cette prière – *Pardonne-nous nos offenses comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Le pardon en est même une partie essentielle puisque Jésus prend la peine de le commenter :

*« En effet si vous pardonnez aux hommes leur faute, votre père céleste vous pardonnera à vous aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes. »* (Matthieu 6,14.)

Le pardon – tenir quitte quelqu'un d'un tort – contribue à réduire, limiter, voire défaire ou annihiler les conséquences du mal – la rancune, l'inimitié, voire la haine entre les personnes. En fait, dans la vie de tous les jours, cette remise d'une faute à quelqu'un que nous côtoyons signifie que nous avons renoncé à rendre le mal pour le mal, l'insulte pour l'insulte, le coup pour le coup, le silence pour le silence, le mépris pour le mépris, la haine pour la haine. Ce pardon signifie que nous avons choisi de rendre le bien pour le mal, le geste amical pour l'action malveillante, l'intérêt d'autrui pour le mépris, l'ouverture pour le silence, l'amour pour la haine. Voilà les bienfaits du pardon mis en application par une réponse ou un geste positifs à des paroles ou à des actes négatifs.

#### **PARDONNER, C'EST LE CHRIST EN NOUS**

Ce pardon est d'autant plus difficile qu'il est contraire à notre nature et à ce qui se passe dans le monde autour de nous, où les représailles sont monnaie courante entre les nations. Le pardon appartient à Dieu ; est un don de Dieu. Le pardon de Dieu est le fruit de l'amour éternel de Dieu, un amour qui s'est incarné en son Fils bien-aimé :

*Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique* (Jean 3, 16).

Dieu a donné son Fils et l'a laissé assumer la conséquence de notre condition humaine, allant jusqu'à être trahi et livré à la mort, pour le pardon de nos fautes :

*Pendant le repas, Jésus-Christ prit du pain et, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit ; puis, le donnant aux disciples, il dit : « Prenez, mangez, ceci est mon corps. » Puis il prit une coupe et, après avoir rendu grâce, il la leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'alliance versé pour la multitude, pour le pardon des péchés. »* (Matthieu 26, 26-28)

Le pardon, don de Dieu, est ce qui caractérise la croissance du Christ en nous : la nouvelle créature pousse l'ancienne créature dehors. Elle prend de plus en plus de place, diminue celle de l'ancienne. En effet, nous voyons notre nature telle qu'elle est, certes, avec des qualités, mais aussi avec ses mauvais aspects, ses rancunes, ses sentiments malveillants. Et cette nature corrompue, nous la voyons clouée sur la croix avec le Fils aimant qui donne sa vie pour ceux qu'il aime, pour nous. Nous voyons cette ancienne

nature portée par le Christ, comme les Hébreux voyaient le serpent d'airain élevé dans le désert :

*« Et comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'homme soit élevé afin que quiconque croit ait, en lui, la vie éternelle. Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »* (Jean 3, 14-16.)

La foi qui sauve est alors opérante et c'est le Christ ressuscité qui vit en nous, qui grandit en nous :

*« Ta Parole, ô Dieu, est ma part. »* (Psaume 119, 57.)

*« Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. Car ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. »* (Galates 2, 20.)

#### **AVANT QUE NOUS AYONS PARDONNÉ**

Combien d'entre nous ne se sentent-ils pas paralysés à la vue d'une personne qui leur est hostile ? Ou encore remplis de colère ? Ou tout simplement tristes et peïnés ? Beaucoup diront qu'ils sont devenus indifférents, qu'ils ont oublié, qu'ils ont tourné la page... Mais, au fond de nous-mêmes, ne savons-nous pas que nous sommes désormais incapables de relations parfaitement normales avec cette personne qui nous a diffamés, ou encore qui a agi malhonnêtement avec nous ou l'un de nos proches ?

La plupart du temps, en parlant en toute confiance à notre entourage d'un incident ou d'un événement passé, nous justifions ou rationalisons une rupture en évoquant notre besoin de vérité et de justice. Bien sûr, nous pouvons pardonner, nous restons ouverts (aux excuses ou à la demande pardon de l'autre), mais nous nous faisons un devoir de continuer à condamner le mal au nom de la vérité et de la justice. En fait – et c'est bien légitime ! – nous ne parvenons pas à oublier le mal qu'on nous a infligé. Au fond de nous-mêmes, tout ce que nous souhaitons, c'est que ce mal soit exposé et condamné publiquement. Avons-nous réellement pardonné ou faisons-nous semblant de le faire ?

#### **AVONS-NOUS VRAIMENT PARDONNÉ ?**

Souvent, parce que nous sommes chrétiens, nous nous croyons obligés de pardonner. Mais un pardon par obligation n'est pas un vrai pardon. Et les personnes qui nous ont offensés, à moins qu'il n'y ait eu confrontation, explication et pardon exprimé, restent nos offenseurs et, en réalité, le malaise persiste entre nous. L'animosité n'est pas dissipée. Et l'animosité fait mal : plus elle dure, plus le mal peut s'aggraver. Nous avons sans doute pardonné en pensée, intellectuellement, mais ce pardon n'est pas apparent, n'est pas perceptible à ceux qui nous ont offensés. L'une des conséquences de ce malaise

se traduit par un comportement d'évitement, d'éloignement et parfois de fuite. Avons-nous véritablement pardonné ?

### **PARDONNER POUR ÊTRE PARDONNÉS**

Quand nous pensons au pardon de Dieu à notre égard et que nous en mesurons l'ampleur, nous comprenons que si le Christ vit en nous, notre pardon doit aller jusqu'à la pleine mesure de son pardon. Bien sûr, les circonstances ne sont pas toujours faciles. La personne qui nous a fait du mal peut continuer à le faire, renouveler offense après offense. D'où la question de Pierre à Jésus :

*« SEIGNEUR, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » (Matthieu 18, 21-22.)*

Et Jésus continue d'illustrer le pardon par la parabole du débiteur sans pitié qui, après que le roi lui eût fait grâce d'une dette immense, fit jeter en prison un compagnon qui lui devait une somme modique. Le roi, l'apprenant, le livra aux tortionnaires, en attendant qu'il eût remboursé tout ce qu'il devait. Jésus conclut :

*« C'est ainsi que mon père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur. » (Matthieu 18, 35.)*

### **DU FOND DU CŒUR**

La question qui se pose alors est la suivante : comment pardonner du fond du cœur ? Si le pardon n'est pas une obligation, ne serait-ce pas une possibilité, une capacité, une puissance que nous donne l'esprit de Dieu agissant en nous ? Ne serait-ce pas là précisément la vie du Christ en nous ? Et cette puissance est une puissance de guérison. Pour nous d'abord, parce que nous avons besoin d'être libérés de ce qui nous oppresse, de cette force négative qui nous paralyse, de toute amertume. Pour les autres aussi, parce que seul le pardon peut amener à la réconciliation et rétablir des relations harmonieuses autour de nous. Parce que le Christ vit en nous, nous pouvons devenir *des personnes qui font œuvre de paix et être appelés fils de Dieu* (Matthieu 5, 9).

### **LE PARDON, UNE OUVERTURE AU MENSONGE ET À L'INJUSTICE ?**

Mais que se passe-t-il quand nos offenseurs abusent de notre pardon en tirant avantage de notre attitude conciliante, ou encore quand notre ouverture devient une ouverture au mensonge et à l'injustice ? Nous croyons qu'il s'agit là d'une confusion malheureuse entre deux réalités de nature différente. D'une part, nous avons cette ouverture du Christ à l'autre, quel que soit l'état de ce dernier. D'autre part, nous avons la gestion d'une relation dans la vérité et la justice. Pardonner ne doit jamais faire de nous les complices d'un mal ni des gens commodes qui recherchent des compromis avec la vérité et la justice. Jésus accepte de converser avec des Pharisiens (cf. Nicodème,

Jean 3, 1-21) ou de manger à leur table (cf. Simon, Luc 7, 36-50), mais leur dit sans détour la vérité. De même, nous pouvons pardonner du fond du cœur à ceux qui nous offensent tout en dénonçant et en rejetant ce qui est faux et injuste.

### **GÉRER UNE RELATION DE PARDON**

Nous sommes bien conscients que cette différenciation peut être extrêmement délicate à faire. Par exemple, dans une situation conjugale, comment pardonner une infidélité et ne pas accepter l'adultère ? Ou encore, comme employeur, pardonner un vol tout en le dénonçant ? Notre foi en la puissance de Dieu peut être alors mise à l'épreuve. Mais encore une fois, c'est l'exemple du Christ, d'abord avec nous, et à travers les Écritures qui pourra nous guider. Et c'est le même esprit, l'Esprit Saint qui nous aura poussés à pardonner qui nous apprendra à gérer cette relation de pardon dans la vérité et la justice.

Nous apprendrons alors à aimer les personnes tout en rejetant ce qu'elles font et en nous en dissociant partiellement ou totalement, selon les situations, parce que nous sommes temples de Dieu et que l'Esprit Saint habite en nous.

### **PARDONNER CEUX QUI NE NOUS DEMANDENT PAS PARDON**

Reste le problème du pardon aux individus qui nous font du mal et ne s'en repentent pas, ne le reconnaissent même pas. Comment pardonner ceux qui nous persécutent ? Quelle attitude devons-nous prendre face à une situation d'abus ? Notre générosité peut être sollicitée par une personne contrite, assez humble pour nous demander de l'excuser, même s'il s'agit d'une récidive. Mais qu'allons-nous ressentir quand nous recevons des coups d'une personne arrogante, méchante, perverse ? Nous ne sommes pas masochistes, et nous n'avons pas à souffrir le mépris des autres parce que nous nous réclamons du Christ.

Là encore, deux attitudes sont possibles : nous nous confions en Dieu et en sa justice parfaite, et nous lui remettons notre cause. Alors, tout en dénonçant le mal, nous pouvons pardonner, comme le Christ a pu implorer le pardon de Dieu sur ceux qui le crucifiaient :

*« Arrivés au lieu dit “le Crâne”, ils le crucifièrent ainsi que les deux malfaiteurs, l'un à droite, et l'autre à gauche. Jésus disait : “Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font.” » (Luc 23, 33-34a)*

Jésus intercède pour ceux qui le crucifient, non repentants, violents contre lui. La repentance n'est donc pas une condition de pardon. Étienne fait de même lors de son martyre :

*« Tandis qu'ils le lapidaient, Étienne prononça cette invocation : "SEIGNEUR Jésus, reçois mon esprit." Puis il fléchit les genoux et lança un grand cri : "SEIGNEUR, ne leur compte pas ce péché." Et sur ces mots il mourut. » (Actes 7, 59-60.)*

Dans l'Ancienne Alliance, David lançait des imprécations contre ses ennemis (cf. les nombreux psaumes où David le fait). La grande révolution chrétienne, c'est qu'ayant payé le prix du péché de l'humanité, la conséquence de nos erreurs, ayant porté nos souffrances et nos meurtrissures, le poids de nos iniquités, le Christ a parfaitement incarné l'amour de Dieu pour nous (Jean 3, 16). Aussi, dans la Nouvelle Alliance, lorsque notre vie, c'est Christ, lorsque nous avons confié la direction de notre vie au SEIGNEUR de notre vie, *c'est lui en nous* qui peut pardonner et aimer nos ennemis. Jésus – Dieu parmi nous – *est notre justice, est notre pardon.*

## **DEUX ALLIANCES ?**

La question qui nous vient alors à l'esprit est celle de l'autorité des Écritures – ou encore, celle d'une contradiction apparente entre l'enseignement de l'Ancien Testament et celui du Nouveau Testament. Si nous acceptons de croire que c'est l'autorité de Dieu qui s'exprime à travers les Écritures, et non l'autorité des Écritures en tant qu'Écritures, une réponse à cette incohérence s'impose alors. Certes, la nuance est subtile, mais nous pouvons comprendre que l'histoire de la création, tout comme celle du peuple de Dieu, telles que relatées dans l'Ancien Testament exprime, d'une part, un enseignement et des commandements et, d'autre part et simultanément, l'histoire d'un peuple et de ses interactions avec Dieu et son environnement. Le Nouveau Testament, écrit par les témoins du Christ, Parole faite chair (Jean 1, 14), n'est plus une simple série de livres historiques, sapientiaux ou prophétiques réunis en un seul, comme l'Ancien Testament, mais l'exposition d'une personne, le Fils de l'homme, Jésus, auquel Dieu a délégué toute autorité :

*« Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. » (Matthieu 28, 18.)*

Paul reprend cette affirmation dans son *Épître aux Philippiens* :

*« C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que le SEIGNEUR, c'est Jésus-Christ, à la gloire de Dieu le Père. » (2, 9-11.)*

Au commencement, Dieu a entrepris une œuvre grandiose qui est beaucoup plus que l'histoire du salut d'un peuple, et si l'Ancien Testament porte essentiellement sur l'alliance problématique du Créateur avec un peuple à la nuque raide (Deutéronome 9, 13), un peuple que Dieu envisage d'exterminer, mais ne le fait pas grâce à l'intercession de Moïse (Deutéronome 9, 26-29). En fait, tout en exprimant magistralement l'interaction de Dieu avec différents membres du peuple élu, une interaction dont la



lecture nous enrichit et nous sert de rails précieux, de lumière sur un sentier souvent difficile à suivre, l'Ancien Testament *n'est pas l'autorité divine*. Un livre n'est pas Dieu. Dieu est venu jusqu'à nous *en la personne de Jésus-Christ* : c'est Jésus qui est l'autorité divine.

La première alliance, avec la loi, s'est soldée par un échec de l'humanité pour rencontrer la perfection de Dieu, pour parvenir à la justice et à la droiture de Dieu. C'est pourquoi Dieu s'est abaissé jusqu'à venir parmi nous accomplir la loi pour nous. Voilà l'histoire de la nouvelle alliance qui, loin de contredire la première, en est la conclusion heureuse. La malédiction s'est transformée en bénédiction. L'imprécation se transforme en pardon, c'est la marque de la Nouvelle Alliance.

## 4. AIMER

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » (Lévitique 19, 18 ; Matthieu 19, 19 ; 22, 39 ; Galates 5, 4 ; Jacques 2, 8.)

### COMME TOI-MÊME

Et si nous ne nous aimions pas ? Ce commandement est-il double – aimer l'autre et aussi nous aimer nous-mêmes, ou présuppose-t-il que nous nous aimions et devrions aimer notre prochain du même amour que celui que nous nous portons naturellement ? Nous avons parfois l'impression que les gens qui nous entourent, à les voir vivre, n'éprouvent pas beaucoup d'amour pour eux-mêmes. Les désordres dans lesquels ils se sont laissé entraîner leur rendent la vie impossible. Les excès auxquels ils s'adonnent leur gâchent l'existence, tout autant la leur que celle de leurs proches. Cette simple constatation met un bémol à ce merveilleux commandement : si nous ne nous aimons pas parfaitement, si nous ne sommes pas parvenus à faire la paix avec nous-mêmes et à donner à nos vies un sens absolument positif, dans une parfaite sérénité, dans quelle mesure voudrions-nous faire partager aux autres ce que nous n'avons pas réussi à trouver pour nous-mêmes ?

### QU'AVONS-NOUS À OFFRIR ?

Réfléchissant à cette question, nous constatons que ce sont souvent nos désirs égoïstes qui conduisent à la destruction de l'âme, plus encore que les circonstances imprévues et les contingences provoquées par le comportement d'autrui. N'est-il pas vrai qu'une dépendance, quelle qu'elle soit – âpreté au gain et toutes ses variantes matérialistes, passion du pouvoir et besoin de dominer, faiblesses malsaines par rapport à l'alcool, les médicaments ou la drogue, tabagie, jeu compulsif, passion des femmes ou dérèglement moral et bien d'autres problèmes graves – est le fruit à court, à moyen ou à long terme d'un désir égoïste, comme le résume si bien Jacques dans sa *Lettre* ?

« *Chacun est tenté par sa propre convoitise, qui l'entraîne et le séduit. Une fois fécondée, la convoitise enfante le péché et le péché, arrivé à la maturité, engendre la mort.* » (1, 14-15.)

Certes, les années aidant, la maturité qu'apportent les expériences douloureuses de la vie agissant, nous avons peut-être appris que l'amour ne se confond pas au désir ou à la convoitise. Il serait bien facile d'aimer tout ce qui est beau, tout ce qui attire, tout ce qui sent bon... Nous avons sans doute compris que l'amour prend une tout autre dimension, celle du don de soi, de l'altruisme. Mais la question demeure : nous sommes-nous suffisamment aimés pour partager cet amour avec l'autre, aimable ou peu aimable ? Avons-nous quoi que ce soit à offrir ? Sommes-nous encore assez entiers, assez solides pour inviter quelqu'un dans notre demeure spirituelle ?

Bref, en dehors de nos biens matériels, avons-nous quoi que ce soit de beau à partager ?

### **AIMER DES ÊTRES QUI NOUS FONT DU MAL ?**

Ces interrogations peuvent sembler saugrenues si nous ne leur apportons pas un contexte précis. Pensons ici à un être malmené par la vie, qui a grandi dans une famille difficile, un peu comme la Cendrillon des *Contes de Perrault*. Imaginons donc une personne avec un père violent et des frères et sœurs s'étant à mille et une reprises comportés comme des prédateurs. Dépouillée de ses droits les plus légitimes, elle trouve enfin une oasis de paix, un lieu de repos, des circonstances agréables qui font vraiment contraste avec le milieu hostile, accapareur, aux rebondissements pénibles qu'elle a enduré toute sa vie. Et voilà qu'un demi-frère, surgi d'on ne sait où, tombe dans le petit nid qu'elle s'est bâti de peine et de misère et vient menacer cette tranquillité si chèrement acquise et si fragile. *Aime ton prochain comme toi-même, ne te détourne pas de ton semblable...* Jusqu'où pousser l'amour du prochain ? Après la chemise et l'autre joue, que faut-il tendre à celui qui demande ce qui nous appartient ? La fourmi, qui a fait ses provisions tout l'été, doit-elle partager ses maigres ressources et entrer dans le désordre de la cigale prodigue et insouciant ?

Inspirée par l'amour du prochain, cette sœur encore fragilisée par la vie accueille le malheureux, le vêt, le nourrit, le soigne, entreprend de l'aider à retrouver une place décente dans la société. Le SEIGNEUR de l'univers ne lui a-t-il pas dicté ce comportement d'amour et de partage, d'abord par la voix de son prophète Ésaïe :

*« Le jeûne que je préfère, n'est-ce pas ceci : dénouer les liens provenant de la méchanceté, détacher les courroies du joug, renvoyer libres ceux qui ployaient, bref, que vous mettiez en pièces tous les jougs ! N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé ? Et encore : les pauvres sans abri, tu les hébergeras, si tu vois quelqu'un nu, tu le couvriras ; devant celui qui est ta propre chair, tu ne te déroberas pas. Alors ta lumière poindra comme l'aurore, et ton rétablissement s'opérera très vite. » (Ésaïe 58),*

puis Jésus lui-même dans l'Évangile, par la parabole des Brebis et des chèvres (Matthieu 25, 31-46) :

*« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi... »,*

et, dans l'Église apostolique, le frère de Jésus, Jacques :

*« Si un frère ou une sœur n'a rien à se mettre et pas de quoi manger tous les jours, et que l'un de vous leur dise : "Allez en paix, mettez-vous au chaud et bon appétit", sans que vous leur donniez de quoi subsister, à quoi bon ? » (Jacques 2, 15-16.)*

Le fils prodigue n'a-t-il pas dilapidé tous ses biens et le père miséricordieux ne l'attend-il pas sur le chemin du retour ? Le bon berger n'abandonne-t-il pas son troupeau et ses biens pour aller chercher la brebis égarée dans l'espoir de lui sauver la vie et de la ramener au bercail ?

### **SE FAIRE RENDRE LA MAL POUR LE BIEN**

Mais voilà... Aussitôt installé, pansé, réconforté, nourri, les mauvaises habitudes reprennent le dessus et l'enfer pointe à nouveau à l'horizon. La violence verbale ressuscite, les demandes reprennent. Va-t-elle sacrifier ses économies aux excès du frère ? À son tabagisme, à ses dépendances en médicaments, à ses amours désordonnées ? Voilà le genre de préoccupations dont il faut tenir compte, parce qu'elles s'inscrivent dans la réalité de tous les jours. Quel amateur de cinéma d'un certain âge ne se souvient-il pas, n'a-t-il pas été profondément bouleversé par les images de Luis Buñuel dans *Viridiana* (1961), où l'héroïne, héritière avec un cousin du domaine d'un oncle indigne, renonce au cloître et décide de consacrer sa vie et sa propriété aux pauvres ? Un soir de fête, les pauvres, ces misérables que Viridiana a aidés et qu'elle a malencontreusement invités à sa table se soulent, pillent la maison et tentent de violer leur bienfaitrice...

### **LA QUESTION CRUCIALE**

Oui, que faire de cette réalité si gênante, qu'on ne peut ignorer sans s'écarter de la vérité, qu'on ne saurait mettre de côté quand on prêche l'amour « inconditionnel » aux fidèles d'une église ? L'amour du père envers son fils prodigue *n'a-t-il justement pu s'exprimer qu'à la suite du retour du fils ?* N'est-il pas justement *conditionné* par la *techouva* du fils, cette conversion, ce retour, cette *metanoïa*, cette repentance sans laquelle rien n'aurait été possible ? Quand le berger va chercher sa brebis égarée et la prend dans ses bras robustes pour la ramener au bercail, celle-ci ne se laisse-t-elle pas porter, *sans condition*, sans résistance à son gardien parce qu'elle a bien compris, toute seule au fond de son ravin, qu'elle était perdue ?

Si, fidèles à l'Évangile, nous tendons la main à notre ennemi, et allons jusqu'à lui offrir le gîte et le couvert, et même nos propres vêtements, devons-nous lui permettre d'entrer chez nous avec ses armes destructrices, ses idoles et ses habitudes, tout ce que nous avons fui toute notre vie ? Allons-nous plutôt le laisser mourir de froid et de faim sur notre seuil s'il refuse de se dessaisir de ce dont nous avons pris ombrage ? Qu'allons-nous faire s'il nous tend la main ? Et si, une fois entré en acceptant *nos conditions*, il ne les respecte pas ? Allons-nous le chasser dans la rue où nous savons pertinemment qu'il se trouvera comme un étranger dépourvu de toute protection sociale parce que sans statut légal, sans aucune ressource ?

*S'aimer comme soi-même...* Admettons que nous nous aimions, mieux, que nous vivions une vie qui démontre cet amour d'une existence dont nous prenons le plus grand soin. Avons-nous à aimer l'autre *plus* que nous-mêmes en accueillant un frère qui remet en question tous nos efforts, qui anéantit sans même le vouloir notre bien-être, qui renverse nos balises, qui piétine les platebandes amoureusement entretenues, notre petit jardin jalousement protégé et arrosé chaque matin – notre culte personnel, nos lectures, nos moments de méditation soudain dérangés, bousculés, rendus impossibles par la présence bruyante et désorganisatrice de notre hôte ? Et nos finances, si bien gérées, notre comptabilité sans dettes, notre prévoyance toute chamboulée par les besoins dévastateurs de l'autre envahisseur, ses urgences médicales, son appétit féroce, ses habitudes coûteuses sans lesquelles il ne semble pas pouvoir subsister... Devons-nous passer notre temps à lui interdire les appels longues distances, la cigarette, les somnifères dont il ne peut se passer tant il boit de café, et tous ces détails dont nous, nous nous passons si bien, mais avons-nous le droit d'en priver ceux dont nous nous occupons, leur imposer notre frugalité, nos restrictions, nos manières d'économiser, bref, nos habitudes de fourmi ?

#### **LE SAINT-ESPRIT, LES ÉCRITURES ET LA « DROITE RAISON »**

Tout comme quand nous nous sentons submergés par diverses tentations, tout comme quand le mal nous assaille de toutes parts, tout comme quand, nous connaissant trop bien, sachant ne pas avoir suffisamment de force interne pour lutter victorieusement contre l'Adversaire, nous remettons notre vie entre les mains de notre cher Souverain : « *Que ta volonté soit faite sur la terre comme aux cieux... Ne nous soumetts pas à la tentation, mais délivre-nous du mal... Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, au siècle des siècles* », nous nous laissons emporter par le souffle divin, le Saint-Esprit qui n'est jamais en contradiction avec les Écritures qui, elles, ne contrarient jamais la « *vraie et droite raison* » (cf. Robert Barclay, *La lumière intérieure source de vie*, De la révélation immédiate, XV).

Et c'est alors que le SEIGNEUR va nous permettre de faire la part des choses et d'agir comme lui aurait agi pour la gloire de son Père. Dans la parabole du banquet, où se retrouvent tous ceux qui vagabondaient sur les chemins, l'invité qui n'avait pas revêtu une robe blanche se fait jeter dehors (Matthieu 22, 12-13)... Il est évident que nous ne pouvons pas envisager de nous rendre complices d'un comportement malhonnête, d'un vol, de l'injustice de qui que ce soit, fût-il notre frère. Nous devons également nous assurer de protéger ceux qui nous entourent, enfants, mari ou femme, entourage. Quand nous avons fait ce que notre cœur nous poussait à faire, pensons à nos responsabilités. Ces renoncements auxquels nous pouvons consentir nous-mêmes, il est hors de question de les imposer aux autres ! Et malheureux celui par qui la chute arrive (Luc 17, 1) ! Jude, un frère de Jacques, nous donne une clé dans son *Épître* :

*« Ceux qui hésitent, prenez-les en pitié ; sauvez-les en les arrachant du feu ; pour les autres, prenez-les en pitié, mais avec crainte, haïssant jusqu'à la tunique souillée par leur chair. » (v. 22-23.)*

### **L'AMOUR, LA CHARITÉ...**

Quand nous pensons à l'amour, nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer cet hymne qu'écrivit Paul à ses lecteurs de Corinthe. Des mots malheureusement galvaudés, réchauffés à toutes les sauces et que les fidèles de toutes les confessions ont trop souvent entendus rabâcher sans toujours avoir la patience ou la volonté d'approfondir leur sens et leur portée dans leur vie personnelle.

Mais avons-nous bien compris ce qu'est l'amour ? Est-ce suffisant de comprendre, en gros, que l'amour n'est pas le désir, que l'amour consiste à donner pour savoir de quoi il retourne ? S'il nous est facile de comprendre que l'amour n'est pas ce mouvement de notre être vers quelque chose ou quelqu'un qui provoque en nous une émotion positive, est-il inversement un don de nous-mêmes à ce qui ne nous attire pas ? Si c'était le cas, nous devrions aussi tenir pour chères et aimer bien des choses haïssables, que nous abhorrons et qui sont également réprouvées de Dieu... Il nous faut donc exercer notre discernement et tenter de comprendre ce que l'amour n'est pas.

Nous croyons que le plus grand problème que nous puissions avoir (et qui nous empêche de saisir ce qu'est l'amour et ce qu'il n'est pas), c'est cette fixation affective à nous-mêmes, ce narcissisme qui nous rend incapables de ressentir les êtres et les choses (sans passer par nous-mêmes) à l'extérieur de notre bulle, de nos propres sentiments, de nos mesures, de nos valeurs, de notre manière de trancher entre le bien et le mal. Ce qui nous conduit à parler essentiellement de nous, d'en arriver à des analyses sans fin de notre personnalité morale, sinon physique : voilà l'essence de l'égotisme, cette disposition à parler de nous-mêmes, nous nous analyser constamment... Nous en venons alors à aimer à notre manière et dans nos limites, à aimer l'autre pour nous rassurer, pour grandir l'image que nous avons de nous-mêmes. Voilà pourtant le contraire de la charité dans le tableau que nous en fait Paul dans son *Épître aux Corinthiens*, chapitre 13 :

*« Quand je parlerai en langues, celles des hommes et celles des anges, s'il me manque l'amour, je suis un métal qui résonne, une cymbale retentissante. » (v. 1.)*

### **NOUS OU DIEU ?**

Nous pouvons nous répéter mille fois notre amour de Dieu, prier sans fin et en arriver à devenir un cri, l'expression même de toutes nos fibres religieuses, de toute notre sensibilité au divin et à la perfection de Dieu. Le problème est que ce Dieu si révérend est trop souvent une image projetée sur l'écran géant de notre imagination, un dieu qui a pris nos formes humaines, nos standards, notre conception finie de l'infini,

nos dires de l'indicible. Oui, nous pouvons devenir forts, durs, solides comme l'airain parmi les autres métaux. Nous pouvons ressembler à un organe puissant et même donner l'illusion d'un orchestre symphonique, mais nous restons un airain qui sonne ou une cymbale qui retentit. En effet, ce ne sont pas les autres qui nous sont chers, c'est encore nous-mêmes, notre relation avec notre Dieu, notre justification devant l'image que nous nous en faisons... Nous parlons peut-être la langue des hommes et des anges, nous ne parlons pas la langue de Dieu, ce Dieu pour lequel nous étions si chers qu'il a donné ce qu'il avait de plus précieux pour nous racheter, Sa parole, Son élu, Son Fils bien-aimé, en fait, Lui-même pour nous. Non, nous parlons notre langue, celle des hommes, peut-être celle des anges, mais nous ne vivons pas la charité exprimée par le don de Jésus-Christ qui donne sa vie pour ses amis, qui va jusqu'à ce cri déchirant sur la croix, « *Éli, Éli, lema sabaqthani ? – Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Matthieu 27, 46), cet état d'aliénation suprême... Nous, nous ne nous sommes malheureusement pas vraiment oubliés, aliénés de notre nature légitime, de notre ego pour aimer l'autre... nous nous sommes seulement éduqués, améliorés, affinés. Mais nous restons prisonniers de notre bulle, de notre système de référence, attachés à notre vision de nous-mêmes.

#### **ATTENTION AUX PIÈGES DE L'OISELEUR**

Mais attention ! Dans notre effort pour aimer l'autre, dans cet examen de conscience qui nous amène à ce constat d'insuffisance, d'amour imparfait, nous risquons fort de tomber dans le piège de celui auquel nous tenons la main. Ce piège, c'est celui que nous réserve quelqu'un qui voudrait bénéficier des effets pratiques de l'amour que nous tentons de lui exprimer tout en maintenant la jouissance de ses égarements. Allons-nous accepter de nous imprégner des désordres de l'autre et, en voulant faire la démonstration de notre compassion, nous aligner sur ces égarements ? La compassion que produit la foi en Jésus ne signifie pas que nous allons entrer dans les passions de l'autre *ni être passionnés avec lui*. Elle signifie plus particulièrement que *nous pâtissons* avec lui, c'est-à-dire que nos entrailles ressentent la souffrance qu'il éprouve – pour autant qu'il l'éprouve réellement – dans sa situation pénible. Nous ne devenons en rien ses complices, nous n'épousons pas ses travers ni ses offenses – ce ministère a été celui du Christ mourant sur la croix pour nos offenses, pas notre ministère...

#### **LA PITIÉ**

En fait, le mot *pitié* décrit mieux cet accompagnement dans la misère de notre proche. Quand il nous est cher, quand nous l'aimons, nous portons avec lui sa souffrance. Mais cette souffrance, ces tourments, nous ne pouvons pas les porter à sa place, car nous ne saurions prendre sa place devant Dieu, seul le Christ possède cette capacité ! Voilà le vrai sens de la compassion, la compassion qui ne nous associe jamais à la vision faussée de la réalité qu'éprouve notre proche dans ses égarements, ses écarts,

ses divagations, ses excès, bref, tout ce qui a pu l'amener à subir ce qui lui est tombé dessus. Cette démarcation est vitale, elle représente plus qu'une simple nuance. Si elle nous semble fondamentale, c'est parce qu'autrement, sous le couvert d'une empathie coupable et d'une humilité déplacée, par crainte d'imposer nos standards à notre frère laxiste, nous risquons fort d'assimiler les siens. Et si nous assimilons ses standards, nous risquons par le fait même d'être entraînés dans sa chute, de l'accompagner dans un abîme d'où nous ne pourrions plus nous tirer. Alors qu'en lui résistant, nous aurions peut-être pu l'en préserver ou de l'en sortir, l'en arracher avec toute notre force, la force de ceux qui auront su rester debout et les pieds bien ancrés.

Cette compassion, cette recherche du bien de l'autre, ce prix que nous attachons à l'épanouissement de notre proche doivent absolument correspondre à la règle d'or qui résume tous les commandements : « aimer Dieu et aimer notre prochain *comme nous-mêmes* ». Si nous nous aimons, comment pourrions-nous envisager une vie désordonnée ? Pourrions-nous accepter les chaînes de la dépendance – alcool, tabac, médicaments, drogues diverses, mauvaises habitudes, immoralité, âpreté au gain, jalousies, colères, animosités, commérages, et toutes ces calamités qui accablent certains individus que nous observons autour de nous ? Si nous nous aimons, nous supplions Dieu de nous délivrer de toutes ces marques d'une nature humaine contaminée par le mal. Et si nous aimons notre proche, nous voulons l'en préserver et l'aider à fuir cette nature qui le conduit à sa destruction. Loin de prétendre *le comprendre, nous mettre dans sa peau, sympathiser avec lui, nous prouver notre empathie*, si nous l'aimons, nous allons combattre le mal avec lui. La compassion, donc, n'est pas une passion partagée, mais une association dans la souffrance, une *pitié positive*.

### **AIMER, MAIS AIMER BIEN**

Oui, cette démarcation est essentielle quand nous parlons d'aimer notre prochain comme nous-mêmes : si notre voisin est victime d'un incendie et se retrouve sur le trottoir, bien sûr, nous nous associons à son drame en l'invitant sous notre toit qui est le toit de notre SEIGNEUR. Mais si notre voisin est pyromane, l'aimer va se traduire par notre appel à la police et à son arrestation pour le protéger de lui-même et protéger les autres de son dérèglement. De même, nous ne nous ferons pas les pourvoyeurs des produits toxiques d'un intoxiqué, ou les complices d'un adultère. Nous ne pourrions jamais rester aveugles devant les manigances d'un pédophile, ou la violence faite à un être sans défense. Quant aux questions matérielles, à nos finances, en fait, nos biens sont ceux du Maître, et nous devons lui en rendre compte. Nous ne saurions dilapider les trésors qu'il nous a confiés. Mais, à côté des problèmes de trésoreries des individus qui ont, par négligence ou insouciance, dilapidé leur argent, il existe de vraies misères, une pauvreté due aux circonstances tragiques, aux guerres, aux tremblements de terre, aux tsunamis... Notre responsabilité est grande, Dieu nous a donné le libre arbitre et



nous devons assumer la responsabilité de toutes nos décisions. C'est là le vrai dilemme et la difficulté de *bien* aimer : tout comme nous ne saurions laisser mourir de faim ou de froid la personne qui se tient à notre porte, nous devons apprendre à gérer nos ressources pour venir en aide à ceux qui en ont le plus besoin.

### **SCIENCE ET FOI NE REMPLACENT PAS L'AMOUR**

*« Quand j'aurais le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères et de toute la science, quand j'aurais la foi la plus totale, celle qui transporte les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. » (v. 2.)*

Notre quête de perfection nous amènera peut-être à exploiter nos cordes sensibles, à jouer sans faute de cet instrument à l'image du Créateur qui nous a été confié : celui de notre intelligence et de notre perception de la révélation de Dieu. Nous parlerons alors pour Dieu – comme des prophètes, nous percerons ce qui paraît énigme aux personnes moins instruites, et nous en arriverons même à une vraie dépendance du mystère divin, à une foi qui transporte les montagnes. Devant les obstacles qui ne manqueront pas de surgir sur notre chemin et sur celui de nos proches, nous trouverons le moyen de forcer un passage. Au pied de la plus haute des montagnes, nous serons en mesure d'indiquer à nos amis le col à franchir, de les rassurer, de planifier avec eux la route qui les amènera le plus sûrement à la bonne destination.

Mais notre foi est-elle une foi si elle ne produit pas la charité ? Nous ne vivons pas seuls sur cette terre, nous ne sommes que des individus parmi des milliards. Notre communion extatique avec la transcendance va peut-être nous amener – oui, plusieurs d'entre nous ont déjà vécu cette magnifique expérience – à aller au-delà du raisonnable, à découvrir ce qui est caché, à franchir, ne serait-ce qu'un instant, le mur qui sépare le fini de l'infini (cf. Paul au troisième ciel, 2 Corinthiens 12, 2). Nous entrerons alors dans l'univers du signe miraculeux, de l'extraordinaire. Mais parce que notre SEIGNEUR n'est pas venu pour nous seuls, si nous ne rejoignons pas les autres, cette plénitude de foi n'est qu'une vision tronquée de la foi véritable qui, selon Paul dans sa lettre aux Galates, produit l'amour des autres. Comment ceux qui sont si chers au Christ pourraient-ils ne pas nous être chers si nous sommes en Christ, si nous dépendons et vivons de lui ?

Malheureusement, il arrive que notre expérience et notre sagesse, ces dons si généreusement distribués par Dieu, ces produits de notre maturité spirituelle nous donneront la certitude trop souvent illusoire d'être parvenu à un tout parce que, en réalité, incapables de chérir autrui et de lui donner l'importance que nous offrons à notre science et à notre perfection, nous ne serons rien d'autre qu'une bouffée de suffisance. Si nous n'avons pas la charité, c'est-à-dire si l'autre ne nous est pas cher, ne parvient pas à devenir dans notre esprit, dans notre cœur une priorité affective, ne trouve pas sa place au centre de nous-mêmes – nous ne sommes rien.

## **ATTENTION DE NE PAS RÉGLER NOTRE VIE SELON LES ATTENTES D'AUTRUI**

Mais attention, il ne s'agit pas de remplacer nos critères par ceux d'un autre, notre manière de voir les êtres et les choses par les critères ou la vue d'un étranger, dont la compréhension des choses est certainement aussi subjective que la nôtre, mais plutôt de les illuminer par la pensée du Christ, dont nous pouvons nous inspirer par la prière et la lecture de la Parole. Une compréhension nouvelle des êtres et des choses que nous pouvons vérifier, seuls ou, préférablement en communauté dans les Écritures. Sans cet amour du Christ, sans sa charité, celle dont il a fait preuve pour ses amis, nous ne sommes rien.

Ici, de nouveau, quand nous disons que l'autre doit trouver sa place au centre de nous-mêmes, quand nous proclamons : « lui, pas nous », il est impératif de ne pas sombrer dans une empathie qui pourrait vite devenir une sorte de complicité.

## **LE DANGER DE L'ISOLEMENT**

Un autre danger qui nous guette, peut-être parce que, après avoir trop voulu entrer dans le monde de ceux qui nous entourent, nous avons voulu faire retraite pour mieux rencontrer Dieu, c'est l'isolement du monde et de ses réalités. Bien sûr, il est tout à fait souhaitable d'approfondir sa foi et de rechercher la connaissance et la proximité de Dieu. Mais Jésus ne nous a pas appelés à une vie monacale, à une séparation des autres et du monde. Il nous laisse dans le monde en nous y accompagnant par son Esprit de vérité. Ces merveilleux moments de retraite, en solitaire ou en compagnie d'initiés, sont indispensables pour nous recréer, pour bâtir nos êtres spirituels. Jésus lui-même avait besoin de se retirer des foules pour prier et reprendre des forces. Avec ses disciples les plus proches, Pierre, Jacques et Jean, il a vécu la transfiguration, véritable métamorphose, ce changement de forme dans laquelle le rejoignent Moïse et Élie pour parler avec lui de sa mission, de la raison pour laquelle le Fils de Dieu s'est incarné et est devenu la lumière du monde (cf. le récit de la transfiguration, Matthieu 17, 1-9). Cependant, même ces instants incommensurablement sublimes nous ramènent à la vision du Dieu qui manifeste son amour pour nous.

## **NOUS SACRIFIER SANS AMOUR**

*« Quand je distribuerai tous mes biens aux affamés, quand je livrerai mon corps aux flammes, s'il me manque l'amour, je n'y gagne rien. » (v. 3.)*

Le désir d'aimer l'autre peut être si sincère en nous que nous n'hésiterons pas à sacrifier nos biens et notre temps sans espoir de retour. N'est-ce pas là la définition de l'altruisme ? Mais de nouveau, nous devons être assez réalistes et objectifs pour ne pas tomber dans un autre panneau, celui de l'illusion produite par une fausse austérité, une ascèse qui ressemble en définitive étrangement à l'orgueil de la chair évoqué par Paul dans son *Épître aux Colossiens* :

*« Ne vous laissez pas frustrer de la victoire par des gens qui se complaisent dans une “dévotion”, dans un “culte des anges” ; ils se plongent dans leur vision et leur intelligence charnelle les gonfle de chimères ; ils ne tiennent pas à la tête de qui le corps tout entier, pourvu et bien uni grâce aux articulations et ligaments, tire la croissance que Dieu lui donne. Du moment que vous êtes morts avec Christ, et donc soustraits aux éléments du monde, pourquoi vous plier à des règles, comme si votre vie dépendait encore du monde : ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas ; tout cela pour des choses qui se décomposent à l'usage : voilà bien des commandements et les doctrines des hommes ! Ils ont beau faire figure de sagesse : “religion personnelle, dévotion, ascèse”, ils sont dénués de toute valeur et ne servent qu'à contenter la chair. » (Colossiens 2, 18-23.)*

Mais comment savoir si la manifestation de notre altruisme est un reflet du don de soi du Christ ou le reflet de notre orgueil dissimulé ? Voilà... Pour nous prouver magnifiques, la perfection de nos êtres, de notre vision de nous-mêmes ne va-t-elle pas devenir plus importante que le volume de notre compte en banque ? Bien sûr, il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu qu'au chameau de passer par le chas d'une aiguille, et il faut que nous aimions réellement Dieu pour haïr Mammon. C'est justement là le défi posé à notre orgueil : allons-nous parvenir à vaincre notre goût du lucre ? Mais même si nous parvenions à le faire, à réaliser ce rare exploit, à dépasser la foi du jeune homme riche qui ne put se résoudre à l'idée de se départir de ses nombreux biens pour suivre Jésus, serait-ce vraiment par charité ? Parce que l'autre nous est vraiment cher ? Nous pouvons croire si fermement à une cause que, comme l'ont fait des bonzes bouddhistes au Viêt Nam, comme l'ont montré des femmes amoureuses, mais désespérées, comme les martyrs palestiniens obnubilés par leur vision du paradis d'Allah, nous pourrions livrer notre corps aux flammes, mourir pour une cause qui nous passionne ou pour quelqu'un sans qui nous ne parvenons plus à vivre ; pour quelque chose qui fait que sans cette cause nos vies n'ont plus aucun sens. Pourtant, si nous n'avons pas la charité, cela ne nous sert de rien. Pire, nous pourrions, dans notre aveuglement, devenir l'élément déclencheur d'une véritable catastrophe, nuire à notre entourage, devenir des criminels. De plus, quand nous aurions distribué tous nos biens aux pauvres sans discernement et encouragé des vices et des injustices, nous deviendrions nous-mêmes des personnes qui dépendent de la générosité d'autrui et peut-être des parasites de la société. Quand nous aurions donné notre vie pour un parti, nous nous serions fait les complices des exactions des hommes et des femmes qui le mènent. En aucun cas nous ne devons nous rendre dépendants des autres ni nous associer à une démarche injuste. Le mal ne doit pas entrer dans notre demeure, ni le mensonge, ni l'injustice. Comme le roi David le proclame dans son psaume 101 :

*« Je veux chanter la fidélité et le droit et jouer pour toi, SEIGNEUR !  
Je veux progresser dans l'intégrité : quand viendras-tu vers moi ?  
En ma maison je saurai me conduire, le cœur intègre.*

*Je n'aurai de regard pour aucune chose funeste.  
 Je haïrai l'apostasie, elle n'aura pas prise sur moi.  
 Loin de moi le cœur tortueux ; le mal, je ne veux pas le connaître.  
 Celui qui diffame les autres en secret, je le réduirai au silence.  
 Le regard hautain, le cœur ambitieux, je ne puis les tolérer.  
 Je distinguerai les hommes sûrs du pays pour qu'ils siègent à mes côtés.  
 Celui qui a une conduite intègre, celui-là sera mon ministre.  
 Il ne siègera pas en ma maison, l'homme habile à tromper.  
 Le diseur de mensonges ne tiendra pas devant mon regard.  
 Chaque matin je réduirai au silence tous les méchants du pays, en extirpant de la ville du  
 SEIGNEUR tous les malfaisants. »*

Souvent, en pensant aux paraboles de Jésus, aux paroles du prophète Ésaïe sur le partage, l'accueil, la compassion du fidèle, aux recommandations de Jacques au sujet des pauvres, au courage de ceux qui n'ont pas hésité à mourir pour ne pas renier leur SEIGNEUR – et non pas qui se sont suicidés en croyant lui plaire –, nous avons tendance à prendre comme lois ces choses qui ne sont que des guides, des lignes de conduite devant toutes être suivies dans un contexte précis, chaque fois différent. L'Esprit Saint, écrit Robert Barclay, comme nous l'avons cité plus haut, n'entre jamais en contradiction avec les Écritures ni avec la « vraie et droite raison », c'est-à-dire le bon sens dans la justice et la vérité. Le vent peut souffler où il veut, mais il n'est ni suicidaire, ni gaspilleur, ni prompt à encourager la paresse, le vice ou même la simple nonchalance. En aidant matériellement notre frère ou notre voisin, nous ne devons pas entrer dans son désordre ou lui permettre de perpétuer ses mauvaises habitudes. Et encore moins encourager ses injustices et ses mensonges.

### **L'AMOUR, ATTRIBUT DIVIN**

Paul arrive alors à décrire la charité, cet attribut divin qui nous anime et nous possède lorsque nous fixons nos yeux sur l'autre avec le cœur de Jésus :

*« L'amour prend patience, l'amour rend service, il ne jalouse pas, il ne plastronne pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de laid, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il n'entretient pas de rancune, il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il trouve sa joie dans la vérité.*

*Il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout. L'amour ne disparaît jamais. Les prophéties ? Elles seront abolies. Les langues ? Elles prendront fin. La connaissance ? Elle sera abolie.*

*Car notre connaissance est limitée et limitée notre prophétie. Mais quand viendra la perfection, ce qui est limité sera aboli.*

*Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Devenu un homme, j'ai mis fin à ce qui était propre à l'enfant.*

*À présent, nous voyons dans un miroir et de façon confuse, mais alors, ce sera face à face. À présent, ma connaissance est limitée, alors, je connaîtrai comme je suis connu.*

*Maintenant donc ces trois-là demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais l'amour est le plus grand. » (v. 4-13.)*

## **CE QUI NOUS RETIENT D'AIMER**

Comme bien d'autres lecteurs du Nouveau Testament, disons que nous avons lu ce vibrant cantique à l'amour de Paul et que cette lecture inspire notre comportement. Nous reprenons chaque partie de ce cantique, et nous nous efforçons d'aimer notre prochain en prenant patience, en rendant service, en ne jalosant pas, en enterrant notre orgueil et nos vantardises, en rejetant toute action vile, en oubliant notre intérêt, en renonçant à toute rancune envers ceux qui nous ont offensés. Nous ne nous réjouissons jamais de leurs bêtises ou de leur chute et nous nous faisons les champions de la vérité. Pourtant, notre conscience nous laisse-t-elle nous sentir vraiment à l'aise en pensant à tous ceux qui nous entourent ?

Parfois, nous nous sentons tout à fait en harmonie avec les lignes de Paul. Parfois, un doute se forme : ce n'est pas tout à fait cela. Quelque chose nous retient d'aimer d'un amour aussi total, aussi parfait que l'amour décrit dans ce passage de 1 Corinthiens 13. Nous pouvons passer du temps à nous demander pourquoi il nous est si difficile d'aimer complètement une personne ou une autre. Ou bien, la raison nous saute aux yeux : cette personne n'est pas digne de notre intérêt ! Ou encore, nous ne parvenons pas à nous émouvoir des joies ou des peines de notre vis-à-vis : il est trop différent de nous ! Impossible de nous mettre dans ses souliers !

Chacun de nous est différent de l'autre. Ce qui importe beaucoup pour l'un devient très relatif pour l'autre. Mais tous, nous avons cette tendance, normale et saine, d'évaluer les choses, les comportements, les attitudes, d'abord selon nos critères (notre expérience, nos acquis culturels et religieux) et, si nous avons la foi et nous laissons interpeller par la Parole vivante, ce que nous lisons dans la Bible et ce que nous dicte la voix du Saint-Esprit. Ce sont ces seconds critères – ceux que nous apportent les Écritures et le Saint-Esprit – qui doivent façonner les premiers, les corriger, les remodeler, jusqu'à ce que notre expérience et notre culture deviennent celles d'enfants de Dieu, d'ambassadeurs du Christ (2 Corinthiens 5, 20), étreints par son amour :

*« L'amour du Christ nous étreints, à cette pensée qu'un seul est mort pour tous et donc que tous sont morts. Et il est mort pour tous afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. Aussi, désormais, ne*

*connaissons-nous plus personne à la manière humaine. Si nous avons connu le Christ à la manière humaine, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Aussi, si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là. Tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui par le Christ et nous a confié le ministère de la réconciliation. » (2 Corinthiens 5, 14-18.)*

## **NE PAS JUGER**

Le principal changement qui s'opère alors, ce n'est pas que nous devenions « tolérants » à ce qu'ensemble, notre vraie et droite raison, les Écritures et le Saint-Esprit désapprouvent, condamnent, mais que nous cessions d'évaluer les personnes au lieu d'évaluer ce qu'elles produisent, c'est-à-dire le résultat objectif de leur comportement. Personne n'est « nul », seul le fruit produit peut révéler la qualité ou le défaut de son comportement. Ce principe, essentiel en éducation, est aussi important dans le regard que nous portons sur ceux qui nous entourent. Évaluer les gens, c'est les juger, et Jésus ne nous permet pas de le faire :

*« Ne vous posez pas en juge et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés, acquittez et vous serez acquittés. » (Luc 6, 37.)*

Jacques souligne cet important enseignement du SEIGNEUR :

*« Ne médisez pas les uns des autres, frères. Celui qui médit d'un frère ou juge son frère médit d'une loi et juge une loi ; mais si tu juges une loi, tu agis en juge et non en réalisateur de la loi. Or un seul est législateur et juge : celui qui peut sauver et perdre. Qui es-tu, toi, pour juger le prochain ? » (Jacques 4, 11-12.)*

Mais, comme nous l'avons vu plus haut, il ne s'agit jamais de tolérer le mensonge et l'injustice au nom de notre amour du prochain. C'est bien là ce que reproche Paul aux Corinthiens qui toléraient un cas d'inconduite tel qu'on ne la trouvait même pas chez les païens. Et Paul s'étonne que les Corinthiens n'aient pas pris le deuil afin que l'auteur de cette action soit ôté du milieu d'eux (1 Corinthiens 5, 1-2). Paul a déjà jugé cette conduite (v. 3) et prononce l'exclusion de cette personne, pour le salut de celle-ci au jour du SEIGNEUR (v. 5). Ici, quand Paul parle de juger (v. 12 et 13), il s'agit visiblement de comportements (un frère débauché, rapace, idolâtre, calomniateur, ivrogne ou filou) incompatibles avec la vie et le témoignage de l'Église, qui doit ôter du milieu d'elle (v. 13) les individus qui les ont adoptés. Malheureusement, une personne qui se débauche est une personne débauchée, de même qu'une personne qui n'entend pas est sourde, ou qui ne voit pas est aveugle. Il ne s'agit pas là d'un jugement, mais d'une constatation. Le même Jésus qui nous dit de ne pas juger nous demande aussi :

*« Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous vêtus en brebis, mais qui au-dedans sont des loups rapaces. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Cueille-t-on des raisins sur un buisson d'épines, ou des figes sur des chardons ? Ainsi tout bon arbre*

*produit de bons fruits, mais l'arbre malade produit de mauvais fruits.* » (Matthieu 7, 15-17.)

La différence entre évaluer les comportements et les personnes est subtile. Nous la faisons en nous souvenant de ce que Jésus a fait pour nous, de ce qu'il a porté sur la Croix à notre place, en se faisant péché pour nous. C'est ainsi que cet amour de Dieu pour nous nous submerge au point que le mal qui ronge le débauché, tout en restant horrible, nous touche et qu'au lieu de le maudire et de lui crier des imprécations (comme le faisait David à ses adversaires), au lieu de le haïr, nous pouvons, ayant connu l'amour du Christ, prier pour lui et pour qu'il rencontre Dieu. Jésus et Étienne n'ont-ils pas, comme Moïse (pour le peuple d'Israël dévoué et ingrat, cf. Nombres 14, 1-19) et Abraham (pour Sodome et Gomorrhe, cf. Genèse 18, 16-33) autrefois, prié pour les mécréants ?

### **S'OUVRIR AUX AUTRES**

Ce qui nous empêche souvent de déployer notre amour, de lui laisser retrouver les dimensions du cantique de Paul à l'amour, c'est nous-mêmes, notre *petite personne* qui prend tellement d'importance qu'elle nous cache bien des aspects de notre prochain, quand ce n'est pas notre suffisance. Malgré tous nos efforts, alors même que nous croyons avoir atteint une grande maturité d'amour et de compassion, nous nous rendons compte que les autres nous ennuiant, que nous avons besoin de nous retrouver avec nous-mêmes, que certains moments sont sacrés, qu'il y a des mots que nous ne voulons pas entendre sur nous-mêmes, que telle ou telle autre opinion nous irrite.

Quelles qu'en soient les causes, nous devons veiller à résister à l'isolement et à l'hermétisme, et au silence qui en résulte. Pour ceux qui nous entourent, notre silence est un mur hostile. Nous ne sommes plus accessibles, et notre silence est souvent perçu comme un mépris. Nos interlocuteurs pensent qu'ils ne nous intéressent pas, peut-être que nous ne les respectons pas. Et, en fait, c'est très possible... En même temps qu'ils nous parlent, nous pensons à autre chose, nous faisons semblant de les écouter par politesse, mais certainement pas par amour.

Pourtant, l'amour est, avant tout autre chose, ce qui distingue un enfant de Dieu du reste du monde : *nous savons que nous sommes passés de la mort dans la vie parce que nous aimons nos frères. Qui n'aime pas demeure dans la mort* (1 Jean 3,4). Si nous ne ressentons pas d'amour en nous, il est grand temps de nous ressaisir et de demander à Dieu de nous accepter, tels que nous sommes, avec notre nature froide et indifférente, pour que le Saint-Esprit reprenne le gouvernail et ouvre nos cœurs à nos proches. Il est grand temps de nous souvenir que ce n'est pas notre justice, nos succès, notre bonne conduite, nos paroles pieuses, notre zèle religieux, notre connaissance, ni même l'admiration que nous portent nos amis qui nous rapprochent de Dieu :

*« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu. Qui n'aime pas n'a pas découvert Dieu, puisque Dieu est amour. » (1 Jean 4, 8-9.)*

Ce vieux message de Jean, celui que Jésus aimait, nous touche aujourd'hui encore. Et parce que nous aimons notre prochain, nous avons besoin de lui – c'est là une grande découverte dont nous fait part Jean Vanier dans ses *Conversations* à propos des handicapés de l'Arche –, nous ne nous intéressons pas seulement à notre prochain parce ce que nous, bien-portants, avons quelque chose à lui offrir, mais parce qu'il a une richesse à nous communiquer. À partir du moment où nous comprenons ce point important, notre suffisance tombe, et nous redevons accessibles aux autres. Et peut-être comprendrons-nous alors que, oui, Jésus a lui aussi besoin de nous ?





## EN GUISE DE CONCLUSION : L'ÉGLISE ET NOUS

À partir de l'instant où nous devenons conscients – le moment où le cerveau d'un être commence à fonctionner – se tisse tout un faisceau de relations. D'abord, avec nous-mêmes – les membres de notre corps –, et la manière dont nous les ressentons, puis les gérons. Nous apprenons immédiatement à ressentir ce qui est agréable, ce qui l'est moins et ce qui est désagréable, douloureux. Puis avec notre environnement immédiat, les objets, les lieux et les êtres qui nous entourent, et les relations qui s'établissent entre eux et nous. Très vite, nous devons apprendre à gérer ces relations, tant celles avec nous-mêmes ou une partie de nous-mêmes (par exemple, à nous servir de nos membres) qu'avec les impressions et la gestion de nos relations avec les choses et les êtres qui nous sont proches. Chacun de nous va définir et organiser cette gestion à sa manière, dans la mesure de ses contraintes physiques et environnementales, c'est-à-dire dans la mesure de sa liberté.

Tous les individus doivent donc apprendre à se connaître, à connaître le monde qui les entoure, et les personnes qui peuplent ce monde. Dans la plupart des sociétés du monde, un enfant grandit d'abord dans une famille, puis dans une communauté qui s'étend à un groupe ethnique avec sa propre langue et sa culture (qui inclut souvent une religion et des valeurs et contre-valeurs et tabous), puis à un pays ou un groupe de pays. De nouveau, dans la mesure de liberté qui lui est impartie, chacun de nous va définir et organiser la gestion de ses relations avec lui-même, le monde et les personnes qui l'entourent, mais aussi avec les idées que ce monde véhicule – famille, communauté, groupe ethnique, culture et religion, valeurs et contre-valeurs et tabous.

### CE QUI DISTINGUE UN CROYANT D'UN NON-CROYANT

Ce qui distingue un croyant d'un non-croyant, c'est généralement que le croyant attribue à Dieu l'origine de tout ce que lui-même est incapable de créer ou d'expliquer, comme le phénomène de l'existence. Le non-croyant, confronté aux mêmes énigmes, admet son incompréhension en disant qu'il ne sait pas (agnosticisme – *je ne sais pas*) ou en les attribuant au hasard (athéisme – *il n'y a pas de Dieu*). Parmi les croyants se distinguent les chrétiens, qui croient que Dieu, créateur de toutes choses, s'est incarné en Jésus-Christ, Parole de Dieu faite homme, pour rassembler à travers les lieux et les âges tous les croyants qui, ne pouvant par eux-mêmes parvenir à Dieu, acceptent de recevoir la vie de Dieu en eux en plaçant leur foi en sa Parole. Cette parole faite chair les invite à quitter les ténèbres pour entrer dans la lumière, c'est-à-dire à vivre en nouveauté de vie après avoir renoncé à leurs comportements contraires à l'amour de Dieu, à la justice et à la vérité.

## L'ÉGLISE

L'église — *eklesia*, assemblée du peuple — est, par définition, non pas un individu, mais un regroupement d'individus. L'église *chrétienne* est donc un rassemblement de chrétiens. L'église chrétienne *universelle*, pour être universelle, regroupe ainsi l'ensemble de tous les chrétiens, dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire à travers les âges et les lieux où les chrétiens habitent, c'est-à-dire le monde entier, passé, présent et futur. C'est le Saint-Esprit qui engendre cette vie nouvelle et qui anime ceux qui ont reçu la Parole de Dieu, c'est-à-dire qui se sont donnés à Dieu en acceptant sa manifestation parmi nous, Jésus-Christ, *Emmanuel* — Dieu avec nous.

Le Christ a fondé son église à partir de la foi de ses disciples : à la question de Jésus, « *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* », Pierre répondit : « *Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant.* » Reprenant la parole, Jésus lui déclara :

*« Heureux es-tu, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et la Puissance de la Mort n'aura pas de force contre elle. »*  
(Matthieu 16, 15-18.)

Jésus définit son Église comme une assemblée d'individus auxquels le Père qui est aux cieux a révélé sa divinité et qui ont eu foi en cette révélation et ont confessé cette foi, et cela au-delà de la mort (la puissance du mal), c'est-à-dire à travers les âges et l'adversité.

L'Église, fondée sur la foi en Jésus Fils de Dieu, ne vient pas des efforts humains, de l'intelligence humaine ni de l'appartenance à une race, une ethnie ou une famille (elle n'est pas révélée par la chair ni par le sang), mais du Père qui est aux cieux.

### UNE ÉGLISE UNIE ET SANS PROBLÈME A-T-ELLE JAMAIS EXISTÉ ?

Nul besoin d'être sociologue ou prophète pour affirmer que l'Église est malade. Les églises traditionnelles se sont vidées plus vite que les nouvelles dénominations n'ont rempli leurs salles. Il devient souvent de plus en plus difficile aux gens de dire en quoi ils croient, ou même s'ils croient en quelque chose, en dehors de leurs besoins de confort, de distraction et de bien-être spirituel et moral.

Dans nos sociétés de l'ère post-chrétienne, la majorité des gens ne connaît plus rien des textes bibliques et fait preuve de la plus parfaite indifférence face au phénomène religieux, qu'elle associe le plus souvent à la superstition ou le relègue aux « vieilles histoires ». Heureusement, cette majorité n'a pas étouffé une minorité encore bien vivante.

Les chrétiens que nous rencontrons – du moins ceux qui professent leur croyance en Dieu – se manifestent par diverses attitudes et comportements que, par commodité, nous regrouperons en cinq catégories générales.

### **LE RENOUVEAU DES GRANDES ÉGLISES TRADITIONNELLES**

D'abord, nous constatons une grande piété et un désir de renouveau biblique et de témoignage chrétien dans les églises traditionnelles, un ardent désir d'apporter la paix et la justice dans notre monde troublé en incarnant les valeurs apportées par Jésus : être la Bonne Nouvelle, être la Paix, être la Parole de Dieu, être l'Amour en devenant les serviteurs les uns des autres. Cette théologie vivante, incarnée, nous change beaucoup de la théologie-discours, de la doctrine qui amenait trop souvent aux discordes et allait jusqu'aux guerres de religion. On ne peut que se sentir à l'aise dans un milieu qui incarne le Christ : on ne s'y sent ni jugé ni condamné ; on y est tout simplement reçu et aimé. Voilà la religion d'un Jean Vanier, et celle de Jacques, le frère du SEIGNEUR... La religion qui prend soin des veuves et des orphelins, qui se garde des souillures du monde.

Le problème de ces églises, c'est la mauvaise réputation que leur lègue leur passé de grandes églises majoritaires, d'associées des pouvoirs en place : intolérance, persécutions, scandales moraux, abus de pouvoir, et bien d'autres maux. Même si tout a changé, si l'Esprit saint souffle à nouveau dans ces institutions, il faut y entrer pour découvrir le changement, et peu de gens se décident à faire ce pas et à franchir le mur de leurs préjugés.

### **ENTHOUSIASTES**

Puis viennent les enthousiastes, qui cherchent par tous les moyens à vous entraîner dans leur sillage et à vous faire asseoir dans leur chapelle. Pour eux, tout est beau, tout est merveilleux. Très vite, vous vous culpabilisez de ne pas partager leur zèle de néophytes et leurs apparentes extases. Puis vient le moment où le volume ou le rythme de leur musique ou les paroles peu profondes de leurs cantiques, puis l'aspect répétitif et parfois banal de leurs sermons ou encore un certain fanatisme ou encore une attitude exclusive, voire sectaire, vous rendent mal à l'aise. Un jour, une goutte fait déborder le vase, et vous quittez le mouvement, ou encore vous vous résignez à y survivre, en vous disant qu'aucune église ne peut être parfaite du moment que vous y avez mis les pieds... Mais cette fausse humilité ne saurait vous satisfaire.

## MÛRS

Ensuite, il y a ces chrétiens mûrs qui pensent apporter aux autres les grandes découvertes théologiques qui ont transformé leur vie religieuse et leurs croyances. Ils ont redécouvert Calvin ou d'autres réformateurs, et pensent qu'en revenant à leur théologie ils vont faire de l'Église ce, qu'au fond, elle n'a jamais été. Ce que l'Église n'a jamais pu être ou devenir, ni à l'époque de Paul ou de Jean (voir sa *Troisième Épître*), ni à celui des premiers Conciles, ni lors du grand schisme entre Catholiques romains et Orthodoxes, ni sous Luther ou Calvin à Genève, ni, plus récemment, sous l'impulsion des grands réveils de Wesley, Vinet, Finney et autres évangélistes, fondamentalistes ou charismatiques de toutes tendances ecclésiales. Ils vous impressionnent en vous faisant part de leurs lectures, du renouveau spirituel reçu en méditant les pages de ces grands hommes, de l'idéal d'une église qui s'imprégnerait de leurs messages. Certains parviendront même à constituer un groupe d'églises, à recruter des pasteurs et à les former dans un séminaire qu'ils auront réussi à fonder. Mais ces « seconds réveils » dureront-ils ? Survivront-ils à l'enthousiasme de la première génération ? L'histoire de l'Église ne nous encourage pas à l'optimisme. De plus, le contexte géopolitique de notre époque ne se prête pas au renouvellement des expériences du passé : nos vis-à-vis ne sont plus les mêmes. Calvin et Luther se battaient contre une église romaine toute puissante et contre des dogmes qu'ils osaient contester. Or l'Église combattue alors se présente maintenant sous des traits souvent plus évangéliques et christocentriques que ceux des dénominations issues de la Réformation. Nous nous rendons bien compte aujourd'hui que le mal est ailleurs : nous devons nous battre contre la convoitise et le matérialisme, l'indifférence et les injustices sociales. En fait, l'Adversaire est toujours le même, tentant de nous pousser à adorer Mammon et à nous asservir aux tentations de l'argent, du sexe et du pouvoir... Un adversaire qui prend alors les traits d'un procureur général chargé de nous mettre en accusation et de proclamer notre culpabilité devant Dieu, niant ainsi l'efficacité de l'œuvre rédemptrice accomplie par Jésus-Christ.

## LIBRES ET TOLÉRANTS

Viennent alors les individus que leur conscience sociale a poussés au libéralisme religieux et qui, au nom de la tolérance, deviennent souvent intolérants envers ceux qui ne partagent pas leur libéralisme. Le récent débat de l'Église anglicane et son schisme au sujet de la bénédiction du mariage des gais et des lesbiennes en est un exemple, mais ce genre d'incident ne représente qu'un épisode d'une longue histoire. Ce qu'on peut admirer chez les quelques membres qui restent dans ces églises, c'est généralement leur sens remarquable de justice sociale. Mais l'Église, bien que devant demeurer constante dans son souci de prendre soin des démunis, des malades, des prisonniers, des réfugiés et de tous ceux qui ont besoin de compassion, a aussi d'autres priorités. En plus de s'occuper des pauvres, il lui appartient de se faire l'instrument de la réconciliation des

humains avec leur Créateur. Mue par l'Esprit Saint, elle peut jouer ce rôle en leur présentant leur sauveur Jésus-Christ, Dieu parmi nous, mort et ressuscité pour nous donner la Vie en abondance.

### **CONVAINCUS, MAIS SOLITAIRES**

Enfin – et cela n'exclut pas les transfuges des autres catégories –, parlons de chrétiens convaincus, professant leur attachement au Christ et aux Écritures, qui ne trouvent plus leur place dans leurs églises, qui s'y sentent étrangers. En effet, chaque fois qu'ils cherchent à s'attacher à l'une d'entre elles, un malaise profond s'installe, sans solution apparente. Ils se retranchent alors dans une foi personnelle, parfois partagée par un conjoint ou une famille, ou quelques amis. Une lecture assidue et méditée des Écritures, les émissions télévisées, les livres et les articles de revues religieuses les soutiennent dans leur foi :

*« Ainsi, la foi vient de la prédication et la prédication, c'est l'annonce de la parole du Christ. »* (Romains 10, 17.)

Mais ils se sentent culpabilisés en pensant à leur solitude par rapport à leurs frères et sœurs en Christ : n'ont-ils pas *« déserté leurs assemblées, comme certains en ont pris l'habitude »* (Hébreux 10, 25), n'ont-ils pas renoncé, par leur absence, à ces instructions et exhortations mutuelles que Paul recommande à ses correspondants de Colosse, *« avec des psaumes, des hymnes et des chants inspirés par l'Esprit »* (3, 16) ? Aurai-ils déserté devant la difficulté de supporter le bruit, les insignifiances, les mesquineries, l'ennui, le mauvais usage de leur dîme ? Seraient-ils étrangers au pardon mutuel, comme le SEIGNEUR les a pardonnés ou incapables d'aimer de tout leur cœur et d'être reconnaissants ?

Pourtant, l'idée de retourner faire partie d'une dénomination quelconque, après tant de tentatives vaines, leur paraît impossible. Alors ils attendent qu'un jour, les murs des institutions tombent et que l'Église redevienne ce qu'elle devrait être : un simple rassemblement de croyants. Certains voient dans la décadence de l'Église un signe des temps, la venue de la fin, le prochain retour du Maître.

Mais s'agit-il vraiment d'un signe des temps, de la fin d'une ère ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une confusion, d'un gigantesque malentendu ? L'Église est-elle une institution, ou un rassemblement d'enfants de Dieu, partageant leur foi en Jésus-Christ leur SEIGNEUR, et animés par l'Esprit Saint ?

### **UN COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE**

En fait, un coup d'œil sur l'histoire de l'Église soulève mille et une questions qui se résument en une seule : quand l'Église s'est-elle jamais bien portée ?

Dès les Actes et les premiers pas de l'Église, les problèmes apparaissent et se multiplient : on remarque d'abord la distribution injuste (et l'accusation de privilèges

ethniques) des ressources parmi les membres de l'Église à Jérusalem (une pratique essénienne de mise en commun et de répartition des biens de la collectivité selon les besoins de chacun). Ce problème sera résolu grâce à l'institution des diacres. On constate aussi les divergences d'opinions quant à la nourriture et l'obéissance à la loi judaïque. Il faudra un concile pour trouver un mode de vie destiné aux convertis non Juifs. Dans sa *Première Lettre aux Corinthiens*, Paul mentionne les discordes comme des questions d'appartenance : appartenir à Paul, à Apollos, à Céphas, ou encore à Christ.

Le sectarisme, les divisions de l'Église, les querelles de clocher, rien de tout cela n'est nouveau, puisque, des écrits de Luc (les *Actes des Apôtres*) à ceux de Jean (ses *Lettres* et *l'Apocalypse*), le Nouveau Testament en fait tristement la description.

Le judaïsme n'était pas différent : à l'époque de Jésus, à côté des nationalistes, les Zélotes, les Enfants de lumière et les Esséniens dénonçaient l'hypocrisie légaliste des Pharisiens, qui eux-mêmes stigmatisaient les Sadducéens qui niaient la Résurrection d'entre les morts. Les écrits des Prophètes reflètent une persécution religieuse qui allait jusqu'au meurtre des envoyés – des porte-parole – de Dieu. Jésus reprendra ce thème en associant ces meurtres à l'attitude des chefs religieux qui l'entouraient, et qui finirent par le faire crucifier.

### **L'ÉGLISE : INDIVIDUS OU INSTITUTION ?**

D'où cette certitude qui nous étroit : l'Église (assemblée d'individus) ne devrait pas être une institution, mais l'ensemble de ceux qui ont foi en Dieu, à travers le temps et à travers les lieux, d'Abraham à aujourd'hui, partout où les individus croient à la promesse de Dieu, tout comme Abraham, le père des croyants, y a cru, et tout comme Pierre l'a confessé : « *Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant !* » (Matthieu 16, 16.)

Dans l'histoire, cette assemblée d'individus, qu'elle soit juive ou, plus tard, identifiée à la foi en Jésus-Christ, s'est donné des règlements, des étiquettes, des édifices (le Temple de Salomon, détruit, puis celui du retour d'exil, disparu lui aussi, enfin, du côté chrétien, ceux des diverses dénominations qui prétendent, pour la plupart, être l'Église catholique (universelle) authentique.

### **UN MODUS VIVENDI**

Comme toutes les familles doivent le faire, il va de soi qu'une communauté doit apprendre à fonctionner en trouvant une sorte de *modus vivendi* qui permette à ses membres de se côtoyer dans l'harmonie et le respect mutuel, en s'entraïdant et s'aimant les uns les autres. Il semble alors réaliste qu'une série de règlements, implicites et, au besoin, explicites, établisse les limites des domaines personnels, définisse leurs bornes et suggère les modes d'interactions les plus propices à la survie de la cohérence du groupe.

Mais ces règlements devraient rester le produit, le fruit d'une entente propre au contexte des individus rassemblés, et rester assez souples pour s'adapter ou être

remplacés dans de nouveaux contextes. Ils ne devraient jamais devenir la définition de cette assemblée ni prendre la place de cette assemblée ni de ce qui la crée et la motive : la foi en Dieu et en sa Parole. Un cadre n'est jamais le tableau lui-même, il reste un contenant dont la fonction est celle de protéger ou retenir le contenu : le cadre ou le contenant sont des objets qui ne remplacent jamais ce qu'ils entourent ou ce qu'ils contiennent. En fait, on peut les modifier ou les remplacer suivant les besoins ou les circonstances. Et Jésus nous rappelle qu'on ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres :

*« Sinon, les outres éclatent, et vin se répand et les outres sont perdues. On met au contraire le vin nouveau dans des outres neuves, et le vin se conserve. »* (Matthieu 9, 17b.)

### **RÉFORMER L'INSTITUTION ?**

Nombreuses ont été les tentatives de réformer l'institution, de lui redonner les structures et les formes des grands moments de l'Église. Et les outres ont explosé, le vin nouveau s'est répandu. Ou encore, certains ont tenté de *« coller une pièce d'étoffe neuve à un vieux vêtement, et la déchirure est pire »* (v. 16a).

Au cours des dernières décennies, combien de mouvement de réforme ont-ils échoué ? Une église ou une dénomination vit aujourd'hui, dans un cadre géographique et politique particulier à notre époque. Elle ne vit ni au XVI<sup>e</sup> siècle en butte à l'autoritarisme est à l'esprit intransigeant d'une religion dominante, ni même à l'époque de Pierre et du premier rassemblement de croyants à Jérusalem, face à la persécution des ennemis du Christ et sous la domination de l'Empire romain ! Aller enseigner l'histoire de l'Église européenne (et de la Réformation) aux chrétiens d'Afrique ou d'Asie, voilà ce qui nous semble totalement incompréhensible. L'Afrique ou l'Asie ont-elles besoin de s'initier à nos querelles européennes, à nos pages de honte ? On oublie souvent que les œuvres de nos grands réformateurs étaient des apologies de pensées protestant contre les institutions et les dogmes de leur époque. Les réformateurs défendaient leur lecture des Écritures contre une tradition qui les étouffaient.

De même, prétendre restaurer le régime de vie essénien (la communauté et le partage des biens et une certaine forme d'austérité) qui imprégnait les premiers chrétiens risque de nous détourner de l'essentiel de la Bonne Nouvelle du Royaume : Dieu parmi nous, Dieu qui nous donne le pouvoir de devenir ses enfants par notre foi en son fils Jésus-Christ ! Et le reste, la manière de vie, découle de cette nouvelle relation entre Dieu et nous, nous, ses enfants. Quand notre frère nous tend la main, que ce soit pour nous apporter de l'aide ou pour nous en demander, nous n'avons pas besoin de doctrines, de règlements ou de lois pour savoir comment nous comporter. La vie chrétienne est une vie régie par le cœur et par l'Esprit de Dieu, pas par une loi que chacun interprète et



applique à sa manière, ce qui amène les désordres, les querelles et les divisions qui sont le propre de la plupart des églises et des dénominations.

### **UNE ÉGLISE EN MOUVEMENT**

Le contexte de l'Église reste en continuel mouvement. Bien sûr, quand une communauté se rassemble sous une forme quelconque, et donne une continuité à ce rassemblement, on assiste alors à la naissance d'une institution. Mais l'institution, ce ne doit pas être simplement la forme d'adhésion à ce que ces personnes rassemblées conviennent comme doctrines, règlements et possessions collectives. L'institution doit se limiter à assurer une vie harmonieuse à ceux qui ont placé leur foi en Dieu. L'institution n'est qu'une structure destinée à aider les croyants à vivre, et à s'épanouir dans un contexte particulier. Mais, quelles que soient les circonstances, un système ne devrait jamais mettre à mal ou troubler la paix de ceux qu'il n'a pour mission et raison d'être que de servir et de protéger ! À partir du moment où tout se hiérarchise, se réglemente et entre dans un cadre financier, on est loin du rocher de la foi de Pierre !

### **INSTITUTION OU FOI ?**

Nous croyons que le système – l'institution chrétienne – a malheureusement pris plus d'importance que la foi en Dieu et, en quelque sorte, l'a remplacée. Appartenir à l'Église n'est pas appartenir à Paul ou à Céphas, ni même à une lecture particulière de l'Évangile. Être chrétien, c'est croire en Jésus-Christ, dépendre de Sa vie, l'avoir reçu et en vivre, tout comme Abraham vivait de la promesse de Dieu, tout comme les disciples avaient renoncé à leur vie pour recevoir la vraie vie, la vie éternelle que Jésus propose à tous ceux qui le reçoivent, qui l'accueillent parmi eux :

*« À tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas nés du sang ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. » (Jean 1, 12-13.)*

Être chrétien, entrer dans l'Église chrétienne universelle, c'est accepter de recevoir l'eau vive de Jésus, les flots de son eau vive. C'est croire en Jésus-Christ, c'est accueillir sa Parole. C'est ainsi qu'un individu entre dans ce corps universel, en partageant la foi de tous ceux qui ont reçu Dieu venu vivre parmi nous, la foi qui dépasse toutes les réalités physiques, la foi qui transporte les montagnes et nous permet de croire que Dieu est la Vie, au-delà de cette existence, au-delà de la mort.

Être chrétien, c'est porter les valeurs du Christ, c'est devenir ces valeurs, devenir Bonne Nouvelle, paix, amour et vérité au milieu de ceux qui nous entourent, flambeaux qui brillent dans les ténèbres.

## **L'ÉGLISE CHRÉTIENNE UNIVERSELLE, UNE COMMUNAUTÉ DE VIVANTS**

L'église chrétienne universelle est une communauté de vivants – d'Abraham à nous-mêmes – qui se retrouve tant dans les Écritures que dans des échanges quotidiens empreints de sentiments de compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur et de patience (Colossiens 3,12). Et ne serait-ce pas là le sens de l'instruction et des avertissements mutuels plein de sagesse, du chant de nos cœurs, du partage de notre reconnaissance ? Une communauté forcément ouverte, qui n'a pas besoin d'une étiquette, dont les comportements de ceux qui la composent sont le miroir, le reflet du SEIGNEUR qui les habitent ?

L'église chrétienne universelle n'est pas un édifice de pierres, une entité économique, ni un pouvoir temporel, ni une hiérarchie : les chefs sont les serviteurs, les plus humbles, ceux qui nous font retrouver l'image du Serviteur, de celui qui a tout donné, jusqu'à sa vie pour ses amis. Les chrétiens ne s'aiment ni par devoir ni par condescendance, mais tout simplement parce que Jésus est leur vie, et que Jésus les aime. Ils ne se penchent pas du haut de leur richesse, de leur sagesse ou de leur maturité spirituelle vers les petits : ils sont eux-mêmes des petits qui lèvent leurs mains ou leur visage vers les autres, jamais au-dessus d'eux. La vraie compassion, celle qui consiste à aimer ou à souffrir avec eux, nous enseigne à recevoir tout un enseignement de leurs passions comme de leurs détresses, à les partager. En fait, tout comme un parent souffre de la faute d'un enfant, partage la honte d'une erreur commise par un proche et se réjouit de ses succès ou de son bonheur, la communauté chrétienne devient un lieu de partage de cœur, pas seulement de pensées ou de doctrines.

## **L'ÉVANGÉLISATION**

Quant à l'évangélisation, restons réalistes ! Nous vivons, du moins en Occident et ses anciennes colonies, dans un monde encore imprégné de la pensée judéo-chrétienne transmise par une Église-Institution omniprésente pendant des siècles. La religion était toute-puissante et faisait partie, que ce soit volontairement ou non, de la vie de tous. Les édifices religieux se retrouvent partout, comme les clochers. Peut-être un jour nous trouverons-nous au milieu de gens qui ne savent pas ce qu'est le christianisme, mais ce n'est pas encore le cas. En fait, avec la multiplication des dénominations, l'« *évangélisation* » est devenue un phénomène tout à fait courant, excepté que l'« *Évangile* » reste presque toujours associé à une étiquette sociale : le nom de la dénomination, son lieu de rencontre et ses horaires. Il n'est pas étonnant que ce message tant répété n'ait guère plus d'effet ou d'impact que les nombreux commerciaux d'un produit quelconque à la télé.

On oublie souvent que la mission que Jésus confie à ses disciples (cf. Matthieu 28, 18-20), avant de retourner vers le Père, consiste à annoncer la Bonne Nouvelle, c'est-à-dire sa venue et son enseignement (« *Tout ce que je vous ai prescrit* ») et non pas une

méthode de salut ou une doctrine. Et son enseignement, c'est la vie en lui, la vraie vie. C'est pourquoi nous croyons fermement que la véritable évangélisation, c'est d'abord un modèle de vie. Nous devons montrer Jésus-Christ et son œuvre par notre vie, par notre comportement de tous les jours, par notre joie, notre sérénité, notre paix. Et alors nous pourrions répondre aux questions et parler de notre foi, sans chercher à embrigader les gens dans nos rangs. Les chrétiens doivent se montrer « habités ». Habités par l'Esprit Saint, par la parole de Dieu qui se reflète dans leurs propos – la bouche –, par leurs gestes – les mains –, par leurs regards – les yeux –, par leur écoute – les oreilles – et, surtout, par leur compassion – l'amour – qui, comme l'écrit avec tant de force Paul dans sa *Première Épître aux Corinthiens*, surpasse tout (chapitre 13).

En sommes-nous arrivés à une nouvelle forme d'église non institutionnelle ?

Nous pouvons nous demander, après avoir réfléchi à ce qui précède, si un certain nombre d'entre nous ne pourraient pas en arriver à vivre une nouvelle forme d'église, indépendante de toute institution, de toute attache de dénomination, sans structures, sans hiérarchie et, surtout, sans organisation financière.

#### **UNE RENCONTRE D'INDIVIDUS AFFAMÉS DE DIEU**

En quelque sorte, il s'agirait d'une rencontre entre individus affamés de Dieu, assoiffés de vérité, partageant le même besoin de communion et de communication autour de la personne du Christ ressuscité.

*« Je vous le déclare encore, si deux d'entre vous sur la terre, se mettent d'accord pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par mon Père qui est aux cieux. Car, là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »* (Matthieu 18, 19-20.)

En fait, il s'agit plus là d'une rencontre que d'une assemblée. Une rencontre qui n'a certainement pas pour objectif la création d'une nouvelle dénomination, ni de concurrencer l'une ou l'autre des institutions autour d'elle. Simplement une rencontre entre enfants de Dieu, une prière commune, un échange de réflexions, de préoccupations, de joies et d'expérience de vie en Jésus-Christ. Une telle rencontre n'a rien de formel. Elle ressemble plus à des retrouvailles entre personnes ayant quelque chose en commun. On pense à une rencontre de famille.

Voilà où en sont arrivés plusieurs d'entre nous, quelle que soit leur origine religieuse, quelle que soit leur culture et leur langue maternelle, leur situation familiale, leur âge et leurs goûts musicaux ou poétiques. Qu'il s'agisse de chrétiens persécutés en Égypte ou en Irak ou en Syrie ou en Algérie ou en Inde, ou encore de chrétiens déçus ou désabusés dans nos pays postchrétiens où se multiplient pour un temps les nouvelles dénominations tandis que se meurent peu à peu les grandes églises traditionnelles.

Mais, semble-t-il, voilà aussi où en sont arrivées certaines églises traditionnelles que nous mentionnons plus haut, du moins celles que nous avons visitées. Un grand espoir de rencontre naît alors, et une prière de retrouvailles en Celui qui a assumé notre humanité imparfaite et a donné Sa vie pour nous.

Terrasse-Vaudreuil, novembre 2012



## Table des matières

Avant propos	1
1. Recevoir la vie	3
Vie ou existence ?	3
Jésus le vivant	3
Une offre de vie abondante	3
Un dieu à notre image	4
La loi parfaite	5
Des boucs émissaires ? Avoir le courage de reconnaître nos échecs	6
Notre vulnérabilité	6
Un acte de vérité qui nous rend libres	6
Un acte de foi qui donne la vie	7
Renoncer à nous-mêmes	7
Renoncer à notre vie pour la retrouver	8
Ce qui nous empêche de vivre pleinement	8
Une mystique dangereuse	9
Un acte de foi si difficile ?	9
Vivre dans l'angoisse	10
Dieu descend parmi nous	10
Rester de fidèles ambassadeurs	11
Malaise spirituel ou culpabilité ?	11
Nous justifier ou admettre nos échecs ?	12
Une réconciliation entre culpabilisation et grâce impossible ?	13
Accepter d'être ce que nous sommes	13
Faire appel à l'aide : un acte de foi	14
Une acceptation qui n'est pas une approbation	15
Le problème de l'immoralité	15
Qu'en est-il de la culpabilité ?	16
Pas jugés, mais agréés	17
Ce qui demeure sur la croix	17
Sommes-nous à l'abri du mal ?	18
Qui ou qu'est-ce qui dirige nos pas ?	18
Nous en remettre au Père	19
Jésus lave les pieds de Pierre	19
Nous salirons-nous encore ?	20
La culpabilité selon Jésus : voir et ne pas croire	20
Le Saint-Esprit rend évidents au monde le péché, la justice et le jugement	21
En matière de péché	21
En matière de justice	22
En matière de jugement : la victoire du Ressuscité	22
2. La liberté	23
Les deux arbres du jardin d'Éden	23
L'arbre de vie	24

Sommes-nous libres ou prisonniers de notre nature et des circonstances ?	25
Pierre X.	25
Suzanne Y.	26
Julien Z.	26
Monique N.	27
Pierre ou l'adultère	28
Suzanne et l'amertume qui tourne en haine et en vengeance	28
Une dualité qui déchire l'âme	29
La philosophie grecque ou l'Évangile ?	29
Une confusion qui conduit au désespoir	30
Le vieil homme a la vie dure...	30
Corps et pensée : une substance unique	31
Ce que dit Jésus avant tout	31
En finir avec les combats	32
Les enfants de Dieu n'ont pas peur de leur Père	32
Ne plus croire aux mensonges de l'accusateur des enfants de Dieu	33
Des chemins pleins de boue	33
Qui nous accuse ?	33
Un jour après l'autre	34
Vierges	35
L'Esprit et non pas notre volonté, trop souvent perdante contre nos convoitises	35
Une nuance subtile	36
Se laisser interpellé par les Écritures	36
Les armes de Dieu	36
Ne pas retomber dans une nouvelle dualité	37
Une foi triomphante	38
Le caractère unique des épreuves, ou ne rien prendre pour acquis	38
À chaque jour suffit sa peine	39
Libérés ou restaurés, nous avançons	39
Notre priorité : la présence de Dieu dans notre vie tout entière	40
Un amour qui rejaillit vers ceux que Dieu aime	40
Notre ego, une dépendance	41
Un christianisme virtuel ou une communauté ?	41
Le piège de notre suffisance	42
Et si nous tombions encore ?	42
Ne pas sous-estimer l'adversaire	43
Deux autres dangers, l'égotisme et l'indifférence aux autres	44
L'isolement	44
Les Écritures, pouvons-nous nous en passer ?	45
Grandir sans nourriture ?	45
Les conséquences de nos faux pas	46
Libres dans la vraie vie	46
La liberté d'obéir	46

3. La vérité, la justice et le pardon	49
3. 1. La vérité	49
Dieu est l'absolu	49
Le critère de Jésus	49
Sommes-nous libres dans nos pensées, notre agir et nos paroles ?	50
Sommes-nous vraiment libres ?	50
La vérité	50
La pensée	51
Ces pensées qui nous hantent	52
Du gravier dans la bouche	52
Coupables ?	53
Le secours de la foi	53
L'agir	54
L'absence ou l'indifférence aux autres	55
Le rôle des Écritures	55
Esprit saint ou imagination ?	55
Des situations délicates	56
Renoncer à nous-mêmes pour mieux servir ceux que nous aimons	56
La cupidité	57
L'esclavage des sens : un retour au texte de Paul sur le combat entre sens et volonté	57
La parole	58
Toute vérité n'est pas bonne à dire, mais...	59
Ne pas limiter notre horizon à ce que les autres attendent de nous	59
La peur des autres ou la vérité qui guérit ?	60
Une mise en garde	61
Le processus de confession du fils prodigue	61
La vérité et la guérison dans la communauté	62
Une société renouvelée par la vérité	62
3. 2. La justice	63
Dieu assume la responsabilité d'une rupture de l'alliance	63
Jésus venu pour accomplir la loi pour nous	64
Accepter que Jésus assume les conséquences de nos défaillances	65
Être revêtus de la justice de Dieu	65
Identifiés à sa mort et sa résurrection pour vivre en lui	66
Se nourrir des Écritures	67
Ce que la justice n'est pas : l'égalité sans amour	67
Ce que la justice n'est pas : un devoir de protection divine	68
La justice de Dieu ou notre justice ?	69
Faire confiance à Dieu ou douter et se passer de lui	69
Accepter la justice de Dieu et la vraie vie	70
Choisir notre propre justice	70



3. 3. Le pardon	71
Pardoner, c'est le Christ en nous	71
Avant que nous ayons pardonné	72
Avons-nous vraiment pardonné ?	72
Pardoner pour être pardonnés	73
Du fond du cœur	73
Le pardon, une ouverture au mensonge et à l'injustice ?	73
Gérer une relation de pardon	74
Pardoner ceux qui ne nous demandent pas pardon	74
Deux alliances ?	75
4. Aimer	77
Comme toi-même	77
Qu'avons-nous à offrir ?	77
Aimer des êtres qui nous font du mal ?	78
Se faire rendre le mal pour le bien	79
La question cruciale	79
Le Saint-Esprit, les Écritures et la « <i>droite raison</i> »	80
L'amour, la charité...	81
Nous ou Dieu ?	81
Attention aux pièges de l'oiseleur	82
La pitié	82
Aimer, mais aimer bien	83
Science et foi ne remplacent pas l'amour	84
Attention de ne pas régler notre vie selon les attentes d'autrui	85
Le danger de l'isolement	85
Nous sacrifier sans amour	85
L'amour, attribut divin	87
Ce qui nous retient d'aimer	88
Ne pas juger	89
S'ouvrir aux autres	90
En guise de conclusion : l'Église et nous	93
Ce qui distingue un croyant d'un non-croyant	93
L'Église	94
Une Église unie et sans problème a-t-elle jamais existé ?	94
Le renouveau des grandes églises traditionnelles	95
Enthousiastes	95
Mûrs	96
Libres et tolérants	96
Convaincus, mais solitaires	97
Un coup d'œil sur l'histoire de l'Église	97
L'Église : individus ou institution ?	98
Un <i>modus vivendi</i>	98

Réformer l'institution ?	99
Une Église en mouvement	100
Institution ou foi ?	100
L'Église chrétienne universelle, une communauté de vivants	101
L'évangélisation	101
Une rencontre d'individus affamés de Dieu	102
Table des matières	105





